

Prix : **95** centimes

LES MEILLEURS AUTEURS CLASSIQUES

Français et Étrangers

MOLIÈRE



THÉÂTRE



PARIS

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

26, RUE RACINE, 26

715

THÉÂTRE COMPLET
DE MOLIÈRE

I

J. B. L. Molière. /

(Autographe de Molière.)

7431-3-13. — PARIS. — IMP. HEMMERLÉ ET C^{ie}.

THÉÂTRE COMPLET

DE J.-B. POQUELIN

DE MOLIÈRE

TOME PREMIER

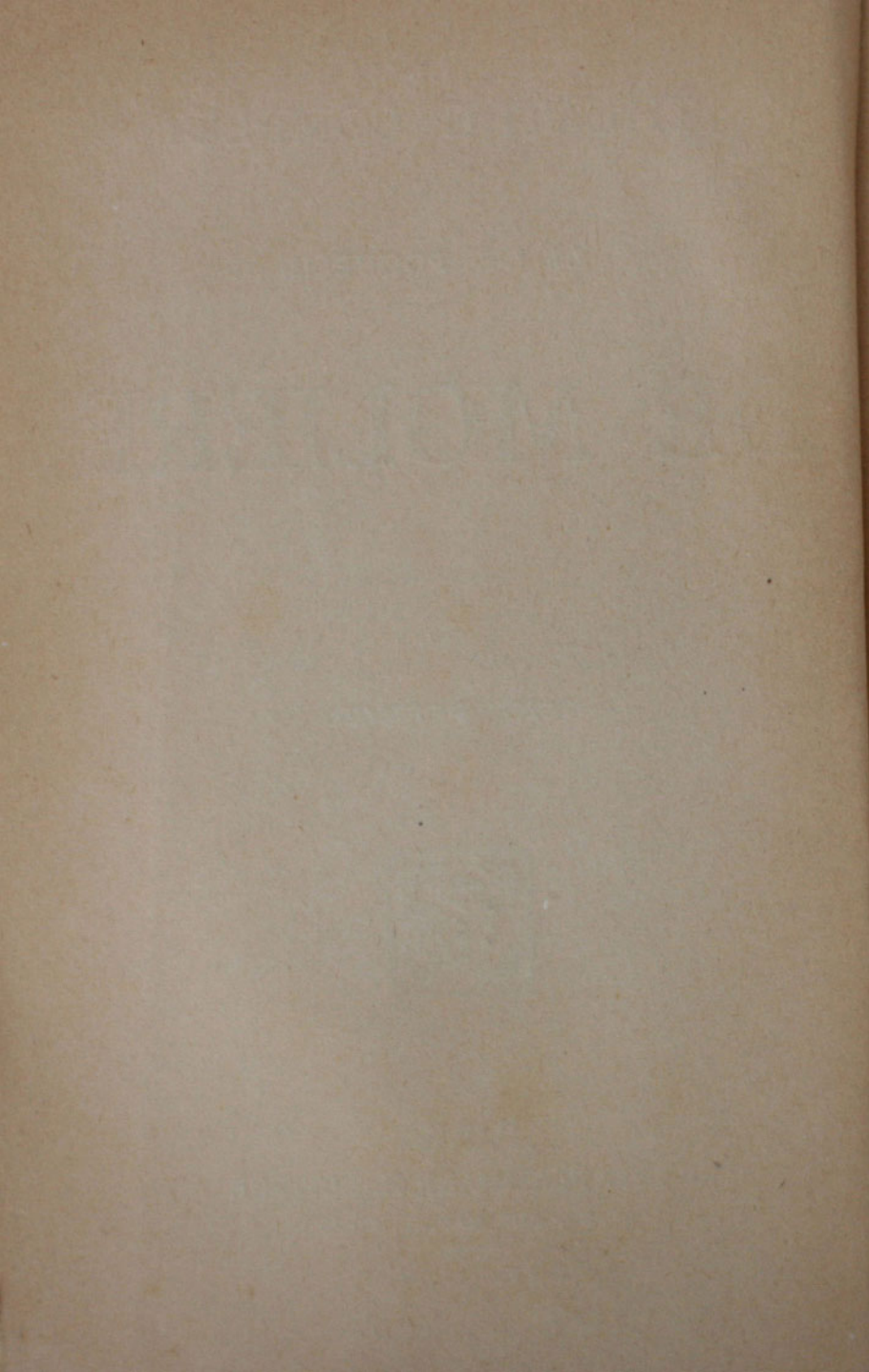


PARIS

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

26, RUE RACINE, 26

Tous droits réservés



NOTICE SUR MOLIERE

Jean-Baptiste Poquelin, dit Molière, le plus grand de tous les poètes comiques, est né à Paris, rue Saint-Honoré, près de la rue de l'Arbre-Sec, le 15 Janvier 1622. Son père était tapissier-valet de chambre du roi et lui-même était destiné à suivre la carrière paternelle. Il fit néanmoins des études au collège de Clermont, où il eut pour condisciples le prince de Conti, Bernier, Hesnault, Chapelle, et partagea, avec ce dernier, les leçons de philosophie du célèbre Gassendi, qui lui inculqua les doctrines d'Epicure.

Après avoir terminé ses études, il exerça quelque temps les fonctions de son père pendant le voyage de Louis XIII à Narbonne, puis se fit recevoir avocat en 1645. A la même époque il se lia avec une société de jeunes gens qui jouaient la comédie pour se divertir et qui bientôt formèrent une troupe véritable. Il se fit alors comédien, et prit le nom de Molière.

Obligé de quitter Paris pour vivre, il parcourut la province de 1646 à 1658, avec une troupe qu'il avait formée, jouant de petites pièces qu'il composait lui-même pour la plupart, et parmi lesquelles se trouve l'Etourdi, représenté à Lyon en 1653, et le Dépit Amoureux à Montpellier (1656). Il avait débuté par une série de pièces dont on n'a que les titres ou des canevas incomplets : le Maître d'école; la Jalousie du Barbouillé; le Docteur amoureux; le Médecin volant, dans lesquelles il a puisé plus tard des scènes pour d'autres comédies.

Revenu à Paris en 1658, il représenta devant le roi, au théâtre du Petit-Bourbon, la tragédie de Nicomède de Corneille et deux farces de sa composition. A partir de ce moment, la protection du roi lui fut acquise et il obtint de jouer alternativement avec la troupe italienne sur le théâtre du Petit-Bourbon. C'est là qu'il joua les Précieuses Ridicules (1659), où il remporta son premier grand succès dans le rôle de Mascarille. En 1660, Molière et sa troupe émigrèrent au théâtre du Palais-Royal, construit par Richelieu; c'est là qu'ils jouèrent D. Garcie de Navarre (1664), et ensuite l'Ecole des Maris (1664); les Fâcheux (1664); l'Ecole des Femmes

(1662), et la Critique de l'École des Femmes (1663), ainsi que l'Impromptu de Versailles (1663), où il se venge des marquis et de leurs critiques.

En 1662, Molière s'était marié avec une actrice du nom de Béjart ; mais, dès les premiers temps, le mariage ne fut pas heureux, et c'est sous l'impression de ses premiers ennuis domestiques que Molière écrivit « l'École des femmes ». En 1665, il hasarda Don Juan ou le Festin de Pierre, pièce qui ne fut pas bien comprise alors et qui fit accuser l'auteur d'impiété ; puis vinrent : l'Amour médecin (1665), première déclaration de cette guerre à la Faculté qui ne devait finir qu'avec sa vie ; le Misanthrope (1666), idéal de la comédie de mœurs, mais dont la perfection ne fut pas appréciée dès son origine ; le Médecin malgré lui (1666) ; le Sicilien ou l'Amour peintre (1667), et enfin, le Tartufe, qui parut d'abord sous le titre de l'Imposteur. Cette pièce, qui est une satire sanglante de l'hypocrisie, était écrite depuis 1664, et les trois premiers actes en avaient été joués à cette époque ; elle fut interdite par le président de Lamoignon. Molière eut recours au roi, alors en Flandre, qui promit justice, mais le Tartufe ne fut représenté en son entier qu'en 1669. Dans l'intervalle de ces deux ans, il composa Amphitryon (1668), l'Avare et Georges Dandin (1668).

Les dernières pièces de ce grand auteur comique furent : Monsieur de Pourceaugnac (1669), le Bourgeois Gentilhomme (1670) ; Psyché, en collaboration avec Quinault et Corneille (1671) ; les Fourberies de Scapin (1671) ; la Comtesse d'Escarbagnas (1671) ; les Femmes Savantes (1672), et le Malade imaginaire (1673). A la quatrième représentation de cette pièce, le 17 Février 1673, Molière fut saisi d'une convulsion en prononçant le mot Juro. On l'emporta expirant chez lui et il y mourut dans la nuit. L'archevêque refusa d'abord de le laisser inhumer, mais le roi fit lever la défense, et le corps, accompagné de deux prêtres, fut conduit la nuit au cimetière Saint-Joseph.

LA
JALOUSIE DU BARBOUILLÉ

*Comédie*¹

1. Il est impossible de donner une date précise sur l'apparition de cette pièce.

PERSONNAGES

LE BARBOUILLÉ, mari d'Angélique.

LE DOCTEUR.

ANGÉLIQUE, fille de Gorgibus.

VALÈRE, amant d'Angélique.

CATHAU, suivante d'Angélique.

GORGIBUS, père d'Angélique.

VILLEBREQUIN.

LA VALLÉE.

LA

JALOUSIE DU BARBOUILLÉ ¹

COMÉDIE

SCÈNE PREMIÈRE.

LE BARBOUILLÉ, *seul.*

Il faut avouer que je suis le plus malheureux de tous les hommes ! J'ai une femme qui me fait enrager : au lieu de me donner du soulagement, et de faire les choses à mon souhait, elle me fait donner au diable vingt fois le jour ; au lieu de se tenir à la maison, elle aime la promenade, la bonne chère, et fréquente je ne sais quelle sorte de gens. Ah ! pauvre Barbouillé, que tu es misérable ! Il faut pourtant la punir. Si tu la tuais... l'intention ne vaut rien, car tu serais pendu. Si tu la faisais mettre en prison... la carogne en sortirait avec son passe-partout. Que diable faire donc ? Mais voilà Monsieur le docteur qui passe par ici, il faut que je lui demande un bon conseil sur ce que je dois faire.

SCÈNE II.

LE DOCTEUR, LE BARBOUILLÉ.

LE BARBOUILLÉ.

Jé m'en allais vous chercher pour vous faire une prière sur une chose qui m'est d'importance.

1. La *Jalousie du Barbouillé* et le *Médecin Volant* sont, parmi les nombreuses petites pièces attribuées à Molière, celles dont l'authenticité soit prouvée ; nous les plaçons dans cette édition, plus pour donner une œuvre complète que comme document littéraire, ce ne sont que des farces dans le genre italien, sans intérêt ni originalité.

LE DOCTEUR.

Il faut que tu sois bien mal appris, bien lourdaud, et bien mal morigéné, mon ami, puisque tu m'abordes sans ôter ton chapeau, sans observer *rationem loci, temporis et personæ*. Quoi ! débiter par un discours mal digéré, au lieu de dire : *Salve, vel salvus sis, doctor doctorum eruditissime*. Hé ! pour qui me prends-tu, mon ami ?

LE BARBOUILLÉ.

Ma foi, excusez-moi, c'est que j'avais l'esprit en écharpe, et je ne songeais pas à ce que je faisais ; mais je sais bien que vous êtes galant homme.

LE DOCTEUR.

Sais-tu bien d'où vient le mot galant homme ?

LE BARBOUILLÉ.

Qu'il vienne de Villejuif ou d'Aubervilliers, je ne m'en soucie guère.

LE DOCTEUR.

Sache que le mot galant homme vient d'élégant ; prenant le *g* et l'*a* de la dernière syllabe, cela fait *ga*, et puis prenant *l*, ajoutant un *a* et les deux dernières lettres, cela fait *galant*, et puis ajoutant *homme*, cela fait *galant homme*. Mais, encore, pour qui me prends-tu ?

LE BARBOUILLÉ.

Je vous prends pour un docteur. Or çà, parlons un peu de l'affaire que je vous veux proposer ; il faut que vous sachiez...

LE DOCTEUR.

Sache auparavant que je ne suis pas seulement une fois docteur, mais que je suis une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf et dix fois docteur. 1° Parce que, comme l'unité est la base, le fondement, et le premier de tous les nombres ; aussi, moi, je suis le premier de tous les docteurs, le docte des doctes. 2° Parce qu'il y a deux facultés nécessaires pour la parfaite connaissance de toutes choses, le sens et l'entendement ; et, comme je suis tout sens et tout entendement, je suis deux fois docteur.

LE BARBOUILLÉ.

D'accord. C'est que...

LE DOCTEUR.

3° Parce que le nombre de trois est celui de la perfection, selon Aristote ; et, comme je suis parfait, et que toutes mes productions le sont aussi, je suis trois fois docteur.

LE BARBOUILLÉ.

Eh bien, Monsieur le docteur...

LE DOCTEUR.

4° Parce que la philosophie a quatre parties, la logique, la morale, la physique et la métaphysique ; et comme je

les possède toutes quatre, et que je suis parfaitement versé en icelles, je suis quatre fois docteur.

LE BARBOUILLÉ.

Que diable, je n'en doute pas. Ecoutez-moi donc.

LE DOCTEUR.

5° Parce qu'il y a cinq universaux, le genre, l'espèce, la différence, le propre et l'accident, sans la connaissance desquels il est impossible de faire aucun bon raisonnement; et, comme je m'en sers avec avantage, et que j'en connais l'utilité, je suis cinq fois docteur.

LE BARBOUILLÉ.

Il faut que j'aie bonne patience.

LE DOCTEUR.

6° Parce que le nombre de six est le nombre du travail; et, comme je travaille incessamment pour ma gloire, je suis six fois docteur.

LE BARBOUILLÉ.

Ho! parle tant que tu voudras.

LE DOCTEUR.

7° Parce que le nombre de sept est le nombre de la félicité; et, comme je possède une parfaite connaissance de tout ce qui peut rendre heureux, et que je le suis en effet par mes talents, je me sens obligé de dire de moi-même : *O ter quaterque beatum!* 8° Parce que le nombre de huit est le nombre de la justice à cause de l'égalité qui se rencontre en lui, et que la justice et la prudence avec lesquelles je mesure et pèse toutes mes actions me rendent huit fois docteur. 9° Parce qu'il y a neuf Muses, et que je suis également chéri d'elles. 10° Parce que, comme on ne peut passer le nombre de dix sans faire une répétition des autres nombres, et qu'il est le nombre universel; aussi, quand on m'a trouvé, on a trouvé le docteur universel; je contiens en moi tous les autres docteurs. Ainsi, tu vois par des raisons plausibles, vraies, démonstratives et convaincantes, que je suis une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix fois docteur.

LE BARBOUILLÉ.

Que diable est ceci? je croyais trouver un homme bien savant, qui me donnerait un bon conseil, et je trouve un ramoneur de cheminées, qui, au lieu de me parler, s'amuse à jouer à la mourre. Un, deux, trois, quatre; ha, ha, ha! Oh bien! ce n'est pas cela; c'est que je vous prie de m'écouter, et croyez que je ne suis pas un homme à vous faire perdre vos peines, et que, si vous me satisfaites sur ce que je veux de vous, je vous donnerai ce que vous voudrez; de l'argent, si vous en voulez.

LE DOCTEUR.

Hé! de l'argent?

LE BARBOUILLÉ.

Oui, de l'argent, et toute autre chose que vous pourriez demander.

LE DOCTEUR, *troussant sa robe derrière son cul.*

Tu me prends donc pour un homme à qui l'argent fait tout faire, pour un homme attaché à l'intérêt, pour une âme mercenaire? Sache, mon ami, que, quand tu me donnerais une bourse pleine de pistoles, et que cette bourse serait dans une riche boîte, cette boîte dans un étui précieux, cet étui dans un coffre admirable, ce coffre dans un cabinet curieux, ce cabinet dans une chambre magnifique, cette chambre dans un appartement agréable, cet appartement dans un château pompeux, ce château dans une citadelle incomparable, cette citadelle dans une ville célèbre, cette ville dans une île fertile, cette île dans une province opulente, cette province dans une monarchie florissante, cette monarchie dans tout le monde; et que tout le monde, où serait cette monarchie florissante, où serait cette province opulente, où serait cette île fertile, où serait cette ville célèbre, où serait cette citadelle incomparable, où serait ce château pompeux, où serait cet appartement agréable, où serait ce cabinet curieux, où serait ce coffre admirable, où serait cet étui précieux, où serait cette riche boîte dans laquelle serait enfermée la bourse pleine de pistoles, que je me soucierais aussi peu de ton argent et de toi que de cela.

(*Il s'en va.*)

LE BARBOUILLÉ.

Ma foi, je m'y suis mépris: à cause qu'il est vêtu comme un médecin, j'ai cru qu'il lui fallait parler d'argent; mais puisqu'il n'en veut point, il n'y a rien de plus aisé que de le contenter: je m'en vais courir après lui.

(*Il sort.*)

SCÈNE III.

ANGÉLIQUE, VALÈRE, CATHAU.

ANGÉLIQUE.

Monsieur, je vous assure que vous m'obligerez beaucoup de me tenir quelquefois compagnie; mon mari est si mal bâti, si débauché, si ivrogne, que ce m'est un supplice d'être avec lui, et je vous laisse à penser quelle satisfaction on peut avoir d'un rustre comme lui.

VALÈRE.

Mademoiselle, vous me faites trop d'honneur de me vouloir souffrir. Je vous promets de contribuer de tout mon pouvoir à votre divertissement; et, puisque vous témoignez

que ma compagnie ne vous est point désagréable, je vous ferai connaître par mes empressements combien j'ai de joie de la bonne nouvelle que vous m'apprenez.

CATHAU.

Ah! changez de discours, voyez porte-guignon qui arrive.

SCÈNE IV.

LE BARBOUILLÉ, VALÈRE, ANGÉLIQUE, CATHAU.

VALÈRE.

Mademoiselle, je suis au désespoir de vous apporter de si méchantes nouvelles; mais aussi bien les auriez-vous apprises de quelque autre; et, puisque votre frère est fort malade...

ANGÉLIQUE.

Monsieur, ne m'en dites pas davantage; je suis votre servante, et vous rends grâce de la peine que vous avez prise.

LE BARBOUILLÉ.

Ma foi, sans aller chez le notaire, voilà le certificat de mon cocuage. Ha! ha! Madame la carogne, je vous trouve avec un homme, après toutes les défenses que je vous ai faites, et vous me voulez envoyer de Gemini en Capricorne!

ANGÉLIQUE.

Hé bien! faut-il gronder pour cela? Ce Monsieur vient de m'apprendre que mon frère est bien malade: où est le sujet de querelle?

CATHAU.

Ah! le voilà venu; je m'étonnais bien si nous aurions longtemps du repos.

LE BARBOUILLÉ.

Vous vous gêtez, par ma foi, toutes deux, Mesdames les carognes; toi, Cathau, tu corromps ma femme; depuis que tu la sers, elle ne vaut pas la moitié de ce qu'elle valait.

CATHAU.

Vraiment oui, vous nous la baillez bonne.

ANGÉLIQUE.

Laisse là cet ivrogne; ne vois-tu pas qu'il est si soûl qu'il ne sait ce qu'il dit?

SCÈNE V.

GORGIBUS, VILLEBREQUIN, ANGÉLIQUE, CATHAU,
LE BARBOUILLÉ.

GORGIBUS.

Ne voilà pas encore mon maudit gendre qui querelle ma fille!

VILLEBREQUIN.

Il faut savoir ce que c'est.

GORGIBUS.

Hé quoi ! toujours se quereller ! vous n'aurez pas la paix dans votre ménage ?

LE BARBOUILLÉ.

Cette coquine-là m'appelle ivrogne. (*A Angélique*). Tiens, je suis bien tenté de te bailler une quinte major en présence de tes parents.

GORGIBUS.

Au diable l'escarcelle, si vous l'avez fait.

ANGÉLIQUE.

Mais aussi c'est lui qui commence toujours à...

CATHAU.

Que maudite soit l'heure où vous avez choisi ce grigou !

VILLEBREQUIN.

Allons, taisez-vous ; la paix.

SCÈNE VI.

GORGIBUS, VILLEBREQUIN, ANGÉLIQUE, CATHAU,
LE BARBOUILLÉ, LE DOCTEUR.

LE DOCTEUR.

Qu'est ceci ? quel désordre ! quelle querelle ! quel grabuge ! quel vacarme ! quel bruit ! quel différend ! quelle combustion ! Qu'y a-t-il ? Messieurs, qu'y a-t-il ? qu'y a-t-il ? Ça, ça, voyons s'il n'y a pas moyen de vous mettre d'accord ; que je sois votre pacificateur, que j'apporte l'union chez vous.

GORGIBUS.

C'est mon gendre et ma fille qui ont eu bruit ensemble.

LE DOCTEUR.

Et qu'est-ce que c'est ? voyons, dites-moi un peu la cause de leur différend.

GORGIBUS.

Monsieur...

LE DOCTEUR.

Mais en peu de paroles.

GORGIBUS.

Oui-dà : mettez-donc votre bonnet.

LE DOCTEUR.

Savez-vous d'où vient le mot bonnet ?

GORGIBUS.

Nenni.

LE DOCTEUR.

Cela vient de *bonum est*, bon est, voilà qui est bon, parce qu'il garantit des catarrhes et fluxions.

GORGIBUS.

Ma foi, je ne savais pas cela.

LE DOCTEUR.

Dites-donc vite cette querelle.

GORGIBUS.

Voici ce qui est arrivé.

LE DOCTEUR.

Je ne crois pas que vous soyez homme à me tenir longtemps, puisque je vous en prie. J'ai quelques affaires pressantes qui m'appellent à la ville; mais, pour remettre la paix dans votre famille, je veux bien m'arrêter un moment.

GORGIBUS.

J'aurai fait en un moment.

LE DOCTEUR.

Soyez donc bref.

GORGIBUS.

Voilà qui est fait incontinent.

LE DOCTEUR.

Il faut avouer, Monsieur Gorgibus, que c'est une belle qualité que de dire les choses en peu de paroles, et que les grands parleurs, au lieu de se faire écouter, se rendent le plus souvent si importuns, qu'on ne les entend point; *virtutem primam esse puta compescere linguam*. Oui, la plus belle qualité d'un honnête homme, c'est de parler peu.

GORGIBUS.

Vous saurez donc...

LE DOCTEUR.

Socrate recommandait trois choses fort soigneusement à ses disciples : la retenue dans les actions, la sobriété dans le manger, et de dire les choses en peu de paroles. Commencez donc, Monsieur Gorgibus.

GORGIBUS.

C'est ce que je veux faire.

LE DOCTEUR.

En peu de mots, sans façon, sans vous amuser à beaucoup de discours, tranchez-moi d'un apophtegme, vite, vite, Monsieur Gorgibus, dépêchons, évitez la prolixité.

GORGIBUS.

Laissez-moi donc parler.

LE DOCTEUR.

Monsieur Gorgibus, touchez là, vous parlez trop; il faut que quelque autre me dise la cause de leur querelle.

VILLEBREQUIN.

Monsieur le docteur, vous saurez que...

LE DOCTEUR.

Vous êtes un ignorant, un indocte, un homme ignare de toutes les bonnes disciplines, un âne en bon français. Hé

quoi ! vous commencez la narration sans avoir fait un mot d'exorde ! Il faut que quelque autre me conte le désordre. Mademoiselle, contez-moi un peu le détail de ce vacarme.

ANGÉLIQUE.

Voyez-vous bien là mon gros coquin, mon sac à vin de mari ?

LE DOCTEUR.

Doucement, s'il vous plaît : parlez avec respect de votre époux, quand vous êtes devant la moustache d'un docteur comme moi.

ANGÉLIQUE.

Ah vraiment oui, docteur ! Je me moque bien de vous et de votre doctrine, et je suis docteur quand je veux.

LE DOCTEUR.

Tu es docteur quand tu veux ! Ouais ! Je pense que tu es un plaisant docteur. Tu as la mine de suivre fort ton caprice : des parties d'oraison, tu n'aimes que la conjonction ; des genres, que le masculin ; des déclinaisons, le génitif ; de la syntaxe, *mobile cum fixo* ; et enfin de la quantité, tu n'aimes que le dactyle, *quia constat ex una lingua et duabus brevibus*. Venez ça, vous, dites-moi un peu quelle est la cause, le sujet de votre combustion.

LE BARBOUILLÉ.

Monsieur le docteur...

LE DOCTEUR.

Voilà qui est bien commencé ; Monsieur le docteur, ce mot a quelque chose de doux à l'oreille, quelque chose plein d'emphase ; Monsieur le docteur.

LE BARBOUILLÉ.

A la mienne volonté...

LE DOCTEUR.

Voilà qui est bien... à la mienne volonté ! La volonté présuppose le souhait, le souhait présuppose des moyens pour arriver à ses fins, et la fin présuppose un objet ; voilà qui est bien... à la mienne volonté !

LE BARBOUILLÉ.

J'enrage.

LE DOCTEUR.

Otez-moi ce mot, j'enrage ; voilà un terme bas et populaire.

LE BARBOUILLÉ.

Hé ! Monsieur le docteur, écoutez-moi, de grâce.

LE DOCTEUR.

Audi, quæso, aurait dit Cicéron.

LE BARBOUILLÉ.

Oh ! ma foi, si se rompt, si se casse, ou si se brise, je ne m'en mets guère en peine ; mais tu m'écouteras, ou je te vais casser ton museau doctoral ; et que diable donc est ceci ?

LE BARBOUILLÉ, ANGÉLIQUE, GORGIBUS, CATHAU, VILLEBREQUIN *voulant dire la cause de la querelle, et LE DOCTEUR disant que la paix est une belle chose, parlent tous à la fois. Au milieu de tout ce bruit, le Barbouillé attache le Docteur par le pied, et le fait tomber; le Docteur se doit laisser tomber sur le dos : le Barbouillé l'entraîne par la corde qu'il lui a attachée au pied, et, pendant qu'il l'entraîne, le Docteur doit toujours parler, et compter par ses doigts toutes ses raisons, comme s'il n'était point à terre.*

(Le Barbouillé et le Docteur disparaissent).

GORGIBUS.

Allons, ma fille, retirez-vous chez vous, et vivez bien avec votre mari.

VILLEBREQUIN.

Adieu, serviteur et bonsoir.

(Villebrequin, Gorgibus et Angélique s'en vont).

SCÈNE VII.

VALÈRE, LA VALLÉE.

VALÈRE.

Monsieur, je vous suis obligé du soin que vous avez pris, et je vous promets de me rendre dans une heure à l'assignation que vous me donnez.

LA VALLÉE.

Cela ne peut se différer; et si vous tardez d'un quart d'heure, le bal sera fini dans un moment : vous n'aurez pas le bien d'y voir celle que vous aimez, si vous n'y venez tout présentement.

VALÈRE.

Allons donc ensemble de ce pas.

(Ils s'en vont).

SCÈNE VIII.

ANGÉLIQUE, *seule.*

Cependant que mon mari n'y est pas, je vais faire un tour à un bal que donne une de mes voisines. Je serai revenue auparavant lui, car il est quelque part au cabaret; il ne s'apercevra pas que je suis sortie. Ce maroufle-là me laisse toute seule à la maison, comme si j'étais son chien.

(Elle s'en va).

SCÈNE IX.

LE BARBOUILLÉ, *seul*.

Je savais bien que j'aurais raison de ce diable de docteur et de sa fichue doctrine. Au diable l'ignorant ! j'ai bien envoyé toute sa science par terre. Il faut pourtant que j'aie un peu voir si notre bonne ménagère m'aura fait à souper.

(*Il sort*).

SCÈNE X.

ANGÉLIQUE, *seule*.

Que je suis malheureuse ! j'ai resté trop tard, l'assemblée est finie : je suis arrivée justement comme tout le monde sortait ; mais il n'importe, ce sera pour une autre fois. Je m'en vais cependant au logis comme si de rien n'était. Ouais ! la porte est fermée ; Cathau, Cathau !

SCÈNE XI

LE BARBOUILLÉ, *à la fenêtre*, ANGÉLIQUE.

LE BARBOUILLÉ.

Cathau, Cathau ! Eh bien ! qu'a-t-elle fait Cathau ? et d'où venez-vous, Madame la carogne, à l'heure qu'il est, et par le temps qu'il fait ?

ANGÉLIQUE.

D'où je viens ? ouvre-moi seulement, et je te le dirai après.

LE BARBOUILLÉ.

Oui, ah ! ma foi, tu peux aller coucher là d'où tu viens, ou, si tu l'aimes mieux, dans la rue ; je n'ouvre point à une coureuse comme toi. Comment, diable ! être toute seule à l'heure qu'il est ! Je ne sais si c'est imagination, mais mon front m'en paraît plus rude de moitié.

ANGÉLIQUE.

Hé bien ! pour être toute seule, qu'en veux-tu dire ? Tu me querelles quand je suis en compagnie : comment donc faut-il faire ?

LE BARBOUILLÉ.

Il faut être retirée à la maison, donner ordre au souper,

avoir soin du ménage, des enfants ; mais, sans tant de discours inutiles, adieu, bonsoir, va-t'en au diable, et me laisse en repos.

ANGÉLIQUE.

Tu ne veux pas m'ouvrir ?

LE BARBOUILLÉ.

Non, je n'ouvrirai pas.

ANGÉLIQUE.

Hé ! mon pauvre petit mari, je t'en prie, ouvre-moi, mon cher petit cœur.

LE BARBOUILLÉ.

Ah ! crocodile ! ah ! serpent dangereux ! tu me caresses pour me trahir.

ANGÉLIQUE.

Ouvre, ouvre donc.

LE BARBOUILLÉ.

Adieu, *vade retro, Satanas !*

ANGÉLIQUE.

Quoi ! tu ne m'ouvriras pas ?

LE BARBOUILLÉ.

Non.

ANGÉLIQUE.

Et tu n'as point de pitié de ta femme qui t'aime tant ?

LE BARBOUILLÉ.

Non, je suis inflexible ; tu m'as offensé, je suis vindicatif comme tous les diables, c'est-à-dire bien fort, je suis inexorable.

ANGÉLIQUE.

Sais-tu bien que si tu me pousses à bout, et que tu me mettes en colère, je ferai quelque chose dont tu te repentiras ?

LE BARBOUILLÉ.

Et que feras-tu, bonne chienne ?

ANGÉLIQUE.

Tiens, si tu ne m'ouvres, je m'en vais me tuer devant la porte ; mes parents, qui sans doute viendront ici auparavant de se coucher, pour savoir si nous sommes bien ensemble, me trouveront morte et tu seras pendu.

LE BARBOUILLÉ.

Ah, ah, ah, ah, la bonne bête ! et qui y perdra le plus de nous deux ? Va, va, tu n'es pas si sotté que de faire ce coup-là.

ANGÉLIQUE.

Tu ne le crois donc pas ? Tiens, tiens, voilà mon couteau tout prêt ; si tu ne m'ouvres, je m'en vais tout à cette heure m'en donner dans le cœur.

LE BARBOUILLÉ.

Prends garde, voilà qui est bien pointu.

ANGÉLIQUE.

Tu ne veux donc pas m'ouvrir ?

LE BARBOUILLÉ.

Je t'ai déjà dit vingt fois que je n'ouvrirai point ; tue-toi, crève, va-t'en au diable, je ne m'en soucie pas.

ANGÉLIQUE, *faisant semblant de se frapper.*

Adieu donc... Aïe ! je suis morte.

LE BARBOUILLÉ.

Serait-elle bien assez sotte pour avoir fait ce coup-là ? il faut que je descende avec la chandelle pour aller voir.

ANGÉLIQUE.

Il faut que je t'attrape. Si je peux entrer dans la maison subtilement cependant que tu me chercheras, chacun aura bien son tour.

LE BARBOUILLÉ.

Hé bien ! ne savais-je pas bien qu'elle n'était pas si sotte ? Elle est morte, et si¹ elle court comme le cheval de Pacolet. Ma foi, elle m'avait fait peur tout de bon. Elle a bien fait de gagner au pied ; car si je l'eusse trouvée en vie, après m'avoir fait cette frayeur-là, je lui aurais apostrophé cinq ou six clystères de coups de pieds dans le cul, pour lui apprendre à faire la bête. Je m'en vais me coucher cependant. Oh ! oh ! je pense que le vent a fermé la porte. Hé ! Cathau, Cathau, ouvre-moi.

ANGÉLIQUE.

Cathau, Cathau ! Hé bien ! qu'a-t-elle fait ? Cathau ? et d'où venez-vous, Monsieur l'ivrogne ? Ah ! vraiment, va, mes parents qui vont venir dans un moment, sauront tes vérités. Sac à vin, infâme, tu ne bouges du cabaret, et tu laisses une pauvre femme avec des petits enfants, sans savoir s'ils ont besoin de quelque chose, à croquer le mar-mot tout le long du jour.

LE BARBOUILLÉ.

Ouvre vite, diablesse que tu es, ou je te casserai la tête.

SCÈNE XII.

GORGIBUS, VILLEBREQUIN, ANGÉLIQUE,
LE BARBOUILLÉ.

GORGIBUS.

Qu'est ceci ? toujours de la dispute, de la querelle et de la dissension !

1. *Et si*, pour : et cependant.

VILLEBREQUIN.

Hé quoi ! vous ne serez jamais d'accord ?

ANGÉLIQUE.

Mais voyez un peu, le voilà qui est soulé et revient, à l'heure qu'il est, faire un vacarme horrible ; il me menace.

GORGIBUS.

Mais aussi, ce n'est pas là l'heure de revenir. Ne devriez-vous pas, comme un bon père de famille, vous retirer de bonne heure, et bien vivre avec votre femme ?

LE BARBOUILLÉ.

Je me donne au diable si j'ai sorti de la maison : demandez plutôt à ces Messieurs qui sont là-bas dans le parterre ; c'est elle qui ne fait que de revenir. Ah ! que l'innocence est opprimée !

VILLEBREQUIN.

Çà, çà ; allons, accordez-vous ; demandez-lui pardon.

LE BARBOUILLÉ.

Moi, pardon ! j'aimerais mieux que le diable l'eût emportée. Je suis dans une colère que je ne me sens pas.

GORGIBUS.

Allons, ma fille, embrassez votre mari, et soyez bons amis.

SCÈNE XIII.

LE DOCTEUR à la fenêtre, en bonnet de nuit et en camisole ;
LE BARBOUILLE, VILLEBREQUIN, GORGIBUS, ANGE-
LIQUE.

LE DOCTEUR.

Hé quoi ! toujours du bruit, du désordre, de la dissension, des querelles, des débats, des différends, des combustions, des altercations éternelles ? Qu'est-ce ? qu'y a-t-il donc ? On ne saurait avoir du repos.

VILLEBREQUIN.

Ce n'est rien, Monsieur le docteur ; tout le monde est d'accord.

LE DOCTEUR.

A propos d'accord, voulez-vous que je vous lise un chapitre d'Aristote, où il prouve que toutes les parties de l'Univers ne subsistent que par l'accord qui est entre elles ?

VILLEBREQUIN.

Cela est-il bien long ?

LE DOCTEUR.

Non, cela n'est pas long ; cela contient environ soixante ou quatre-vingts pages.

VILLEBREQUIN.

Adieu, bonsoir, nous vous remercions.

GORGIBUS.

Il n'en est pas de besoin.

LE DOCTEUR.

Vous ne le voulez pas ?

GORGIBUS.

Non.

LE DOCTEUR.

Adieu donc, puisque ainsi est ; bonsoir : *latine, bona nox.*

VILLEBREQUIN.

Allons nous-en souper ensemble, nous autres.

FIN

LE MÉDECIN VOLANT

*Comédie*¹

1. Il est impossible de donner une date précise sur l'apparition de cette pièce.

PERSONNAGES

GORGIBUS, père de Lucile.
LUCILE, fille de Gorgibus.
VALÈRE, amant de Lucile.
SABINE, cousine de Lucile.
SGANARELLE, valet de Valère.
GROS-RENÉ, valet de Gorgibus.
UN AVOCAT.

LE
MÉDECIN VOLANT
COMÉDIE

SCÈNE PREMIÈRE.

VALÈRE, SABINE.

VALÈRE.

Hé bien ! Sabine, quel conseil me donnes-tu ?

SABINE.

Vraiment, il y a bien des nouvelles. Mon oncle veut résolument que ma cousine épouse Villebrequin, et les affaires sont tellement avancées, que je crois qu'ils eussent été mariés dès aujourd'hui si vous n'étiez aimé ; mais, comme ma cousine m'a confié le secret de l'amour qu'elle vous porte, et que nous nous sommes vues à l'extrémité par l'avarice de mon vilain oncle, nous nous sommes avisées d'une bonne invention pour différer le mariage. C'est que ma cousine, dès l'heure que je vous parle, contrefait la malade ; et le bon vieillard, qui est assez crédule, m'envoie querir un médecin. Si vous en pouviez envoyer quelqu'un qui fût de vos bons amis, et qui fût de notre intelligence, il conseillera à la malade de prendre l'air à la campagne. Le bonhomme ne manquera pas de faire loger ma cousine à ce pavillon qui est au bout de notre jardin, et, par ce moyen, vous pourriez l'entretenir à l'insu de notre vieillard, l'épouser, et le laisser pester tout son soûl avec Villebrequin.

VALÈRE.

Mais le moyen de trouver sitôt un médecin à ma porte, et

qui voulût tant hasarder pour mon service ! Je te le dis franchement, je n'en connais pas un.

SABINE.

Je songe à une chose ; si vous faisiez habiller votre valet en médecin : il n'y a rien de si facile à duper que le bonhomme.

VALÈRE.

C'est un lourdaud qui gâtera tout ; mais il faut s'en servir, faute d'autre. Adieu, je le vais chercher. Où diable trouver ce maroufle à présent ? mais le voici tout à propos.

SCÈNE II.

VALÈRE, SGANARELLE.

VALÈRE.

Ah ! mon pauvre Sganarelle, que j'ai de joie de te voir. J'ai besoin de toi dans une affaire de conséquence ; mais, comme je ne sais pas ce que tu sais faire...

SGANARELLE.

Ce que je sais faire, Monsieur ? employez-moi seulement en vos affaires de conséquence, ou pour quelque chose d'importance : par exemple, envoyez-moi voir quelle heure il est à une horloge, voir combien le beurre vaut au marché, abreuver un cheval, c'est alors que vous connaîtrez ce que je sais faire.

VALÈRE.

Ce n'est pas cela ; c'est qu'il faut que tu contrefasses le médecin.

SGANARELLE.

Moi, médecin, Monsieur ! Je suis prêt à faire tout ce qu'il vous plaira ; mais, pour faire le médecin, je suis assez votre serviteur pour n'en rien faire du tout ; et par quel bout m'y prendre, bon Dieu ? Ma foi, Monsieur, vous vous moquez de moi.

VALÈRE.

Si tu veux entreprendre cela, va, je te donnerai dix pistoles.

SGANARELLE.

Ah ! pour dix pistoles, je ne dis pas que je ne sois médecin ; car, voyez-vous bien, Monsieur, je n'ai pas l'esprit tant, tant subtil, pour vous dire la vérité. Mais, quand je serai médecin, où irai-je ?

VALÈRE.

Chez le bonhomme Gorgibus, voir sa fille qui est malade ; mais tu es un lourdaud qui, au lieu de bien faire, pourrais bien...

SGANARELLE.

Hé ! mon Dieu, Monsieur, ne soyez point en peine ; je vous réponds que je ferai aussi bien mourir une personne qu'aucun médecin qui soit dans la ville. On dit un proverbe, d'ordinaire : après la mort le médecin ; mais vous verrez que si je m'en mêle, on dira : après le médecin gare la mort ! Mais, néanmoins, quand je songe, cela est bien difficile de faire le médecin ; et si je ne fais rien qui vaille ?

VALÈRE.

Il n'y a rien de si facile en cette rencontre ; Gorgibus est un homme simple, grossier, qui se laissera étourdir de ton discours, pourvu que tu parles d'Hippocrate et de Galien, et que tu sois un peu effronté.

SGANARELLE.

C'est-à-dire qu'il lui faudra parler philosophie, mathématique. Laissez-moi faire, s'il est un homme facile, comme vous le dites, je vous réponds de tout ; venez seulement me faire avoir un habit de médecin, et m'instruire de ce qu'il me faut faire, et me donner mes licences, qui sont les dix pistoles promises.

(Valère et Sganarelle s'en vont).

SCÈNE III.

GORGIBUS, GROS-RENÉ.

GORGIBUS.

Allez vivement chercher un médecin, car ma fille est bien malade, et dépêchez-vous.

GROS-RENÉ.

Que diable aussi ! pourquoi vouloir donner votre fille à un vieillard ? Croyez-vous que ce ne soit pas le désir qu'elle a d'avoir un jeune homme, qui la travaille ? Voyez-vous la connexité qu'il y a, etc. *(galimatias)*.

GORGIBUS.

Va-t'en vite ; je vois bien que cette maladie-là reculera bien les noces.

GROS-RENÉ.

Et c'est ce qui me fait enrager ; je croyais refaire mon ventre d'une bonne carrelure, et m'en voilà sevré. Je m'en vais chercher un médecin pour moi, aussi bien que pour votre fille ; je suis désespéré.

(Il sort).

SCÈNE IV.

SABINE, GORGIBUS, SGANARELLE.

SABINE.

Je vous trouve à propos, mon oncle, pour vous apprendre une bonne nouvelle. Je vous amène le plus habile médecin du monde, un homme qui vient des pays étrangers, qui sait les plus beaux secrets, et qui sans doute guérira ma cousine. On me l'a indiqué par bonheur, et je vous l'amène. Il est si savant, que je voudrais de bon cœur être malade, afin qu'il me guérisse.

GORGIBUS.

Où est-il donc ?

SABINE.

Le voilà qui me suit ; tenez, le voilà.

GORGIBUS.

Très humble serviteur à Monsieur le médecin. Je vous envoie quérir pour voir ma fille qui est malade ; je mets toute mon espérance en vous.

SGANARELLE.

Hippocrate dit, et Galien, par vives raisons, persuade qu'une personne ne se porte pas bien quand elle est malade. Vous avez raison de mettre votre espérance en moi ; car je suis le plus grand, le plus habile, le plus docte médecin qui soit dans la Faculté végétale, sensitive et minérale.

GORGIBUS.

J'en suis fort ravi.

SGANARELLE.

Ne vous imaginez pas que je sois un médecin ordinaire, un médecin du commun. Tous les autres médecins ne sont, à mon égard, que des avortons de médecins. J'ai des talents particuliers, j'ai des secrets. Salamalec, salamalec. Rodrigue, as-tu du cœur ? *signor, si ; signor, no. Per omnia sæcula sæculorum.* Mais encore voyons un peu.

SABINE.

Eh ! ce n'est pas lui qui est malade, c'est sa fille.

SGANARELLE.

Il n'importe ; le sang du père et de la fille ne sont qu'une même chose ; et par l'altération de celui du père, je puis connaître la maladie de la fille. Monsieur Gorgibus, y aurait-il moyen de voir de l'urine de l'égotante ?

GORGIBUS.

Oui-dà ; Sabine, vite allez quérir de l'urine de ma fille. (*Sabine sort*). Monsieur le médecin, j'ai grand'peur qu'elle ne meure.

SGANARELLE.

Ah ! qu'elle s'en garde bien ! il ne faut pas qu'elle s'amuse à se laisser mourir sans l'ordonnance de la médecine. (*Sabine rentre*). Voilà de l'urine qui marque grande chaleur, grande inflammation dans les intestins ; elle n'est pas tant mauvaise pourtant.

GORGIBUS.

Eh quoi ! Monsieur, vous l'avalez ?

SGANARELLE.

Ne vous étonnez pas de cela : les médecins, d'ordinaire, se contentent de la regarder ; mais moi, qui suis un médecin hors du commun, je l'avale, parce qu'avec le goût je discerne bien mieux la cause et les suites de la maladie ; mais, à vous dire la vérité, il y en avait trop peu pour avoir un bon jugement : qu'on la fasse encore pisser.

SABINE sort et revient.

J'ai bien eu de la peine à la faire pisser.

SGANARELLE.

Que cela ! voilà bien de quoi ! Faites-la pisser copieusement, copieusement. Si tous les malades pissent de la sorte, je veux être médecin toute ma vie.

SABINE sort et revient.

Voilà tout ce qu'on peut avoir ; elle ne peut pas pisser davantage.

SGANARELLE.

Quoi ! Monsieur Gorgibus, votre fille ne pisser que des gouttes ? voilà une pauvre pisseuse que votre fille ; je vois bien qu'il faudra que je lui ordonne une potion pissatrice. N'y aurait-il pas moyen de voir la malade ?

SABINE.

Elle est levée ; si vous voulez, je la ferai venir.

SCÈNE V.

SABINE, GORGIBUS, SGANARELLE, LUCILE

SGANARELLE.

Hé bien, Mademoiselle, vous êtes malade ?

LUCILE.

Oui, Monsieur.

SGANARELLE.

Tant pis, c'est une marque que vous ne vous portez pas bien. Sentez-vous de grandes douleurs à la tête, aux reins ?

LUCILE.

Oui, Monsieur.

SGANARELLE.

C'est fort bien fait. Oui, ce grand médecin, au chapitre

qu'il a fait de la nature des animaux, dit... cent belles choses; et, comme les humeurs qui ont de la connexité ont beaucoup de rapport; car, par exemple, comme la mélancolie est ennemie de la joie, et que la bile qui se répand par le corps nous fait devenir jaunes, et qu'il n'est rien plus contraire à la santé que la maladie, nous pouvons dire, avec ce grand homme, que votre fille est fort malade. Il faut que je vous fasse une ordonnance.

GORGIBUS.

Vite une table, du papier, de l'encre.

SGANARELLE.

Y a-t-il quelqu'un qui sache écrire?

GORGIBUS.

Est-ce que vous ne le savez point?

SGANARELLE.

Ah! je ne m'en souvenais pas; j'ai tant d'affaires dans la tête, que j'oublie la moitié... Je crois qu'il serait nécessaire que votre fille prît un peu l'air, qu'elle se divertit à la campagne.

GORGIBUS.

Nous avons un fort beau jardin, et quelques chambres qui y répondent; si vous le trouvez à propos, je l'y ferai loger.

SGANARELLE.

Allons visiter les lieux.

(Ils sortent tous).

SCÈNE VI.

L'AVOCAT, seul.

J'ai ouï dire que la fille de Monsieur Gorgibus était malade; il faut que je m'informe de sa santé, et que je lui offre mes services comme ami de toute sa famille. Holà, holà! Monsieur Gorgibus y est-il?

SCÈNE VII.

GORGIBUS, L'AVOCAT.

L'AVOCAT.

Ayant appris la maladie de Mademoiselle votre fille, je suis venu témoigner la part que j'y prends, et vous faire offre de tout ce qui dépend de moi.

GORGIBUS.

J'étais là dedans avec le plus savant homme?

L'AVOCAT.

N'y aurait-il-pas moyen de l'entretenir un moment?

SCÈNE VIII.

GORGIBUS, L'AVOCAT, SGANARELLE.

GORGIBUS.

Monsieur, voilà un fort habile homme de mes amis, qui souhaiterait de vous parler, et vous entretenir.

SGANARELLE.

Je n'ai pas le loisir, Monsieur Gorgibus ; il faut aller à mes malades. Je ne prendrai pas la droite avec vous, Monsieur.

L'AVOCAT.

Monsieur, après ce que m'a dit Monsieur Gorgibus de votre mérite et de votre savoir, j'ai eu la plus grande passion du monde d'avoir l'honneur de votre connaissance, et j'ai pris la liberté de vous saluer à ce dessein ; je crois que vous ne le trouverez pas mauvais. Il faut avouer que ceux qui excellent en quelque science sont dignes de grande louange, et particulièrement ceux qui font profession de la médecine, tant à cause de son utilité, que parce qu'elle contient en elle plusieurs autres sciences ; ce qui rend sa parfaite connaissance fort difficile : et c'est fort à propos qu'Hippocrate dit dans son premier aphorisme : *Vita brevis ars verò longa, occasio autem præceps, experimentum, judicium periculosum, difficile.*

SGANARELLE, à Gorgibus.

Ficile tantinapota baril combustibus.

L'AVOCAT.

Vous n'êtes pas de ces médecins qui ne s'appliquent qu'à la médecine qu'on appelle rationale ou dogmatique, et je crois que vous l'exercez tous les jours avec beaucoup de succès, *experientia magistra rerum*. Les premiers hommes qui firent profession de la médecine furent tellement estimés d'avoir cette belle science, qu'on les mit au nombre des dieux pour les belles cures qu'ils faisaient tous les jours. Ce n'est pas qu'on doive mépriser un médecin qui n'aurait pas rendu la santé à son malade, puisqu'elle ne dépend pas absolument de ses remèdes, ni de son savoir ; *interdum doctà plus valet arte malum*. Monsieur, j'ai peur de vous être importun ; je prends congé de vous, dans l'espérance que j'ai qu'à la première vue j'aurai l'honneur de converser avec vous avec plus de loisir. Vos heures vous sont précieuses, etc.

(L'avocat sort).

GORGIBUS.

Que vous semble de cet homme-là.

SGANARELLE.

Il sait quelque petite chose. S'il fût demeuré tant soit peu davantage, je l'allai mettre sur une matière sublime et relevée. Cependant je prends congé de vous. (*Gorgibus lui donne de l'argent*). Hé ! que voulez-vous faire ?

GORGIBUS.

Je sais bien ce que je vous dois.

SGANARELLE.

Vous moquez-vous, Monsieur Gorgibus ? Je n'en prendrai pas, je ne suis pas un homme mercenaire. (*Il prend l'argent*). Votre très humble serviteur.

(*Sganarelle sort, et Gorgibus rentre dans sa maison*).

SCÈNE IX.

VALÈRE, seul.

Je ne sais ce qu'aura fait Sganarelle : je n'ai point eu de ses nouvelles, et je suis fort en peine où je le pourrai rencontrer. (*Sganarelle revient en habit de valet*). Mais bon, le voici. Hé bien ! Sganarelle, qu'as-tu fait depuis que je ne t'ai pas vu ?

SCÈNE X.

VALÈRE, SGANARELLE.

SGANARELLE.

Merveille sur merveille ; j'ai si bien fait, que Gorgibus me prend pour un habile médecin. Je me suis introduit chez lui ; je lui ai conseillé de faire prendre l'air à sa fille, laquelle est à présent dans un appartement qui est au bout de leur jardin, tellement qu'elle est fort éloignée du vieillard, et que vous pourrez l'aller voir commodément.

VALÈRE.

Ah ! que tu me donnes de joie ! Sans perdre de temps, je la vais trouver de ce pas.

(*Il sort*).

SGANARELLE.

Il faut avouer que ce bonhomme de Gorgibus est un vrai lourdaud de se laisser tromper de la sorte. (*Apercevant Gorgibus*). Ah ! ma foi, tout est perdu ; c'est à ce coup que voilà la médecine renversée ; mais il faut que je le trompe.

SCÈNE XI.

SGANARELLE, GORGIBUS.

GORGIBUS.

Bonjour, Monsieur.

SGANARELLE.

Monsieur votre serviteur ; vous voyez un pauvre garçon au désespoir : ne connaissez-vous pas un médecin qui est arrivé depuis peu en cette ville, qui fait des cures admirables ?

GORGIBUS.

Oui, je le connais ; il vient de sortir de chez moi.

SGANARELLE.

Je suis son frère, Monsieur ; nous sommes jumeaux ; et, comme nous nous ressemblons fort, on nous prend quelquefois l'un pour l'autre.

GORGIBUS.

Je me donne au diable si je n'y ai été trompé. Et comment vous nommez-vous ?

SGANARELLE.

Narcisse, Monsieur, pour vous rendre service. Il faut que vous sachiez qu'étant dans son cabinet j'ai répandu deux fioles d'essence qui étaient sur le bord de sa table ; aussitôt il s'est mis dans une colère si étrange contre moi, qu'il m'a mis hors du logis ; il ne me veut plus jamais voir, tellement que je suis un pauvre garçon à présent, sans appui, sans support, sans aucune connaissance.

GORGIBUS.

Allez, je ferai votre paix, je suis de ses amis, et je vous promets de vous remettre avec lui ; je lui parlerai d'abord que je le verrai.

SGANARELLE.

Je vous serai bien obligé, Monsieur Gorgibus.

(Sganarelle sort et rentre aussitôt avec sa robe de médecin).

SCÈNE XII.

SGANARELLE, GORGIBUS.

SGANARELLE.

Il faut avouer que quand ces malades ne veulent pas suivre l'avis du médecin, et qu'ils s'abandonnent à la débauche...

GORGIBUS.

Monsieur le médecin, très humble serviteur. Je vous demande une grâce.

SGANARELLE.

Qu'y a-t-il, Monsieur ? est-il question de vous rendre service ?

GORGIBUS.

Monsieur, je viens de rencontrer Monsieur votre frère qui est tout à fait fâché de...

SGANARELLE.

C'est un coquin, Monsieur Gorgibus.

GORGIBUS.

Je vous réponds qu'il est tellement contrit de vous avoir mis en colère...

SGANARELLE.

C'est un ivrogne, Monsieur Gorgibus.

GORGIBUS.

Eh ! Monsieur, voulez-vous désespérer ce pauvre garçon ?

SGANARELLE.

Qu'on ne m'en parle plus ; mais voyez l'impudence de ce coquin-là, de vous aller trouver pour faire son accord ; je vous prie de ne m'en pas parler.

GORGIBUS.

Au nom de Dieu, Monsieur le médecin, faites cela pour l'amour de moi. Si je suis capable de vous obliger en autre chose, je le ferai de bon cœur. Je m'y suis engagé, et...

SGANARELLE.

Vous m'en priez avec tant d'instance..... Quoique j'eusse fait serment de ne lui pardonner jamais ; allez, touchez là, je lui pardonne. Je vous assure que je me fais grande violence, et qu'il faut que j'aie bien de la complaisance pour vous. Adieu, Monsieur Gorgibus.

(Gorgibus rentre dans sa maison et Sganarelle s'en va).

SCÈNE XIII.

VALÈRE, SGANARELLE.

VALÈRE.

Il faut que j'avoue que je n'eusse jamais cru que Sganarelle se fût si bien acquitté de son devoir. *(Sganarelle rentre avec ses habits de valet)*. Ah ! mon pauvre garçon, que je t'ai d'obligation ! que j'ai de joie ! et que...

SGANARELLE.

Ma foi, vous parlez fort à votre aise. Gorgibus m'a ren-

contré ; et, sans une invention que j'ai trouvée, toute la mèche était découverte. (*Apercevant Gorgibus*). Mais fuyez-vous-en, le voici.

(*Valère sort*).

SCÈNE XIV.

GORGIBUS, SGANARELLE.

GORGIBUS.

Je vous cherchais partout pour vous dire que j'ai parlé à votre frère ; il m'a assuré qu'il vous pardonnait ; mais, pour en être plus assuré, je veux qu'il vous embrasse en ma présence ; entrez dans mon logis, et je l'irai chercher.

SGANARELLE.

Eh ! Monsieur Gorgibus, je ne crois pas que vous le trouviez à présent ; et puis je ne resterai pas chez vous : je crains trop de sa colère.

GORGIBUS.

Ah ! vous y demeurerez, car je vous enfermerai. Je m'en vais à présent chercher votre frère ; ne craignez rien, je vous réponds qu'il n'est plus fâché.

(*Gorgibus sort*).

SGANARELLE, de la fenêtre.

Ma foi, me voilà attrapé ce coup-là ; il n'y a plus moyen de m'en échapper. Le nuage est fort épais, et j'ai bien peur que, s'il vient à crever, il ne grêle sur mon dos force coups de bâton, ou que par quelque ordonnance plus forte que toutes celles des médecins on ne m'applique tout au moins un cautère royal sur les épaules. Mes affaires vont mal : mais pourquoi se désespérer ? puisque j'ai tant fait, poussons la fourbe jusqu'au bout. Oui, oui, il en faut encore sortir, et faire voir que Sganarelle est le roi des fourbes.

(*Sganarelle saute par la fenêtre et s'en va*).

SCÈNE XV.

GROS-RENÉ, GORGIBUS, SGANARELLE.

GROS-RENÉ.

Ah ! ma foi, voilà qui est drôle ! comme diable on saute ici par les fenêtres ! Il faut que je demeure ici, et que je voie à quoi tout cela aboutira.

GORGIBUS.

Je ne saurais trouver ce médecin ; je ne sais où diable il s'est caché. (*Apercevant Sganarelle qui revient en habit de médecin*). Mais le voici. Monsieur, ce n'est pas assez d'avoir

pardonné à votre frère ; je vous prie, pour ma satisfaction, de l'embrasser : il est chez moi, et je vous cherchais partout pour vous prier de faire cet accord en ma présence.

SGANARELLE.

Vous vous moquez, monsieur Gorgibus ; n'est-ce pas assez que je lui pardonne ? je ne le veux jamais voir.

GORGIBUS.

Mais, Monsieur, pour l'amour de moi.

SGANARELLE.

Je ne vous saurais rien refuser : dites-lui qu'il descende.
(*Pendant que Gorgibus entre dans la maison par la porte, Sganarelle y rentre par la fenêtre.*)

GORGIBUS, à la fenêtre.

Voilà votre frère qui vous attend là-bas : il m'a promis qu'il fera tout ce que vous voudrez.

SGANARELLE, à la fenêtre.

Monsieur Gorgibus, je vous prie de le faire venir ici ; je vous conjure que ce soit en particulier que je lui demande pardon, parce que sans doute il me ferait cent hontes, cent opprobres devant tout le monde.

(*Gorgibus sort de sa maison par la porte, et Sganarelle par la fenêtre.*)

GORGIBUS.

Oui-dà, je m'en vais lui dire... Monsieur, il dit qu'il est honteux, et qu'il vous prie d'entrer, afin qu'il vous demande pardon en particulier. Voilà la clef, vous pouvez entrer ; je vous supplie de ne me pas refuser, et de me donner ce contentement.

SGANARELLE.

Il n'y a rien que je ne fasse pour votre satisfaction : vous allez entendre de quelle manière je le vais traiter. (*À la fenêtre.*) Ah ! te voilà, coquin. — Monsieur mon frère, je vous demande pardon, je vous promets qu'il n'y a pas de ma faute. — Pilier de débauche, coquin, va, je t'apprendrai à venir avoir la hardiesse d'importuner Monsieur Gorgibus, de lui rompre la tête de tes sottises. — Monsieur mon frère... — Tais-toi, te dis-je. — Je ne vous désoblig... — Tais-toi, coquin.

GROS-RENÉ.

Qui diable pensez-vous qui soit chez vous à présent ?

GORGIBUS.

C'est le médecin et Narcisse son frère ; ils avaient quelque différend, et ils font leur accord.

GROS-RENÉ.

Le diable emporte ! ils ne sont qu'un.

SGANARELLE, à la fenêtre.

Ivrogne que tu es, je t'apprendrai à vivre. Comme il

baisse la vue ! il voit bien qu'il a failli, le pendard. Ah ! l'hypocrite, comme il fait le bon aî ôtre !

GROS-RENÉ.

Monsieur, dites-lui un peu par plaisir qu'il fasse mettre son frère à la fenêtre.

GORGIBUS.

Oui-dà... Monsieur le médecin, je vous prie de faire paraître votre frère à la fenêtre.

SGANARELLE, *de la fenêtre.*

Il est indigne de la vue des gens d'honneur, et puis je ne le saurais souffrir auprès de moi.

GORGIBUS.

Monsieur, ne me refusez pas cette grâce, après toutes celles que vous m'avez faites.

SGANARELLE, *de la fenêtre.*

En vérité, Monsieur Gorgibus, vous avez un tel pouvoir sur moi, que je ne vous puis rien refuser. Montre-toi, coquin. (*Après avoir disparu un moment, il se remontre en habit de valet.*) Monsieur Gorgibus, je suis votre obligé. (*Il disparaît encore, et reparait aussitôt en robe de médecin.*) Hé bien ! avez-vous vu cette image de la débauche ?

GROS-RENÉ.

Ma foi, ils ne sont qu'un ; et, pour vous le prouver, dites-lui un peu que vous les voulez voir ensemble.

GORGIBUS.

Mais faites-moi la grâce de le faire paraître avec vous et de l'embrasser devant moi à la fenêtre.

SGANARELLE, *de la fenêtre.*

C'est une chose que je refuserais à tout autre qu'à vous ; mais, pour vous montrer que je veux tout faire pour l'amour de vous, je m'y résous, quoique avec peine, et veux auparavant qu'il vous demande pardon de toutes les peines qu'il vous a données. — Oui, monsieur Gorgibus, je vous demande pardon de vous avoir tant importuné, et vous promets, mon frère, en présence de monsieur Gorgibus que voilà, de faire si bien désormais, que vous n'aurez plus lieu de vous plaindre, vous priant de ne plus songer à ce qui s'est passé.

(*Il embrasse son chapeau et sa fraise, qu'il a mis au bout de son coude.*)

GORGIBUS.

Hé bien ! ne les voilà pas tous deux ?

GROS-RENÉ.

Ah ! par ma foi, il est sorcier.

SGANARELLE, *sortant de la maison, en médecin.*

Monsieur, voilà la clef de votre maison que je vous rends ; je n'ai pas voulu que ce coquin soit descendu avec moi,

parce qu'il me fait honte ; je ne voudrais pas qu'on le vit en ma compagnie, dans la ville où je suis en quelque réputation. Vous irez le faire sortir quand bon vous semblera. Je vous donne le bonjour, et suis votre serviteur, etc.

(Il feint de s'en aller, et, après avoir mis bas sa robe, rentre dans la maison par la fenêtre).

GORGIBUS.

Il faut que j'aille délivrer ce pauvre garçon ; en vérité, s'il lui a pardonné, ce n'a pas été sans le bien maltraiter.

(Il entre dans la maison, et en sort avec Sganarelle en habit de valet).

SGANARELLE.

Monsieur, je vous remercie de la peine que vous avez prise, et de la bonté que vous avez eue ; je vous en serai obligé toute ma vie.

GROS-RENÉ.

Où pensez-vous que soit à présent le médecin.

GORGIBUS.

Il s'en est allé.

GROS-RENÉ, *qui a ramassé la robe de Sganarelle.*

Je le tiens sous mon bras. Voilà le coquin qui faisait le médecin, et qui vous trompe. Cependant qu'il vous trompe et joue la farce chez vous, Valère et votre fille sont ensemble, qui s'en vont à tous les diables.

GORGIBUS.

Oh ! que je suis malheureux ! mais tu seras pendu, fourbe, coquin !

SGANARELLE.

Monsieur, qu'allez-vous faire de me pendre ? Ecoutez un mot, s'il vous plaît ; il est vrai que c'est par mon invention que mon maître est avec votre fille ; mais, en le servant, je ne vous ai point désobligé : c'est un parti sortable pour elle, tant pour la naissance que pour les biens. Croyez-moi, ne faites point un vacarme qui tournerait à votre confusion, et envoyez à tous les diables ce coquin-là avec Villebrequin. Mais voici nos amants.

SCÈNE XVI

VALÈRE, LUCILE, GORGIBUS, SGANARELLE.

VALÈRE.

Nous nous jetons à vos pieds.

GORGIBUS.

Je vous pardonne, et suis heureusement trompé par Sganarelle, ayant un si brave gendre. Allons tous faire noces, et boire à la santé de toute la compagnie.

FIN

L'ÉTOURDI

OU

LES CONTRETEMPS

Comédie

1653

PERSONNAGES

LÉLIE, fils de Pandolfe.
CÉLIE, esclave de Trufaldin.
MASCARILLE, valet de Lélie.
HIPPOLYTE, fille d'Anselme.
ANSELME, vieillard.
TRUFALDIN, vieillard.
PANDOLFE, vieillard.
LÉANDRE, fils de famille.
ANDRÈS, cru Égyptien.
ERGASTE, valet.
UN COURRIER.
DEUX TROUPES DE MASQUES.

La scène est à Messine.

L'ÉTOURDI

OU

LES CONTRETEMPS

COMÉDIE

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE.

LÉLIE.

Hé bien ! Léandre, hé bien ! il faudra contester ;
Nous verrons de nous deux qui pourra l'emporter,
Qui, dans nos soins communs pour ce jeune miracle,
Aux vœux de son rival portera plus d'obstacle.
Préparez vos efforts, et vous défendez bien,
Sûr que de mon côté je n'épargnerai rien.

SCÈNE II.

LÉLIE, MASCARILLE.

LÉLIE.

Ah ! Mascarille.

MASCARILLE.

Quoi ?

LÉLIE.

Voici bien des affaires ;

J'ai dans ma passion toutes choses contraires :
Léandre aime Célie, et, par un trait fatal,
Malgré mon changement, est toujours mon rival.

MASCARILLE.

Léandre aime Célie !

LÉLIE.

Il l'adore, te dis-je.

MASCARILLE.

Tant pis.

LÉLIE.

Hé ! oui, tant pis : c'est là ce qui m'afflige.
Toutefois j'aurais tort de me désespérer ;
Puisque j'ai ton secours, je puis me rassurer :
Je sais que ton esprit, en intrigues fertile,
N'a jamais rien trouvé qui lui fut difficile,
Qu'on te peut appeler le roi des serviteurs,
Et qu'en toute la terre...

MASCARILLE.

Hé ! trêve de douceurs.

Quand nous faisons besoin¹, nous autres misérables,
Nous sommes les chéris et les incomparables ;
Et dans un autre temps, dès le moindre courroux,
Nous sommes les coquins qu'il faut rouer de coups.

LÉLIE.

Ma foi, tu me fais tort avec cette invective ;
Mais enfin, discourons un peu de ma captive :
Dis si les plus cruels et plus durs sentiments
Ont rien d'impénétrable à des traits si charmants.
Pour moi, dans ses discours comme dans son visage,
Je vois pour sa naissance un noblé témoignage,
Et je crois que le Ciel dedans un rang si bas
Cache son origine, et ne l'en tire pas².

MASCARILLE.

Vous êtes romanesque avecque vos chimères,
Mais que fera Pandolfe en toutes ces affaires ?
C'est, Monsieur, votre père, au moins à ce qu'il dit ;
Vous savez que sa bile assez souvent s'aigrit,
Qu'il peste contre vous d'une belle manière
Quand vos déportements lui blessent la visièrè ;
Il est avec Anselme en parole pour vous,
Que de son Hippolyte on vous fera l'époux,

1. *Quand nous faisons besoin*, quand on a besoin de nous. C'est le *far d'uopo* des Italiens.

2. *Ne l'en tire pas*, c'est-à-dire que ce n'est pas dans ce rang si bas que le Ciel l'a fait naître.

S'imaginant que c'est dans le seul mariage
 Qu'il pourra rencontrer de quoi vous faire sage.
 Et, s'il vient à savoir que, rebutant son choix,
 D'un objet inconnu vous recevez les lois,
 Que de ce fol amour la fatale puissance
 Vous soustrait au devoir de votre obéissance,
 Dieu sait quelle tempête alors éclatera,
 Et de quels beaux sermons on vous réglera.

LÉLIE.

Ah ! trêve, je vous prie, à votre réthorique.

MASCARILLE.

Mais vous, trêve plutôt à votre politique ;
 Elle n'est pas fort bonne, et vous devriez¹ tâcher....

LÉLIE.

Sais-tu qu'on n'acquiert rien de bon à me fâcher,
 Que chez moi les avis ont de tristes salaires,
 Qu'un valet conseiller y fait mal ses affaires ?

MASCARILLE.

*(A part).**(Haut).*

Il se met en courroux ! Tout ce que j'en ai dit
 N'était rien que pour rire et vous sonder l'esprit.
 D'un censeur de plaisir ai-je fort l'encolure,
 Et Mascarille est-il ennemi de nature ?
 Vous savez le contraire, et qu'il est très certain
 Qu'on ne peut me taxer que d'être trop humain.
 Moquez-vous des sermons d'un vieux barbon de père ;
 Poussez votre bidet, vous dis-je, et laissez faire ;
 Ma foi, j'en suis d'avis, que ces penards² chagrins
 Nous viennent étourdir de leurs contes badins,
 Et, vertueux par force, espèrent par envie
 Oter aux jeunes gens les plaisirs de la vie.
 Vous savez mon talent : je m'offre à vous servir.

LÉLIE.

Ah ! c'est par ces discours que tu peux me ravir.
 Au reste, mon amour, quand je l'ai fait paraître,
 N'a point été mal vu des yeux qui l'ont fait naître ;
 Mais Léandre à l'instant vient de me déclarer
 Qu'à me ravir Célie il se va préparer.
 C'est pourquoi dépêchons, et cherche dans ta tête
 Les moyens les plus prompts d'en faire ma conquête.
 Trouve ruses, détours, fourbes, inventions,
 Pour frustrer un rival de ses prétentions.

1. *Devriez* ne fait ici que deux syllabes. Il en faisait trois quand besoin était.

2. *Penard* est un terme de mépris qu'on donnait aux vieillards Il comportait parfois aussi le sens de vieux libertin.

MASCARILLE.

Laissez-moi quelque temps rêver à cette affaire.

(*A part*).

Que pourrais-je inventer pour ce coup nécessaire ?

LÉLIE.

Hé bien ? le stratagème ?

MASCARILLE.

Ah ! comme vous courez !

Ma cervelle toujours marche à pas mesurés.

J'ai trouvé votre fait : il faut... Non, je m'abuse ;

Mais, si vous alliez...

LÉLIE.

Où ?

MASCARILLE.

C'est une faible ruse.

J'en songeais une.

LÉLIE.

Et quelle ?

MASCARILLE.

Elle n'irait pas bien.

Mais ne pourriez-vous pas ?...

LÉLIE.

Quoi ?

MASCARILLE.

Vous ne pourriez rien.

Parlez avec Anselme.

LÉLIE.

Et que lui puis-je dire ?

MASCARILLE.

Il est vrai, c'est tomber d'un mal dedans un pire.

Il faut pourtant l'avoir. Allez chez Trufaldin.

LÉLIE.

Que faire ?

MASCARILLE.

Je ne sais.

LÉLIE.

C'en est trop à la fin ;

Et tu me mets à bout par ces contes frivoles.

MASCARILLE.

Monsieur, si vous aviez en main force pistoles,

Nous n'aurions pas besoin maintenant de rêver

A chercher les biais¹ que nous devons trouver,

Et pourrions, par un prompt achat de cette esclave,

Empêcher qu'un rival vous prévienne et vous brave.

1. *Biais* est ici de deux syllabes, quoique Molière autre part ne l'aît fait que d'une.

De ces Egyptiens qui la mirent ici,
 Trufaldin, qui la garde, est en quelque souci,
 Et, trouvant son argent qu'ils lui font trop attendre,
 Je sais bien qu'il serait très ravi de la vendre :
 Car enfin en vrai ladre il a toujours vécu,
 Il se ferait fesser pour moins d'un quart d'écu,
 Et l'argent est le Dieu que sur tout il révère ;
 Mais le mal c'est...

LÉLIE.

Quoi ? c'est ?

MASCARILLE.

Que monsieur votre père

Est un autre vilain qui ne vous laisse pas
 Comme vous voudriez bien manier ses ducats ;
 Qu'il n'est point de ressort qui pour votre ressource
 Peut faire maintenant ouvrir la moindre bourse.
 Mais tâchons de parler à Célie un moment
 Pour savoir là-dessus quel est son sentiment.
 La fenêtre est ici.

LÉLIE.

Mais Trufaldin pour elle

Fait de nuit et de jour exacte sentinelle ;
 Prends garde.

MASCARILLE.

Dans ce coin demeurons en repos.

O bonheur ! la voilà qui paraît à propos.

SCÈNE III.

LÉLIE, CÉLIE, MASCARILLE.

LÉLIE.

Ah ! que le Ciel m'oblige en offrant à ma vue
 Les célestes attraits dont vous êtes pourvue !
 Et, quelque mal cuisant que m'aient causé vos yeux,
 Que je prends de plaisir à les voir en ces lieux !

CÉLIE.

Mon cœur, qu'avec raison votre discours étonne,
 N'entend pas que mes yeux fassent mal à personne,
 Et, si dans quelque chose ils vous ont outragé,
 Je puis vous assurer que c'est sans mon congé.

LÉLIE.

Ah ! leurs coups sont trop beaux pour me faire une injure.
 Je mets toute ma gloire à chérir ma blessure,
 Et...

L'ÉTOURDI

MASCARILLE.

Vous le prenez là d'un ton un peu trop haut,
Ce style maintenant n'est pas ce qu'il nous faut ;
Profitons mieux du temps, et sachons vite d'elle
Ce que...

TRUFALDIN, *dans la maison.*

Célie.

MASCARILLE.

Hé bien ?

LÉLIE.

O rencontre cruelle !

Ce malheureux vieillard devait-il nous troubler ?

MASCARILLE.

Allez, retirez-vous ; je saurai lui parler.

SCÈNE IV.

TRUFALDIN, CÉLIE, MASCARILLE ET LÉLIE, *retiré
dans un coin.*

TRUFALDIN, *à Célie.*

Que faites-vous dehors ? et quel soin vous talonne,
Vous à qui je défends de parler à personne ?

CÉLIE.

Autrefois j'ai connu cet honnête garçon ;
Et vous n'avez pas lieu d'en prendre aucun soupçon.

MASCARILLE.

Est-ce là le seigneur Trufaldin ?

CÉLIE.

Oui, lui-même.

MASCARILLE.

Monsieur, je suis tout vôtre, et ma joie est extrême
De pouvoir saluer en toute humilité
Un homme dont le nom est partout si vanté.

TRUFALDIN.

Très humble serviteur.

MASCARILLE.

J'incommode peut-être ;
Mais je l'ai vue ailleurs, où, m'ayant fait connaître
Les grands talents qu'elle a pour savoir l'avenir,
Je voulais sur un point un peu l'entretenir.

TRUFALDIN.

Quoi ! te mêlerais-tu d'un peu de diablerie ?

CÉLIE.

Non, tout ce que je sais n'est que blanche magie.

MASCARILLE.

Voici donc ce que c'est. Le maître que je sers

Languit pour un objet qui le tient dans ses fers ;
 Il aurait bien voulu du feu qui le dévore
 Pouvoir entretenir la beauté qu'il adore ;
 Mais un dragon, veillant sur ce rare trésor,
 N'a pu, quoi qu'il ait fait, le lui permettre encor,
 Et, ce qui plus le gêne et le rend misérable,
 Il vient de découvrir un rival redoutable ;
 Si bien que, pour savoir si ses soins amoureux
 Ont sujet d'espérer quelque succès heureux,
 Je viens vous consulter, sûr que de votre bouche
 Je puis apprendre au vrai le secret qui nous touche.

CÉLIE.

Sous quel astre ton maître a-t-il reçu le jour ?

MASCARILLE.

Sous un astre à jamais ne changer son amour.

CÉLIE.

Sans me nommer l'objet pour qui son cœur soupire,
 La science que j'ai m'en peut assez instruire :
 Cette fille a du cœur, et dans l'adversité
 Elle sait conserver une noble fierté ;
 Elle n'est pas d'humeur à trop faire connaître
 Les secrets sentiments qu'en son cœur on fait naître ;
 Mais je les sais comme elle, et, d'un esprit plus doux,
 Je vais en peu de mots vous les découvrir tous.

MASCARILLE.

O merveilleux pouvoir de la vertu magique !

CÉLIE.

Si ton maître en ce point de constance se pique,
 Et que la vertu seule anime son dessein,
 Qu'il n'appréhende pas de soupirer en vain :
 Il a lieu d'espérer, et le fort qu'il veut prendre
 N'est pas sourd aux traités, et voudra bien se rendre.

MASCARILLE.

C'est beaucoup ; mais ce fort dépend d'un gouverneur
 Difficile à gagner.

CÉLIE.

C'est là tout le malheur.

MASCARILLE, à part.

Au diable le fâcheux qui toujours nous éclaire ¹ !

CÉLIE.

Je vais vous enseigner ce que vous devez faire.

LÉLIE, les joignant.

Cessez, ô Trufaldin, de vous inquiéter :
 C'est par mon ordre seul qu'il vous vient visiter ;
 Et je vous l'envoyais, ce serviteur fidèle,

1. *Eclairer* est pris ici dans le sens de guetter.

Vous offrir mon service, et vous parler pour elle,
Dont je vous veux dans peu payer la liberté,
Pourvu qu'entre nous deux le prix soit arrêté.

MASCARILLE.

La peste soit la bête !

TRUFALDIN.

Ho ! ho ! qui des deux croire ?

Ce discours au premier est fort contradictoire.

MASCARILLE.

Monsieur, ce galant homme a le cerveau blessé ;
Ne le savez-vous pas ?

TRUFALDIN.

Je sais ce que je sais ;

J'ai crainte ici dessous de quelque manigance.

(A Célie).

Rentrez, et ne prenez jamais cette licence ;
Et vous, filous fieffés, ou je me trompe fort,
Mettez pour me jouer vos flûtes mieux d'accord.

MASCARILLE.

C'est bien fait ; je voudrais qu'encor, sans flatterie,
Il nous eût d'un bâton chargés de compagnie.
A quoi bon se montrer, et comme un étourdi
Me venir démentir de tout ce que je dis ?

LÉLIE.

Je pensais faire bien.

MASCARILLE.

Oui, c'était fort l'entendre.

Mais quoi ! cette action ne me doit point surprendre :
Vous êtes si fertile en pareils contretemps
Que vos écarts d'esprit n'étonnent plus les gens.

LÉLIE.

Ah ! mon Dieu, pour un rien me voilà bien coupable ;
Le mal est-il si grand qu'il soit irréparable ?
Enfin, si tu ne mets Célie entre mes mains,
Songe au moins de Léandre à rompre les desseins ;
Qu'il ne puisse acheter avant moi cette belle.
De peur que ma présence encor soit criminelle,
Je te laisse.

MASCARILLE.

Fort bien. A dire vrai, l'argent

Serait dans notre affaire un sûr et fort agent ;

Mais, ce ressort manquant, il faut user d'un autre.

SCÈNE V.

ANSELME, MASCARILLE.

ANSELME.

Par mon chef, c'est un siècle étrange que le nôtre !
 J'en suis confus ; jamais tant d'amour pour le bien,
 Et jamais tant de peine à retirer le sien.
 Les dettes aujourd'hui, quelque soin qu'on emploie,
 Sont comme les enfants que l'on conçoit en joie,
 Et dont avecque peine on fait l'accouchement :
 L'argent dans une bourse entre agréablement ;
 Mais, le terme venu que nous devons le rendre,
 C'est lors que les douleurs commencent à nous prendre.
 Baste ! ce n'est pas peu que deux mille francs, dus
 Depuis deux ans entiers, me soient enfin rendus ;
 Encore est-ce un bonheur.

MASCARILLE, *à part*.

O Dieu ! la belle proie

A tirer en volant ! chut : il faut que je voie
 Si je pourrais un peu de près le caresser.
 Je sais bien les discours dont il le faut bercer.

(A Anselme).

Je viens de voir, Anselme...

ANSELME.

Et qui ?

MASCARILLE.

Votre Nérine.

ANSELME.

Que dit-elle de moi, cette gente assassine ?

MASCARILLE.

Pour vous elle est de flamme.

ANSELME.

Elle ?

MASCARILLE.

Et vous aime tant

Que c'est grande pitié.

ANSELME.

Que tu me rends content !

MASCARILLE.

Peu s'en faut que d'amour la pauvre ne meure.
 « Anselme, mon mignon, crie-t-elle à toute heure,
 Quand est-ce que l'hymen unira nos deux cœurs,
 Et que tu daigneras éteindre mes ardeurs » ?

ANSELME.

Mais pourquoi jusqu'ici me les avoir celées ?
 Les filles, par ma foi, sont bien dissimulées !

Mascarille, en effet, qu'en dis-tu ? quoique vieux,
J'ai de la mine encore assez pour plaire aux yeux.

MASCARILLE.

Oui, vraiment, ce visage est encor fort mettable ;
S'il n'est pas des plus beaux, il est *désagréable*.

ANSELME.

Si bien donc...

MASCARILLE.

Si bien donc qu'elle est sottre de vous,
Ne vous regarde plus...

ANSELME.

Quoi ?

MASCARILLE.

Que comme un époux,

Et vous veut...

ANSELME.

Et me veut ?

MASCARILLE.

Et vous veut, quoi qu'il tienne,
Prendre la bourse.

ANSELME.

La... ?

MASCARILLE.

La bouche avec la sienne.

ANSELME.

Ah ! je t'entends. Viens ça ; lorsque tu la verras,
Vante-lui mon mérite autant que tu pourras.

MASCARILLE.

Laissez-moi faire.

ANSELME.

Adieu.

MASCARILLE.

Que le Ciel vous conduise.

ANSELME.

Ah ! vraiment je faisais une étrange sottise,
Et tu pouvais pour toi m'accuser de froideur :
Je t'engage à servir mon amoureuse ardeur,
Je reçois par ta bouche une bonne nouvelle
Sans du moindre présent récompenser ton zèle ;
Tiens, tu te souviendras...

MASCARILLE.

Ah ! non pas, s'il vous plait.

ANSELME.

Laisse-moi.

MASCARILLE.

Point du tout, j'agis sans intérêt.

ANSELME.

Je le sais ; mais pourtant...

MASCARILLE.

Non, Anselme, vous dis-je,
Je suis homme d'honneur, cela me désoblige.

ANSELME.

Adieu donc, Mascarille.

MASCARILLE.

O long discours !

ANSELME.

Je veux

Régaler par tes mains cet objet de mes vœux ;
Et je vais te donner de quoi faire pour elle
L'achat de quelque bague ou telle bagatelle
Que tu trouveras bon.

MASCARILLE.

Non, laissez votre argent,
Sans vous mettre en souci : je ferai le présent ;
Et l'on m'a mis en main une bague à la mode
Qu'après vous payerez, si cela l'accorde.

ANSELME.

Soit ; donne-la pour moi ; mais surtout fais si bien
Qu'elle garde toujours l'ardeur de me voir sien.

SCÈNE VI.

LÉLIE, ANSELME, MASCARILLE.

LÉLIE.

A qui la bourse ?

ANSELME.

Ah ! Dieux ! elle m'était tombée,
Et j'aurais après cru qu'on me l'eût dérobée ;
Je vous suis bien tenu de ce soin obligeant
Qui m'épargne un grand trouble, et me rend mon argent.
Je vais m'en décharger au logis tout à l'heure.

MASCARILLE.

C'est être officieux, et très fort, ou je meure.

LÉLIE.

Ma foi, sans moi l'argent était perdu pour lui.

MASCARILLE.

Certes vous faites rage, et payez aujourd'hui
D'un jugement très rare et d'un bonheur extrême.
Nous avancerons fort, continuez de même.

LÉLIE.

Qu'est-ce donc ? qu'ai-je fait ?

L'ÉTOURDI

MASCARILLE.

Le sot, en bon français,
 Puisque je puis le dire, et qu'enfin je le dois.
 Il sait bien l'impuissance où son père le laisse,
 Qu'un rival qu'il doit craindre étrangement nous presse ;
 Cependant, quand je tente un coup pour l'obliger
 Dont je cours moi tout seul la honte et le danger...

LÉLIE.

Quoi ! c'était ?...

MASCARILLE.

Oui, bourreau, c'était pour la captive
 Que j'attrapais l'argent dont votre soin nous prive.

LÉLIE.

S'il en est ainsi, j'ai tort ; mais qui l'eût deviné ?

MASCARILLE.

Il fallait, en effet, être bien raffiné.

LÉLIE.

Tu me devais par signe avertir de l'affaire.

MASCARILLE.

Oui, je devais au dos avoir mon luminaire.
 Au nom de Jupiter, laissez-nous en repos,
 Et ne nous chantez plus d'impertinents propos :
 Un autre après cela quitterait tout peut-être ;
 Mais j'avais médité tantôt un coup de maître
 Dont tout présentement je veux voir les effets,
 A la charge que si...

LÉLIE.

Non, je te le promets,
 De ne me mêler plus de rien dire ou rien faire.

MASCARILLE.

Allez donc : votre vue excite ma colère.

LÉLIE.

Mais surtout hâte-toi, de peur qu'en ce dessein...

MASCARILLE.

Allez, encore un coup ; j'y vais mettre la main.

(Seul).

Menons bien ce projet, la fourbe sera fine,
 S'il faut qu'elle succède¹ ainsi que j'imagine.
 Allons voir... Bon, voici mon homme justement.

SCÈNE VII.

PANDOLFE, MASCARILLE.

PANDOLFE.

Mascarille.

1. *Qu'elle succède, qu'elle réussisse.*

MASCARILLE.

Monsieur.

PANDOLFE.

A parler franchement,

Je suis mal satisfait de mon fils.

MASCARILLE.

De mon maître ?

Vous n'êtes pas le seul qui se plaint de l'être :
Sa mauvaise conduite, insupportable en tout,
Met à chaque moment ma patience à bout.

PANDOLFE.

Je vous croyais pourtant assez d'intelligence
Ensemble.

MASCARILLE.

Moi, Monsieur ? Perdez cette croyance :
Toujours de son devoir je tâche à l'avertir,
Et l'on nous voit sans cesse avoir maille à partir.
A l'heure même encore nous avons eu querelle
Sur l'hymen d'Hippolyte, où je le vois rebelle ;
Où, par l'indignité d'un refus criminel,
Je le vois offenser le respect paternel.

PANDOLFE.

Querelle¹ ?

MASCARILLE.

Oui, querelle, et bien avant poussée.

PANDOLFE.

Je me trompais donc bien : car j'avais la pensée
Qu'à tout ce qu'il faisait tu donnais de l'appui.

MASCARILLE.

Moi ? Voyez ce que c'est que du monde aujourd'hui,
Et comme l'innocence est toujours opprimée !
Si mon intégrité vous était confirmée,
Je suis auprès de lui gagé pour serviteur,
Vous me voudriez encor payer pour précepteur ;
Oui, vous ne pourriez pas lui dire davantage
Que ce que je lui dis pour le faire être sage.
« Monsieur, au nom de Dieu, lui fais-je assez souvent,
Cessez de vous laisser conduire au premier vent,
Régalez-vous. Regardez l'honnête homme de père
Que vous avez du Ciel : comme on le considère !
Cessez de lui vouloir donner la mort au cœur,
Et, comme lui, vivez en personne d'honneur ».

PANDOLFE.

C'est parler comme il faut. Et que peut-il répondre ?

1. Pour que ce vers ne soit pas faux, on doit ne pas élider l'e muet de *querelle* devant *oui*.

MASCARILLE.

Répondre ? des chansons, dont il me vient confondre.
 Ce n'est pas qu'en effet, dans le fond de son cœur,
 Il ne tienne de vous des semences d'honneur ;
 Mais sa raison n'est pas maintenant la maîtresse :
 Si je pouvais parler avecque hardiesse,
 Vous le verriez dans peu soumis sans nul effort.

PANDOLFE.

Parle.

MASCARILLE.

C'est un secret qui m'importerait¹ fort
 S'il était découvert ; mais à votre prudence
 Je puis le confier avec toute assurance.

PANDOLFE.

Tu dis bien.

MASCARILLE.

Sachez donc que vos vœux sont trahis
 Par l'amour qu'une esclave imprime à votre fils.

PANDOLFE.

On m'en avait parlé ; mais l'action me touche
 De voir que je l'apprenne encore par ta bouche.

MASCARILLE.

Vous voyez si je suis le secret confident...

PANDOLFE.

Vraiment je suis ravi de cela.

MASCARILLE.

Cependant

A son devoir sans bruit désirez-vous le rendre,
 Il faut... J'ai toujours peur qu'on nous vienne surprendre.
 Ce serait fait de moi s'il savait ce discours.
 Il faut, dis-je, pour rompre à toute chose cours,
 Acheter sourdement l'esclave idolâtrée,
 Et la faire passer en une autre contrée.
 Anselme a grand accès auprès de Trufaldin :
 Qu'il aille l'acheter pour vous dès ce matin ;
 Après, si vous voulez en mes mains la remettre,
 Je connais des marchands, et puis bien vous promettre
 D'en retirer l'argent qu'elle pourra coûter,
 Et, malgré votre fils, de la faire écarter.
 Car enfin, si l'on veut qu'à l'hymen il se range
 A cet amour naissant il faut donner le change
 Et de plus, quand bien même il serait résolu,
 Qu'il aurait pris le joug que vous avez voulu,

¹ *Importer* est pris ici dans un sens défavorable qu'il n'a plus aujourd'hui.

Cet autre objet, pouvant réveiller son caprice,
Au mariage encor peut porter préjudice.

PANDOLFE.

C'est très bien raisonner ; ce conseil me plaît fort.
Je vois Anselme ; va, je m'en vais faire effort
Pour avoir promptement cette esclave funeste,
Et la mettre en tes mains pour achever le reste.

MASCARILLE.

Bon ; allons avertir mon maître de ceci :
Vive la fourberie et les fourbes aussi !

SCÈNE VIII.

HIPPOLYTE, MASCARILLE.

HIPPOLYTE.

Oui, traître, c'est ainsi que tu me rends service :
Je viens de tout entendre, et voir ton artifice ;
A moins que de cela l'eussé-je soupçonné ?
Tu couches d'imposture¹, et tu m'en as donné.
Tu m'avais promis, lâche, et j'avais lieu d'attendre
Qu'on te verrait servir mes ardeurs pour Léandre ;
Que du choix de Lélie, où l'on veut m'obliger,
Ton adresse et tes soins sauraient me dégager ;
Que tu m'affranchirais du projet de mon père :
Et cependant ici tu fais tout le contraire ;
Mais tu t'abuseras : je sais un sûr moyen
Pour rompre cet achat où tu pousses si bien,
Et je vais de ce pas...

MASCARILLE.

Ah ! que vous êtes prompte !

La mouche tout d'un coup à la tête vous monte ;
Et, sans considérer s'il a raison ou non,
Votre esprit contre moi fait le petit démon.
J'ai tort, et je devrais, sans finir mon ouvrage,
Vous faire dire vrai, puisqu'ainsi l'on m'outrage.

HIPPOLYTE.

Par quelle illusion penses-tu m'éblouir ?
Traître, peux-tu nier ce que je viens d'ouïr ?

MASCARILLE.

Non ; mais il faut savoir que tout cet artifice
Ne va directement qu'à vous rendre service ;
Que ce conseil adroit, qui semble être sans fard,
Jette dans le panneau l'un et l'autre vieillard ;

1. *Coucher d'imposture*, jouer, payer d'imposture. Cette locution vient du langage des joueurs, qui disaient « coucher d'une somme », c'est-à-dire la mettre au jeu.

Que mon soin par leurs mains ne veut avoir Cécile
 Qu'à dessein de la mettre au pouvoir de Lélie,
 Et faire que, l'effet de cette invention
 Dans le dernier excès portant sa passion,
 Anselme, rebuté de son prétendu gendre,
 Puisse tourner son choix du côté de Léandre.

HIPPOLYTE.

Quoi ! tout ce grand projet qui m'a mise en courroux,
 Tu l'as formé pour moi, Mascarille ?

MASCARILLE.

Oui, pour vous ;
 Mais, puisqu'on reconnaît si mal mes bons offices,
 Qu'il me faut de la sorte essuyer vos caprices,
 Et que, pour récompense, on s'en vient de hauteur
 Me traiter de faquin, de lâche, d'imposteur,
 Je m'en vais réparer l'erreur que j'ai commise,
 Et dès ce même pas rompre mon entreprise.

HIPPOLYTE, *l'arrêtant.*

Hé ! ne me traite pas si rigoureusement,
 Et pardonne aux transports d'un premier mouvement.

MASCARILLE.

Non, non, laissez-moi faire ; il est en ma puissance
 De détourner le coup qui si fort vous offense.
 Vous ne vous plaindrez point de mes soins désormais :
 Oui, vous aurez mon maître, et je vous le promets.

HIPPOLYTE.

Hé ! mon pauvre garçon, que ta colère cesse :
 J'ai mal jugé de toi, j'ai tort, je le confesse.

(Tirant sa bourse).

Mais je veux réparer ma faute avec ceci.
 Pourrais-tu te résoudre à me quitter ainsi ?

MASCARILLE.

Non, je ne le saurais, quelque effort que je fasse ;
 Mais votre promptitude est de mauvaise grâce.
 Apprenez qu'il n'est rien qui blesse un noble cœur
 Comme quand il peut voir qu'on le touche en l'honneur.

HIPPOLYTE.

Il est vrai, je t'ai dit de trop grosses injures ;
 Mais que ces deux louis guérissent tes blessures.

MASCARILLE.

Hé ! tout cela n'est rien ; je suis tendre à ces coups ;
 Mais déjà je commence à perdre mon courroux :
 Il faut de ses amis endurer quelque chose.

HIPPOLYTE.

Pourras-tu mettre à fin ce que je me propose,
 Et crois-tu que l'effet de tes desseins hardis
 Produise à mon amour le succès que tu dis ?

MASCARILLE.

N'ayez point pour ce fait l'esprit sur des épines :
 J'ai des ressorts tout prêts pour diverses machines ;
 Et, quand ce stratagème à nos vœux manquerait,
 Ce qu'il ne ferait pas, un autre le ferait.

HIPPOLYTE.

Crois qu'Hippolyte au moins ne sera pas ingrate.

MASCARILLE.

L'espérance du gain n'est pas ce qui me flatte.

HIPPOLYTE.

Ton maître te fait signe, et veut parler à toi :
 Je te quitte ; mais songe à bien agir pour moi.

SCÈNE IX.

MASCARILLE, LÉLIE.

LÉLIE.

Que diable fais-tu là ? Tu me promets merveille ;
 Mais ta lenteur d'agir est pour moi sans pareille.
 Sans que mon bon génie au-devant m'a poussé,
 Déjà tout mon bonheur eût été renversé ;
 C'était fait de mon bien, c'était fait de ma joie ;
 D'un regret éternel je devenais la proie.
 Bref, si je ne me fusse en ces lieux rencontré,
 Anselme avait l'esclave, et j'en étais frustré.
 Il l'emmenait chez lui ; mais j'ai paré l'atteinte,
 J'ai détourné le coup, et tant fait que par crainte
 Le pauvre Trufaldin l'a retenue.

MASCARILLE.

Et trois ;

Quand nous serons à dix, nous ferons une croix.
 C'était par mon adresse, ô cervelle incurable,
 Qu'Anselme entreprenait cet achat favorable ;
 Entre mes propres mains on la devait livrer ;
 Et vos soins endiablés nous en viennent sevrer.
 Et puis pour votre amour je m'emploierais encore ?
 J'aimerais mieux cent fois être grosse pécore,
 Devenir cruche, chou, lanterne, loup-garou,
 Et que monsieur Satan vous vint tordre le cou.

LÉLIE, *seul*.

Il nous le faut mener en quelque hôtellerie,
 Et faire sur les pots décharger sa furie.

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE.

MASCARILLE, LÉLIE.

MASCARILLE.

A vos désirs enfin il a fallu se rendre,
Malgré tous mes serments, je n'ai pu m'en défendre,
Et pour vos intérêts, que je voulais laisser,
En de nouveaux périls viens de m'embarasser.
Je suis ainsi facile, et si de Mascarille
Madame la Nature avait fait une fille,
Je vous laisse à penser ce que ç'aurait été.
Toutefois, n'allez pas, sur cette sûreté,
Donner de vos revers au projet que je tente,
Me faire une bétise et rompre mon attente :
Après d'Anselme encor nous vous excuserons
Pour en pouvoir tirer ce que nous désirons ;
Mais, si dorénavant votre imprudence éclate,
Adieu, vous dis, mes soins pour l'objet qui vous flatte.

LÉLIE.

Non, je serai prudent, te dis-je, ne crains rien ;
Tu verras seulement...

MASCARILLE.

Souvenez-vous-en bien.

J'ai commencé pour vous un hardi stratagème :
Votre père fait voir une paresse extrême
À rendre par sa mort tous vos désirs contents ;
Je viens de le tuer, de parole, j'entends ;
Je fais courir le bruit, que d'une apoplexie
Le bonhomme surpris a quitté cette vie ;
Mais avant, pour pouvoir mieux feindre ce trépas,
J'ai fait que vers sa grange il a porté ses pas.
On est venu lui dire, et par mon artifice,
Que les ouvriers qui sont après son édifice,
Parmi les fondements qu'ils en jettent encor,
Avaient fait par hasard rencontre d'un trésor.
Il a volé d'abord ; et, comme à la campagne

Tout son monde à présent, hors nous deux, l'accompagne,
 Dans l'esprit d'un chacun je le tue aujourd'hui,
 Et produit un fantôme enseveli pour lui.
 Enfin je vous ai dit à quoi je vous engage ;
 Jouez bien votre rôle, et, pour mon personnage,
 Si vous apercevez que j'y manque d'un mot,
 Dites absolument que je ne suis qu'un sot.

LÉLIE, *seul*.

Son esprit, il vrai, trouve une étrange voie
 Pour adresser mes vœux au comble de leur joie ;
 Mais, quand d'un bel objet on est bien amoureux,
 Que ne ferait-on pas pour devenir heureux ?
 Si l'amour est au crime une assez belle excuse,
 Il en peut bien servir à la petite ruse
 Que sa flamme aujourd'hui me force d'approuver
 Par la douceur du bien qui m'en doit arriver.
 Juste Ciel ! qu'ils sont prompts ! je les vois en parole¹ ;
 Allons nous préparer à jouer notre rôle.

SCÈNE II.

MASCARILLE, ANSELME.

MASCARILLE.

La nouvelle a sujet de vous surprendre fort.

ANSELME.

Être mort de la sorte !

MASCARILLE.

Il a certes grand tort.

Je lui sais mauvais gré d'une telle incartade.

ANSELME.

N'avoir pas seulement le temps d'être malade !

MASCARILLE.

Non, jamais homme n'eut si hâte de mourir.

ANSELME.

Et Lélie ?

MASCARILLE.

Il se bat, et ne peut rien souffrir ;
 Il s'est fait en maints lieux contusion et bosse,
 Et veut accompagner son papa dans la fosse ;
 Enfin, pour achever, l'excès de son transport
 M'a fait en grande hâte ensevelir le mort,
 De peur que cet objet, qui le rend hypocondre,
 A faire un vilain coup ne me l'allât semondre.

1. Je les vois en parole, en conversation (Anselme et Mascarille).

ANSELME.

N'importe, tu devais attendre jusqu'au soir ;
 Outre qu'encore un coup j'aurais voulu le voir,
 Qui tôt ensevelit bien souvent assassine,
 Et tel est cru défunt qui n'en a que la mine.

MASCARILLE.

Je vous le garantis trépassé comme il faut.
 Au reste, pour venir au discours de tantôt,
 Lélié, et l'action lui sera salutaire,
 D'un bel enterrement veut régaler son père,
 Et consoler un peu ce défunt de son sort
 Par le plaisir de voir faire honneur à sa mort.
 Il hérite beaucoup ; mais, comme en ces affaires
 Il se trouve assez neuf et ne voit encor guères,
 Que son bien la plupart n'est point en ces quartiers,
 Ou que ce qu'il y tient consiste en des papiers,
 Il voudrait vous prier, en suite de l'instance,
 D'excuser de tantôt son trop de violence,
 De lui prêter au moins pour ce dernier devoir...

ANSELME.

Tu me l'as déjà dit, et je m'en vais le voir.

MASCARILLE.

Jusques ici du moins tout va le mieux du monde ;
 Tâchons à ce progrès que le reste réponde,
 Et, de peur de trouver dans le port un écueil,
 Conduisons le vaisseau de la main et de l'œil.

SCÈNE III.

LÉLIE, ANSELME, MASCARILLE.

ANSELME.

Sortons ; je ne saurais qu'avec douleur très forte
 Le voir empaqueté de cette étrange sorte.
 Las ! en si peu de temps ! il vivait ce matin !

MASCARILLE.

En peu de temps parfois on fait bien du chemin.

LÉLIE.

Ah !

ANSELME.

Mais quoi ! cher Lélié, enfin il était homme.
 On n'a point pour la mort de dispense de Rome.

LÉLIE.

Ah !

ANSELME.

Sans leur dire gare elle abat les humains,
 Et contre eux de tout temps a de mauvais desseins.

LÉLIE.

Ah!

ANSELME.

Ce fier animal, pour toutes les prières,
Ne perdrait pas un coup de ses dents meurtrières;
Tout le monde y passe.

LÉLIE.

Ah!

MASCARILLE.

Vous avez beau prêcher.

Ce deuil enraciné ne se peut arracher.

ANSELME.

Si malgré ces raisons votre ennui persévère,
Mon cher Lélie, au moins faites qu'il se modère.

LÉLIE.

Ah!

MASCARILLE.

Il n'en fera rien, je connais son humeur.

ANSELME.

Au reste, sur l'avis de votre serviteur,
J'apporte ici l'argent qui vous est nécessaire
Pour faire célébrer les obsèques d'un père...

LÉLIE.

Ah! ah!

MASCARILLE.

Comme à ce mot s'augmente sa douleur!
Il ne peut sans mourir songer à ce malheur.

ANSELME.

Je sais que vous verrez, aux papiers du bonhomme,
Que je suis débiteur d'une plus grande somme;
Mais, quand par ces raisons, je ne vous devrais rien,
Vous pourriez librement disposer de mon bien.
Tenez, je suis tout vôtre, et le ferai paraître.

LÉLIE, *s'en allant.*

Ah!

MASCARILLE.

Le grand déplaisir que sent Monsieur mon maître!

ANSELME.

Mascarille, je crois qu'il serait à propos.
Qu'il me fit de sa main un reçu de deux mots.

MASCARILLE.

Ah!

ANSELME.

Des événements l'incertitude est grande.

MASCARILLE.

Ah!

ANSELME.

Faisons-lui signer le mot que je demande.

MASCARILLE.

Las ! en l'état qu'il est, comment vous contenter ?
 Donnez-lui le loisir de se désattrister ;
 Et, quand ses déplaisirs prendront quelque allégeance,
 J'aurai soin d'en tirer d'abord votre assurance.
 Adieu ; je sens mon cœur qui se gonfle d'ennui,
 Et m'en vais tout mon souï pleurer avecque lui.
 Ah !

ANSELME, *seul*.

Le monde est rempli de beaucoup de traverses.
 Chaque homme tous les jours en ressent de diverses,
 Et jamais ici-bas...

SCÈNE IV.

PANDOLFE, ANSELME.

ANSELME.

Ah ! bon Dieu, je frémis !
 Pandolfe qui revient ! Fût-il bien endormi !
 Comme depuis sa mort sa face est amaigrie !
 Las ! ne m'approchez pas de plus près, je vous prie !
 J'ai trop de répugnance à coudoyer un mort.

PANDOLFE.

D'où peut donc provenir ce bizarre transport ?

ANSELME.

Dites-moi de bien loin quel sujet vous amène.
 Si pour me dire adieu vous prenez tant de peine,
 C'est trop de courtoisie, et, véritablement,
 Je me serais passé de votre compliment.
 Si votre âme est en peine et cherche des prières,
 Las ! je vous en promets, et ne m'effrayez guères.
 Foi d'homme épouvanté, je vais faire à l'instant
 Prier tant Dieu pour vous que vous serez content.

Disparaissez donc, je vous prie,
 Et que le Ciel par sa bonté
 Comble de joie et de santé
 Votre défunte seigneurie.

PANDOLFE, *riant*.

Malgré tout mon dépit, il m'y faut prendre part.

ANSELME.

Las ! pour un trépassé, vous êtes bien gaillard !

PANDOLFE.

Est-ce jeu, dites-nous, ou bien si c'est folie,
 Qui traite de défunt une personne en vie ?

ANSELME.

Hélas ! vous êtes mort, et je viens de vous voir.

PANDOLFE.

Quoi ! j'aurais trépassé sans m'en apercevoir ?

ANSELME.

Sitôt que Mascarille en a dit la nouvelle,
J'en ai senti dans l'âme une douleur mortelle.

PANDOLFE.

Mais enfin dormez-vous ? êtes-vous éveillé ?
Me connaissez-vous pas ?

ANSELME.

Vous êtes habillé

D'un corps aérien qui contrefait le vôtre,
Mais qui, dans un moment, peut devenir tout autre.
Je crains fort de vous voir comme un géant grandir,
Et tout votre visage affreusement laidir.
Pour Dieu, ne prenez point de vilaine figure ;
J'ai prou de ma frayeur¹ en cette conjecture.

PANDOLFE.

En une autre saison, cette naïveté
Dont vous accompagnez votre crédulité,
Anselme, me serait un charmant badinage,
Et j'en prolongerais le plaisir davantage ;
Mais, avec cette mort, un trésor supposé
Dont parmi les chemins on m'a désabusé
Fomente dans mon âme un soupçon légitime.
Mascarille est un fourbe, et fourbe fourbissime,
Sur qui ne peuvent rien la crainte et le remords,
Et qui pour ses desseins a d'étranges ressorts.

ANSELME.

M'aurait-on joué pièce et fait supercherie ?
Ah ! vraiment, ma raison, vous seriez fort jolie !
Touchons un peu pour voir : en effet, c'est bien lui.
Malepeste du sot que je suis aujourd'hui !
De grâce, n'allez pas divulguer un tel conte :
On en ferait jouer quelque farce à ma honte ;
Mais, Pandolfe, aidez-moi vous-même à retirer
L'argent que j'ai donné pour vous faire enterrer.

PANDOLFE.

De l'argent, dites-vous ? ah ! c'est donc l'enclouure :
Voilà le nœud secret de toute l'aventure ;
A votre dam². Pour moi, sans m'en mettre en souci,
Je vais faire informer de cette affaire ici

1. *J'ai prou de ma frayeur*, j'ai assez de ma frayeur.

2. *A votre dam*, tant pis pour vous.

Contre ce Mascarille, et, si l'on peut le prendre,
Quoi qu'il puisse coûter, je veux le faire pendre.

ANSELME, *seul*.

Et moi la bonne dupe, à trop croire un vaurien,
Il faut donc qu'aujourd'hui je perde et sang et bien ?
Il me sied bien, ma foi, de porter tête grise,
Et d'être encor si prompt à faire une sottise,
D'examiner si peu sur un premier rapport...
Mais je vois...

SCÈNE V.

LÉLIE, ANSELME.

LÉLIE.

Maintenant, avec ce passeport,
Je puis à Trufaldin rendre aisément visite.

ANSELME.

A ce que je puis voir, votre douleur vous quitte ?

LÉLIE.

Que dites-vous ? jamais elle ne quittera
Un cœur qui chèrement toujours le nourrira.

ANSELME.

Je reviens sur mes pas vous dire avec franchise
Que tantôt avec vous j'ai fait une méprise ;
Que, parmi ces louis, quoiqu'ils semblent très beaux,
J'en ai sans y penser mêlé que je tiens faux,
Et j'apporte sur moi de quoi mettre en leur place :
De nos faux monnayeurs l'insupportable audace
Pullule en cet Etat d'une telle façon
Qu'on ne reçoit plus rien qui soit hors de soupçon.
Mon Dieu, qu'on ferait bien de les faire tous pendre !

LÉLIE.

Vous me faites plaisir de les vouloir reprendre ;
Mais je n'en ai point vu de faux, comme je crois.

ANSELME.

Je les connaîtrai bien ; montrez, montrez-les-moi.
Est-ce tout ?

LÉLIE.

Oui.

ANSELME.

Tant mieux : enfin je vous raccroche,
Mon argent bien-aimé ; rentrez dedans ma poche ;
Et vous, mon brave escroc, vous ne tenez plus rien.
Vous tuez donc des gens qui se portent fort bien ?
Et qu'auriez-vous donc fait sur moi chétif beau-père ?
Ma foi, je m'engendrerais d'une belle manière,

Et j'allais prendre en vous un beau-fils fort discret !
Allez, allez mourir de honte et de regret.

LÉLIE, *seul*.

Il faut dire : « J'en tiens ». Quelle surprise extrême !
D'où peut-il avoir su sitôt le stratagème ?

SCÈNE VI.

MASCARILLE, LÉLIE.

MASCARILLE.

Quoi ? vous étiez sorti ? Je vous cherchais partout !
Hé bien ! en sommes-nous enfin venus à bout ?
Je le donne en six coups au fourbe le plus brave :
Çà, donnez-moi que j'aïlle acheter notre esclave ;
Votre rival après sera bien étonné.

LÉLIE.

Ah ! mon pauvre garçon, la chance a bien tourné.
Pourrais-tu de mon sort deviner l'injustice ?

MASCARILLE.

Quoi ? que serait-ce ?

LÉLIE.

Anselme, instruit de l'artifice,
M'a repris maintenant tout ce qu'il nous prêtait,
Sous couleur de changer de l'or que l'on doutait.

MASCARILLE.

Vous vous moquez peut-être ?

LÉLIE.

Il est trop véritable.

MASCARILLE.

Tout de bon ?

LÉLIE.

Tout de bon ; j'en suis inconsolable.
Tu te vas emporter d'un courroux sans égal.

MASCARILLE.

Moi, Monsieur ? quelque sot : la colère fait mal,
Et je veux me choyer, quoi qu'enfin il arrive.
Que Célie après tout soit ou libre ou captive,
Que Léandre l'achète, ou qu'elle reste là,
Pour moi, je m'en soucie autant que de cela.

LÉLIE.

Ah ! n'aye point pour moi si grande indifférence,
Et sois plus indulgent à ce peu d'imprudence ;
Sans ce dernier malheur, ne m'avoueras-tu pas
Que j'avais fait merveille, et qu'en ce feint trépas

J'éluais un chacun d'un deuil si vraisemblable
Que les plus clairvoyants l'auraient cru véritable ?

MASCARILLE.

Vous avez en effet sujet de vous louer.

LÉLIE.

Et bien, je suis coupable, et je veux l'avouer ;
Mais, si jamais mon bien te fut considérable,
Répare ce malheur, et me sois secourable.

MASCARILLE.

Je vous baise les mains ; je n'ai pas le loisir.

LÉLIE.

Mascarille, mon fils !

MASCARILLE.

Point.

LÉLIE.

Fais-moi ce plaisir.

MASCARILLE.

Non, je n'en ferai rien.

LÉLIE.

Si tu m'es inflexible,

Je m'en vais me tuer.

MASCARILLE.

Soit ; il vous est loisible.

LÉLIE.

Je ne te puis fléchir ?

MASCARILLE.

Non.

LÉLIE.

Vois-tu le fer prêt ?

MASCARILLE.

Oui.

LÉLIE.

Je vais le pousser.

MASCARILLE.

Faites ce qu'il vous plaît.

LÉLIE.

Tu n'auras pas regret de m'arracher la vie ?

MASCARILLE.

Non.

LÉLIE.

Adieu, Mascarille.

MASCARILLE.

Adieu, Monsieur Lélie.

LÉLIE.

Quoi !...

MASCARILLE.

Tuez-vous donc vite ; ah ! que de longs devis !

LÉLIE.

Tu voudrais bien, ma foi, pour avoir mes habits,
Que je fisse le sot, et que je me tuasse.

MASCARILLE.

Savais-je pas qu'enfin ce n'était que grimace ;
Et, quoi que ces esprits jurent d'effectuer,
Qu'on n'est point aujourd'hui si prompt à se tuer ?

SCÈNE VII.

LÉANDRE, TRUFALDIN, LÉLIE, MASCARILLE.

LÉLIE.

Que vois-je ? mon rival et Trufaldin ensemble !
Il achète Célie ; ah ! de frayeur je tremble.

MASCARILLE.

Il ne faut point douter qu'il fera ce qu'il peut,
Et, s'il a de l'argent, qu'il pourra ce qu'il veut.
Pour moi, j'en suis ravi : voilà la récompense
De vos brusques erreurs, de votre impatience.

LÉLIE.

Que dois-je faire ? dis, veuille me conseiller.

MASCARILLE.

Je ne sais.

LÉLIE.

Laisse-moi, je vais le quereller.

MASCARILLE.

Qu'en arrivera-t-il ?

LÉLIE.

Que veux-tu que je fasse

Pour empêcher ce coup ?

MASCARILLE.

Allez, je vous fais grâce

Je jette encore un œil pitoyable sur vous ;
Laissez-moi l'observer par des moyens plus doux :
Je vais, comme je crois, savoir ce qu'il projette.

TRUFALDIN, *sortant, à Léandre.*

Quand on viendra tantôt, c'est une affaire faite.

MASCARILLE, *s'éloignant.*

Il faut que je l'attrape, et que de ses desseins
Je sois le confident pour mieux les rendre vains.

LÉANDRE, *seul.*

Grâces au Ciel, voilà mon bonheur hors d'atteinte,
J'ai su me l'assurer, et je n'ai plus de crainte :
Quoi que désormais puisse entreprendre un rival,
Il n'est plus en pouvoir de me faire du mal.

MASCARILLE, *revenant.*

Aïe, aïe, à l'aide, au meurtre, au secours, on m'assomme !
Ah, ah, ah, ah, ah, ah, ô traître ! ô bourreau d'homme !

LÉANDRE.

D'où procède cela ? qu'est-ce ? que te fait-on ?

MASCARILLE.

On vient de me donner deux cents coups de bâton.

LÉANDRE.

Qui ?

MASCARILLE.

Lélie.

LÉANDRE.

Et pourquoi ?

MASCARILLE.

Il me chasse et me bat d'une façon cruelle.

LÉANDRE.

Ah ! vraiment il a tort.

MASCARILLE.

Mais, ou je ne pourrai,

Ou je jure bien fort que je m'en vengerai.
Oui, je te ferai voir, batteur que Dieu confonde,
Que ce n'est pas pour rien qu'il faut rouer le monde,
Que je suis un valet, mais fort homme d'honneur,
Et qu'après m'avoir eu quatre ans pour serviteur,
Il ne me fallait pas payer en coups de gaules,
Et me faire un affront si sensible aux épaules ;
Je te le dis encor, je saurai m'en venger :
Une esclave te plaît, tu voulais m'engager
A la mettre en tes mains, et je veux faire en sorte
Qu'un autre te l'enlève, ou le diable m'emporte.

LÉANDRE.

Ecoute, Mascarille, et quitte ce transport ;
Tu m'as plu de tout temps, et je souhaitais fort
Qu'un garçon comme toi, plein d'esprit et fidèle,
A mon service un jour pût attacher son zèle ;
Enfin, si le parti te semble bon pour toi,
Si tu veux me servir, je t'arrête avec moi.

MASCARILLE.

Oui, Monsieur, d'autant mieux que le destin propice
M'offre à me bien venger en vous rendant service,
Et que, dans mes efforts pour vos contentements,
Je puis à mon brutal trouver des châtimens.
De Célie, en un mot, par mon adresse extrême...

LÉANDRE.

Mon amour s'est rendu cet office lui-même :

Enflammé d'un objet qui n'a point de défaut,
Je viens de l'acheter moins encor qu'il ne vaut.

MASCARILLE.

Quoi ! Célie est à vous ?

LÉANDRE.

Tu la verrais paraître,
Si de mes actions j'étais tout à fait maître ;
Mais quoi ! mon père l'est ; comme il a volonté,
Ainsi que je l'apprends d'un paquet apporté,
De me déterminer à l'hymen d'Hippolyte,
J'empêche qu'un rapport de tout ceci l'irrite.
Donc avec Trufaldin, car je sors de chez lui,
J'ai voulu tout exprès agir au nom d'autrui ;
Et, l'achat fait, ma bague est la marque choisie
Sur laquelle au premier il doit livrer Célie :
Je songe auparavant à chercher les moyens
D'ôter aux yeux de tous ce qui charme les miens,
A trouver promptement un endroit favorable
Où puisse être en secret cette captive aimable.

MASCARILLE.

Hors de la ville un peu, je puis avec raison
D'un vieux parent que j'ai vous offrir la maison ;
Là, vous pourrez la mettre avec toute assurance,
Et de cette action nul n'aura connaissance.

LÉANDRE.

Oui, ma foi, tu me fais un plaisir souhaité.
Tiens donc, et va pour moi prendre cette beauté.
Dès que par Trufaldin ma bague sera vue,
Aussitôt en tes mains elle sera rendue ;
Et dans cette maison tu me la conduiras
Quand... Mais chut ! Hippolyte est ici sur nos pas.

SCÈNE VIII.

HIPPOLYTE, LÉANDRE, MASCARILLE.

HIPPOLYTE.

Je dois vous annoncer, Léandre, une nouvelle ;
Mais la trouverez-vous agréable ou cruelle ?

LÉANDRE.

Pour en pouvoir juger, et répondre soudain,
Il faudrait la savoir.

HIPPOLYTE.

Donnez-moi donc la main
Jusqu'au Temple ; en marchant je pourrai vous l'apprendre.

LÉANDRE, à Mascarille.

Va, va-t'en me servir sans davantage attendre.

MASCARILLE, seul.

Oui, je te vais servir d'un plat de ma façon.
 Fut-il jamais au monde un plus heureux garçon ?
 O ! que dans un moment Lélie aura de joie !
 Sa maîtresse en nos mains tomber par cette voie !
 Recevoir tout son bien d'où l'on attend le mal,
 Et devenir heureux par la main d'un rival !
 Après ce rare exploit, je veux que l'on s'apprête
 A me peindre en héros un laurier sur la tête,
 Et qu'au bas du portrait on mette en lettres d'or :
Vivat Mascarillus, fourbum Imperator !

SCÈNE IX.

TRUFALDIN, MASCARILLE.

MASCARILLE.

Holà !

TRUFALDIN.

Que voulez-vous ?

MASCARILLE.

Cette bague connue

Vous dira le sujet qui cause ma venue.

TRUFALDIN.

Oui, je reconnais bien la bague que voilà ;
 Je vais querir l'esclave ; arrêtez un peu là.

SCÈNE X.

LE COURRIER, TRUFALDIN, MASCARILLE.

LE COURRIER.

Seigneur, obligez-moi de m'enseigner un homme.

TRUFALDIN.

Et qui ?

LE COURRIER.

Je crois que c'est Trufaldin qu'il se nomme

TRUFALDIN.

Et que lui voulez-vous ? vous le voyez ici.

LE COURRIER.

Lui rendre seulement la lettre que voici.

LETTRE.

Le Ciel, dont la bonté prend souci de ma vie,
 Vient de me faire ouïr par un bruit assez doux

Que ma fille, à quatre ans par des voleurs ravie,
 Sous le nom de Célié est esclave chez vous.

Si vous sûtes jamais ce que c'est qu'être père,
 Et vous trouvez sensible aux tendresses du sang,
 Conservez-moi chez vous cette fille si chère,
 Comme si de la vôtre elle tenait le rang.

Pour l'aller retirer, je pars d'ici moi-même,
 Et vous vais de vos soins récompenser si bien
 Que, par votre bonheur, que je veux rendre extrême,
 Vous bénirez le jour où vous causez le mien.

DOM PEDRO DE GUZMAN,
 Marquis de Montalcane.

De Madrid.

TRUFALDIN.

Quoiqu'à leur nation bien peu de foi soit due,
 Ils me l'avaient bien dit, ceux qui me l'ont vendue,
 Que je verrais dans peu quelqu'un la retirer,
 Et que je n'aurais pas sujet d'en murmurer ;
 Et cependant j'allais, par mon impatience,
 Perdre aujourd'hui les fruits d'une haute espérance.

(*Au courrier*).

Un seul moment plus tard, tous vos pas étaient vains :
 J'allais mettre en l'instant cette fille en ses mains ;
 Mais suffit, j'en aurai tout le soin qu'on désire.

(*A Mascarille*).

Vous-même, vous voyez ce que je viens de lire.
 Vous direz à celui qui vous a fait venir
 Que je ne lui saurais ma parole tenir,
 Qu'il vienne retirer son argent.

MASCARILLE.

Mais l'outrage

Que vous lui faites...

TRUFALDIN.

Va, sans causer davantage.

MASCARILLE.

Ah ! le fâcheux paquet que nous venons d'avoir !
 Le sort a bien donné la baye¹ à mon espoir,
 Et bien à la male-heure est-il venu d'Espagne,
 Ce courrier que la foudre ou la grêle accompagne !
 Jamais certes, jamais plus beau commencement
 N'eut en si peu de temps plus triste événement.

1. Donner la baye, tromper, baye signifiant tromperie.

SCÈNE XI.

LÉLIE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

Quel beau transport de joie à présent vous inspire ?

LÉLIE.

Laisse-m'en rire encore avant que te le dire.

MASCARILLE.

Çà, rions donc bien fort : nous en avons sujet !

LÉLIE.

Ah ! Je ne serai plus de tes plaintes l'objet.
 Tu ne me diras plus, toi qui toujours me cries,
 Que je gâte en brouillon toutes tes fourberies :
 J'ai bien joué moi-même un tour des plus adroits.
 Il est vrai, je suis prompt et m'emporte parfois ;
 Mais pourtant, quand je veux, j'ai l'imaginative
 Aussi bonne, en effet, que personne qui vive ;
 Et toi-même avoueras que ce que j'ai fait part
 D'une pointe d'esprit où peu de monde a part.

MASCARILLE.

Sachons donc ce qu'a fait cette imaginative.

LÉLIE.

Tantôt, l'esprit ému d'une frayeur bien vive
 D'avoir vu Trufaldin avecque mon rival,
 Je songeais à trouver un remède à ce mal,
 Lorsque, me ramassant tout entier en moi-même,
 J'ai conçu, digéré, produit un stratagème
 Devant qui tous les tiens, dont tu fais tant de cas,
 Doivent sans contredit mettre pavillon bas.

MASCARILLE.

Mais qu'est-ce ?

LÉLIE.

Ah ! s'il te plaît, donne-toi patience.

J'ai donc feint une lettre avecque diligence,
 Comme d'un grand seigneur écrite à Trufaldin,
 Qui mande qu'ayant su par un heureux destin
 Qu'une esclave qu'il tient sous le nom de Célie
 Est sa fille autrefois par des voleurs ravie,
 Il veut la venir prendre, et le conjure au moins
 De la garder toujours, de lui rendre des soins ;
 Qu'à ce sujet il part d'Espagne, et doit pour elle
 Par de si grands présents reconnaître son zèle
 Qu'il n'aura point regret de causer son bonheur.

MASCARILLE.

Fort bien.

LÉLIE.

Écoute donc ; voici bien le meilleur :
 La lettre que je dis a donc été remise ;
 Mais sais-tu bien comment ? en saison si bien prise
 Que le porteur m'a dit que sans ce trait falot ¹
 Un homme l'emmenait qui se trouvait fort sot.

MASCARILLE.

Vous avez fait ce coup sans vous donner au diable ?

LÉLIE.

Oui, d'un tour si subtil m'aurais-tu cru capable ?
 Loue au moins mon adresse et la dextérité
 Dont je romps d'un rival le dessein concerté.

MASCARILLE.

A vous pouvoir louer selon votre mérite
 Je manque d'éloquence et ma force est petite.
 Oui, pour bien étaler cet effort relevé,
 Ce bel exploit de guerre à nos yeux achevé,
 Ce grand et rare effet d'une imaginative
 Qui ne cède en vigueur à personne qui vive,
 Ma langue est impuissante, et je voudrais avoir
 Celle de tous les gens du plus exquis savoir
 Pour vous dire en beaux vers ou bien en docte prose
 Que vous serez toujours, quoi que l'on se propose,
 Tout ce que vous avez été durant vos jours ;
 C'est-à-dire un esprit chaussé tout à rebours,
 Une raison malade et toujours en débauche,
 Un envers du bon sens, un jugement à gauche,
 Un brouillon, une bête, un brusque, un étourdi,
 Que sais-je ? un cent fois plus encor que je ne dis :
 C'est faire en abrégé votre panégyrique.

LÉLIE.

Apprends-moi le sujet qui contre moi te pique ;
 Ai-je fait quelque chose ? éclaircis-moi ce point.

MASCARILLE.

Non, vous n'avez rien fait ; mais ne me suivez point.

LÉLIE.

Je te suivrai partout pour savoir ce mystère.

MASCARILLE.

Oui ? Sus donc, préparez vos jambes à bien faire,
 Car je vais vous fournir de quoi les exercer.

LÉLIE.

Il m'échappe ! ô malheur qui ne se peut forcer !
 Au discours qu'il m'a fait que saurais-je comprendre,
 Et quel mauvais office aurais-je pu me rendre ?

1. Falot, plaisant.

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE.

MASCARILLE, *seul.*

Taisez-vous, ma bonté, cessez votre entretien ;
Vous êtes une sotte, et je n'en ferai rien ;
Oui, vous avez raison, mon courroux, je l'avoue :
Relier tant de fois ce qu'un brouillon dénoue,
C'est trop de patience, et je dois en sortir
Après de si beaux coups qu'il a su divertir.
Mais aussi raisonnons un peu sans violence :
Si je suis maintenant ma juste impatience,
On dira que je cède à la difficulté,
Que je me trouve à bout de ma subtilité ;
Et que deviendra lors cette publique estime
Qui te vante partout pour un fourbe sublime,
Et que tu t'es acquise en tant d'occasions
A ne t'être jamais vu court d'inventions ?
L'honneur, ô Mascarille, est une belle chose :
A tes nobles travaux ne fais aucune pause ;
Et, quoi qu'un maître ait fait pour te faire enrager,
Achève pour ta gloire, et non pour l'obliger.
Mais quoi ! que feras-tu que de l'eau toute claire,
Traversé sans repos par ce démon contraire ?
Tu vois qu'à chaque instant il te fait déchanter,
Et que c'est battre l'eau de prétendre arrêter
Ce torrent effréné qui de tes artifices
Renverse en un moment les plus beaux édifices.
Et bien, pour toute grâce, encore un coup du moins,
Au hasard du succès sacrifions des soins ;
Et, s'il poursuit encore à rompre notre chance,
J'y consens, ôtons-lui toute notre assistance.
Cependant notre affaire encor n'irait pas mal
Si par là nous pouvions perdre notre rival,
Et que Léandre enfin, lassé de sa poursuite,
Nous laissât jour entier pour ce que je médite.
Oui, je roule en ma tête un trait ingénieux
Dont je promettrais bien un succès glorieux

Si je puis n'avoir plus cet obstacle à combattre :
Bon, voyons si son feu se rend opiniâtre.

SCÈNE II.

LÉANDRE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

Monsieur, j'ai perdu temps ; votre homme se dédit.

LÉANDRE.

De la chose lui-même il m'a fait un récit ;
Mais c'est bien plus : j'ai su que tout ce beau mystère
D'un rapt d'Égyptiens, d'un grand seigneur pour père,
Qui doit partir d'Espagne et venir en ces lieux,
N'est qu'un pur stratagème, un trait facétieux,
Une histoire à plaisir, un conte dont Lélie
A voulu détourner notre achat de Célie.

MASCARILLE

Voyez un peu la fourbe !

LÉANDRE.

Et pourtant Trufaldin

Est si bien imprimé de ce conte badin,
Mord si bien à l'appât de cette faible ruse
Qu'il ne veut point souffrir que l'on le désabuse.

MASCARILLE.

C'est pourquoi désormais il la gardera bien,
Et je ne vois pas lieu d'y prétendre plus rien.

LÉANDRE.

Si d'abord à mes yeux elle parut aimable,
Je viens de la trouver tout à fait adorable,
Et je suis en suspens si, pour me l'acquérir,
Aux extrêmes moyens je ne dois point courir,
Par le don de ma foi rompre sa destinée,
Et changer ses liens en ceux de l'hyménée.

MASCARILLE.

Vous pourriez l'épouser ?

LÉANDRE.

Je ne sais ; mais enfin,

Si quelque obscurité se trouve en son destin,
Sa grâce et sa vertu sont de douces amorces
Qui, pour tirer les cœurs, ont d'incroyables forces.

MASCARILLE.

Sa vertu, dites-vous ?

LÉANDRE.

Quoi ? que murmures-tu ?

Achève, explique-toi sur ce mot de vertu.

MASCARILLE.

Monsieur, votre visage en un moment s'altère,
Et je ferai bien mieux peut-être de me taire,

LÉANDRE.

Non, non, parle.

MASCARILLE.

Hé bien donc, très charitablement,
Je vous veux retirer de votre aveuglement.
Cette fille...

LÉANDRE.

Poursuis.

MASCARILLE.

N'est rien moins qu'inhumaine;
Dans le particulier elle oblige sans peine,
Et son cœur, croyez-moi, n'est point roche après tout
A quiconque la sait prendre par le bon bout;
Elle fait la sucrée, et veut passer pour prude;
Mais je puis en parler avecque certitude :
Vous savez que je suis quelque peu d'un métier
A me devoir connaître en un pareil gibier.

LÉANDRE.

Célie?...

MASCARILLE.

Oui : sa pudeur n'est que franche grimace,
Qu'une ombre de vertu qui garde mal la place,
Et qui s'évanouit, comme l'on peut savoir,
Aux rayons du soleil qu'une bourse fait voir.

LÉANDRE.

Las! que dis-tu? croirai-je un discours de la sorte?

MASCARILLE.

Monsieur, les volontés sont libres; que m'importe?
Non, ne me croyez pas, suivez votre dessein,
Prenez cette matoise et lui donnez la main :
Toute la ville en corps reconnaîtra ce zèle,
Et vous épouserez le bien public en elle.

LÉANDRE.

Quelle surprise étrange!

MASCARILLE, *à part.*

Il a pris l'hameçon;
Courage! s'il s'y peut enferrer tout de bon,
Nous nous ôtons du pied une fâcheuse épine.

LÉANDRE.

Oui, d'un coup étonnant ce discours m'assassine.

MASCARILLE.

Quoi! vous pourriez?...

LÉANDRE.

Va-t-en jusqu'à la poste, et vois

Je ne sais quel paquet qui doit venir pour moi.
(*Seul*).

Qui ne s'y fût trompé ? Jamais l'air d'un visage,
Si ce qu'il dit est vrai, n'imposa davantage.

SCÈNE III.

LÉLIE, LÉANDRE.

LÉLIE.

Du chagrin qui vous tient quel peut être l'objet ?

LÉANDRE.

Moi ?

LÉLIE.

Vous-même.

LÉANDRE.

Pourtant je n'en ai point sujet.

LÉLIE.

Je vois bien ce que c'est : Célie en est la cause.

LÉANDRE.

Mon esprit ne court pas après si peu de chose.

LÉLIE.

Pour elle vous aviez pourtant de grands desseins ;
Mais il faut dire ainsi, lorsqu'ils se trouvent vains.

LÉANDRE.

Si j'étais assez sot pour chérir ses caresses,
Je me moquerais bien de toutes vos finesses.

LÉLIE.

Quelles finesses donc ?

LÉANDRE.

Mon Dieu, nous savons tout.

LÉLIE.

Quoi ?

LÉANDRE.

Votre procédé de l'un à l'autre bout.

LÉLIE.

C'est de l'hébreu pour moi, je n'y puis rien comprendre.

LÉANDRE.

Feignez, si vous voulez, de ne me pas entendre ;
Mais, croyez-moi, cessez de craindre pour un bien
Où je serais fâché de vous disputer rien :
J'aime fort la beauté qui n'est point profanée,
Et ne veux point brûler pour une abandonnée.

LÉLIE.

Tout beau, tout beau, Léandre.

LÉANDRE.

Ah ! que vous êtes bon !
 Allez, vous dis-je encor, servez-la sans soupçon,
 Vous pourrez vous nommer homme à bonnes fortunes :
 Il est vrai, sa beauté n'est pas des plus communes ;
 Mais en revanche aussi le reste est fort commun.

LÉLIE.

Léandre, arrêtons là ce discours importun.
 Contre moi tant d'efforts qu'il vous plaira pour elle ;
 Mais surtout retenez cette atteinte mortelle ;
 Sachez que je m'impute à trop de lâcheté
 D'entendre mal parler de ma divinité,
 Et que j'aurai toujours bien moins de répugnance
 A souffrir votre amour qu'un discours qui l'offense.

LÉANDRE.

Ce que j'avance ici me vient de bonne part.

LÉLIE.

Quiconque vous l'a dit est un lâche, un pendar ;
 On ne peut imposer de tache à cette fille :
 Je connais bien son cœur.

LÉANDRE.

Mais enfin Mascarille
 D'un semblable procès est juge compétent ;
 C'est lui qui la condamne.

LÉLIE.

Oui ?

LÉANDRE.

Lui-même.

LÉLIE.

Il prétend

D'une fille d'honneur insolemment médire,
 Et que peut-être encor je n'en ferai que rire !
 Gage qu'il se dédit.

LÉANDRE.

Et moi, gage que non.

LÉLIE.

Parbleu, je le ferais mourir sous le bâton,
 S'il m'avait soutenu des faussetés pareilles.

LÉANDRE.

Moi, je lui couperais sur-le-champ les oreilles
 S'il n'était pas garant de tout ce qu'il m'a dit.

SCÈNE IV.

LÉLIE, LÉANDRE, MASCARILLE.

LÉLIE.

Ah ! bon, bon, le voilà ; venez çà, chien maudit.

MASCARILLE.

Quoi ?

LÉLIE.

Langue de serpent fertile en impostures,
 Vous osez sur Célie attacher vos morsures,
 Et lui calomnier la plus rare vertu
 Qui puisse faire éclat sous un sort abattu !

MASCARILLE, *bas, à Lélie.*

Doucement : ce discours est de mon industrie.

LÉLIE.

Non, non, point de clin d'œil et point de raillerie :
 Je suis aveugle à tout, sourd à quoi que ce soit ;
 Fût-ce mon propre frère, il me la payeroit ;
 Et sur ce que j'adore oser porter le blâme,
 C'est me faire une plaie au plus tendre de l'âme ;
 Tous ces signes sont vains : quels discours as-tu faits ?

MASCARILLE.

Mon Dieu, ne cherchons point querelle, ou je m'en vais.

LÉLIE.

Tu n'échapperas pas.

MASCARILLE.

Aïe !

LÉLIE.

Parle donc, confesse.

MASCARILLE, *bas, à Lélie.*

Laissez-moi ; je vous dis que c'est un tour d'adresse.

LÉLIE.

Dépêche, qu'as-tu dit ? vide entre nous ce point.

MASCARILLE, *bas, à Lélie.*

J'ai dit ce que j'ai dit, ne vous emportez point.

LÉLIE.

Ah ! je vous ferai bien parler d'une autre sorte.

LÉANDRE.

Halte un peu, retenez l'ardeur qui vous emporte.

MASCARILLE, *à part.*

Fut-il jamais au monde un esprit moins sensé !

LÉLIE.

Laissez-moi contenter mon courage offensé.

LÉANDRE.

C'est trop que de vouloir le battre en ma présence.

LÉLIE.

Quoi ! châtier mes gens n'est pas en ma puissance ?

LÉANDRE.

Comment, vos gens ?

MASCARILLE, *à part.*

Encore ! il va tout découvrir.

LÉLIE.

Quand j'aurais volonté de le battre à mourir,
Hé bien ! c'est mon valet.

LÉANDRE.

C'est maintenant le nôtre.

LÉLIE.

Le trait est admirable ! et comment donc le vôtre ?
Sans doute...

MASCARILLE, *bas*.

Doucement.

LÉLIE.

Hem, que veux-tu conter ?

MASCARILLE, *bas*.

Ah ! le double bourreau qui me va tout gâter,
Et qui ne comprend rien, quelque signe qu'on donne.

LÉLIE.

Vous rêvez bien, Léandre, et me la baillez bonne.
Il n'est pas mon valet ?

LÉANDRE.

Pour quelque mal commis,
Hors de votre service il n'a pas été mis ?

LÉLIE.

Je ne sais ce que c'est.

LÉANDRE.

Et, plein de violence,
Vous n'avez pas chargé son dos avec outrage ?

LÉLIE.

Point du tout. Moi, l'avoir chassé, roué de coups ?
Vous vous moquez de moi, Léandre, ou lui de vous.

MASCARILLE, *à part*.

Pousse, pousse, bourreau, tu fais bien tes affaires.

LÉANDRE, *à Mascarille*.

Donc les coups de bâton ne sont qu'imaginaires ?

MASCARILLE.

Il ne sait ce qu'il dit ; sa mémoire...

LÉANDRE.

Non, non,

Tous ces signes pour toi ne disent rien de bon :
Oui, d'un tour délicat mon esprit te soupçonne ;
Mais, pour l'invention, va, je te le pardonne ;
C'est bien assez pour moi qu'il m'a désabusé,
De voir par quels motifs tu m'avais imposé,
Et que, m'étant commis à ton zèle hypocrite,
A si bon compte encor je m'en sois trouvé quitte :
Ceci doit s'appeler un avis au lecteur.
Adieu, Lélie, adieu, très humble serviteur.

MASCARILLE.

Courage, mon garçon ! tout heur nous accompagne ;
Mettons flamberge au vent et bravoure en campagne,
Faisons l'Olibrius¹, l'occiseur d'innocents.

LÉLIE.

Il t'avait accusé de discours médisants
Contre...

MASCARILLE.

Et vous ne pouviez souffrir mon artifice,
Lui laisser son erreur, qui vous rendait service
Et par qui son amour s'en était presque allé ?
Non, il a l'esprit franc et point dissimulé.
Enfin chez son rival je m'ancre avec adresse,
Cette fourbe en mes mains va mettre sa maîtresse :
Il me la fait manquer avec de faux rapports.
Je veux de son rival alentir les transports :
Mon brave incontinent vient qui le désabuse ;
J'ai beau lui faire signe et montrer que c'est ruse :
Point d'affaire, il poursuit sa pointe jusqu'au bout,
Et n'es point satisfait qu'il n'ait découvert tout.
Grand et sublime effort d'une imaginative
Qui ne le cède point à personne qui vive !
C'est une rare pièce, et digne, sur ma foi,
Qu'on en fasse présent au cabinet d'un roi !

LÉLIE.

Je ne m'étonne pas si je romps tes attentes,
A moins d'être informé des choses que tu tentes,
J'en ferais encor cent de la sorte².

MASCARILLE.

Tant pis.

LÉLIE.

Au moins, pour t'emporter à de justes dépits,
Fais-moi dans tes desseins entrer de quelque chose ;
Mais que de leurs ressorts la porte me soit close,
C'est ce qui fait toujours que je suis pris sans vert³.

1. Olibrius, gouverneur des Gaules pour l'empereur Dèce, fit, d'après la légende, mettre à mort sainte Reine. De là le nom d'Olibrius donné aux fanfarons, aux pourfendeurs de moulins à vent.

2. Molière a mis dans ces trois vers toute la critique de l'Étourdi. Quelque malencontreuses que soient les démarches de Lélie, le plus coupable est souvent Mascarille qui ne le prévient jamais de rien. Un peu plus loin (scène VIII) Lélie dit encore à Mascarille avec beaucoup de raison : « L'aurais-je deviné, n'étant point averti ? »

3. Le vert était un ancien jeu auquel on se livrait au mois de mai, et qui imposait aux joueurs l'obligation de porter pendant tout le mois une feuille verte cueillie le jour même. Celui qu'on surprenait sans cette feuille était pris sans vert et payait une amende.

MASCARILLE.

Je crois que vous seriez un maître d'arme expert :
Vous savez à merveille, en toutes aventures,
Prendre les contre-temps et rompre les mesures.

LÉLIE.

Puisque la chose est faite, il n'y faut plus penser,
Mon rival en tout cas ne peut me traverser,
Et, pourvu que tes soins, en qui je me repose...

MASCARILLE.

Laissons là ce discours et parlons d'autre chose.
Je ne m'apaise pas, non, si facilement ;
Je suis trop en colère. Il faut premièrement
Me rendre un bon office, et nous verrons ensuite
Si je dois de vos feux reprendre la conduite.

LÉLIE.

S'il ne tient qu'à cela, je n'y résiste pas ;
As-tu besoin, dis-moi, de mon sang, de mes bras ?

MASCARILLE.

De quelle vision sa cervelle est frappée !
Vous êtes de l'humeur de ces amis d'épée
Que l'on trouve toujours plus prompts à dégainer
Qu'à tirer un teston s'il fallait le donner.

LÉLIE.

Que puis-je donc pour toi ?

MASCARILLE.

C'est que de votre père
Il faut absolument apaiser la colère

LÉLIE.

Nous avons fait la paix.

MASCARILLE.

Où, mais non pas pour nous :
Je l'ai fait ce matin mort pour l'amour de vous ;
La vision le choque, et de pareilles feintes
Aux vieillards comme lui sont de dures atteintes
Qui, sur l'état prochain de leur condition,
Leur font faire à regret triste réflexion.
Le bonhomme, tout vieux, chérit fort la lumière,
Et ne veut point de jeu dessus cette matière ;
Il craint le pronostic, et, contre moi fâché,
On m'a dit qu'en justice il m'avait recherché ;
J'ai peur, si le logis du roi fait ma demeure,
De m'y trouver si bien, dès le premier quart d'heure,
Que j'aie peine aussi d'en sortir par après :
Contre moi, dès longtemps, on a force décrets ;
Car enfin la vertu n'est jamais sans envie,
Et, dans ce maudit siècle, est toujours poursuivie.
Allez donc le fléchir.

LÉLIE.

Oui, nous le fléchirons ;

Mais aussi tu promets...

MASCARILLE.

Ah ! mon Dieu, nous verrons.

(Seul).

Ma foi, prenons haleine après tant de fatigues ;
 Cessons pour quelque temps le cours de nos intrigues,
 Et de nous tourmenter de même qu'un lutin :
 Léandre, pour nous nuire, est hors de garde enfin,
 Et Célie, arrêtée avecque l'artifice...

SCÈNE V.

ERGASTE, MASCARILLE.

ERGASTE.

Je te cherchais partout pour te rendre un service,
 Pour te donner avis d'un secret important.

MASCARILLE.

Quoi donc ?

ERGASTE.

N'avons-nous point ici quelque écoutant ?

MASCARILLE.

Non.

ERGASTE.

Nous sommes amis autant qu'on le peut être ;
 Je sais bien tes desseins et l'amour de ton maître ;
 Songez à vous tantôt : Léandre fait parti
 Pour enlever Célie, et j'en suis averti,
 Qu'il a mis ordre à tout et qu'il se persuade
 D'entrer chez Trufaldin par une mascarade,
 Ayant su qu'en ce temps, assez souvent le soir,
 Des femmes du quartier en masque l'allaient voir.

MASCARILLE.

Oui ? Suffit ; il n'est pas au comble de sa joie ;
 Je pourrai bien tantôt lui souffler cette proie,
 Et contre cet assaut je sais un coup fourré
 Par qui je veux qu'il soit de lui-même enfermé :
 Il ne sait pas les dons dont mon âme est pourvue.
 Adieu, nous boirons pinte à la première vue.

(Seul).

Il faut, il faut tirer à nous ce que d'heureux
 Pourrait avoir en soi ce projet amoureux,
 Et, par une surprise adroite et non commune,
 Sans courir le danger en tenter la fortune.
 Si je vais me masquer pour devancer ses pas.

Léandre assurément ne nous bravera pas ;
 Et là, premier que lui si nous faisons la prise,
 Il aura fait pour nous les frais de l'entreprise,
 Puisque, par son dessein déjà presque éventé,
 Le soupçon tombera toujours de son côté,
 Et que nous, à couvert de toutes ses poursuites,
 De ce coup hasardeux ne craignons point les suites :
 C'est ne se point commettre à faire de l'éclat,
 Et tirer les marrons de la patte du chat.
 Allons donc nous masquer avec quelques bons frères ;
 Pour prévenir nos gens il ne faut tarder guères.
 Je sais où gît le lièvre, et me puis sans travail
 Fournir en un moment d'hommes et d'attirail ;
 Croyez que je mets bien mon adresse en usage.
 Si j'ai reçu du Ciel les fourbes en partage,
 Je ne suis point au rang de ces esprits mal nés
 Qui cachent les talents que Dieu leur a donnés.

SCÈNE VI.

LÉLIE, ERGASTE.

LÉLIE.

Il prétend l'enlever avec sa mascarade ?

ERGASTE.

Il n'est rien plus certain ; quelqu'un de sa brigade
 M'ayant de ce dessein instruit, sans m'arrêter,
 A Mascarille lors j'ai couru tout conter,
 Qui s'en va, m'a-t-il dit, rompre cette partie
 Par une invention dessus le champ bâtie ;
 Et, comme je vous ai rencontré par hasard,
 J'ai cru que je devais de tout vous faire part.

LÉLIE.

Tu m'obliges par trop avec cette nouvelle ;
 Va, je reconnaitrai ce service fidèle.
 Mon drôle assurément leur jouera quelque trait ;
 Mais je veux de ma part seconder son projet ;
 Il ne sera pas dit qu'en un fait qui me touche,
 Je ne me sois non plus remué qu'une souche :
 Voici l'heure, ils seront surpris à mon aspect.
 Foin ! que n'ai-je avec moi pris mon porte-respect !
 Mais vienne qui voudra contre notre personne,
 J'ai deux bons pistolets, et mon épée est bonne.
 Holà ! quelqu'un : un mot.

SCÈNE VII.

LÉLIE, TRUFALDIN.

TRUFALDIN.

Qu'est-ce ? qui me vient voir ?

LÉLIE.

Fermez soigneusement votre porte ce soir.

TRUFALDIN.

Pourquoi ?

LÉLIE.

Certains gens font une mascarade
 Pour vous venir donner une fâcheuse aubade :
 Ils veulent enlever votre Célie.

TRUFALDIN.

O Dieux !

LÉLIE.

Et sans doute bientôt ils viennent en ces lieux :
 Demeurez, vous pourrez voir tout de la fenêtre.
 Eh bien ! qu'avais-je dit ? les voyez-vous paraître ?
 Chut ! je veux à vos yeux leur en faire l'affront :
 Nous allons voir beau jeu si la corde ne rompt.

SCÈNE VIII.

LÉLIE, TRUFALDIN, MASCARILLE *masqué*.

TRUFALDIN.

O les plaisants robins qui pensent me surprendre !

LÉLIE.

Masques, où courez-vous ? le pourrait-on apprendre ?
 Trufaldin, ouvrez-leur pour jouer un momon¹ ;
 Bon Dieu ! qu'elle est jolie, et qu'elle a l'air mignon !
 Et quoi ! vous murmurez ? Mais, sans vous faire outrage,
 Peut-on lever le masque et voir votre visage ?

TRUFALDIN.

Allez, fourbes, méchants, retirez-vous d'ici,
 Canaille ; et vous, Seigneur, bonsoir, et grand merci.

LÉLIE.

Mascarille ! est-ce toi ?

MASCARILLE.

Nenni da, c'est quelqu'autre.

LÉLIE.

Hélas ! quelle surprise, et quel sort est le nôtre !

1. Le *momon* est un enjeu fait par des gens masqués qui ne s'adressent pas la parole.

L'aurais-je deviné, n'étant point averti
Des secrètes raisons qui t'avaient travesti ?
Malheureux que je suis d'avoir, dessous ce masque,
Été sans y penser te faire cette frasque !
Il me prendrait envie, en ce juste courroux,
De me battre moi-même, et me donner cent coups.

MASCARILLE.

Adieu, sublime esprit, rare imaginative.

LÉLIE.

Las ! si de ton secours ta colère me prive,
A quel saint me vouerai-je ?

MASCARILLE.

Au grand diable d'enfer.

LÉLIE.

Ah ! si ton cœur pour moi n'est de bronze ou de fer,
Qu'encore un coup, du moins, mon imprudence ait grâce ;
S'il faut pour l'obtenir que tes genoux j'embrasse,
Vois-moi...

MASCARILLE.

Tarare ¹ ! allons, camarades, allons.
J'entends venir des gens qui sont sur nos talons.

SCÈNE IX.

LÉANDRE *masqué*, ET SA SUITE ; TRUFALDIN.

LÉANDRE.

Sans bruit ; ne faisons rien que de la bonne sorte.

TRUFALDIN.

Quoi ! masques toute nuit assiégeront ma porte ?
Messieurs, ne gagnez point de rhumes à plaisir :
Tout cerveau qui le fait est certes de loisir.
Il est un peu trop tard pour enlever Célie ;
Dispensez-l'en ce soir, elle vous en supplie :
La belle est dans le lit, et ne peut vous parler ;
J'en suis fâché pour vous ; mais, pour vous régaler ²
Du souci qui pour elle ici vous inquiète,
Elle vous fait présent de cette cassolette.

LÉANDRE.

Fi ! cela sent mauvais, et je suis tout gâté :
Nous sommes découverts ; tirons de ce côté.

1. *Tarare* ! exclamation ironique qui veut dire qu'on se moque de ce que dit quelqu'un, qu'on n'y ajoute pas foi.

2. *Régaler* est pris ici pour dédommager. Faut-il voir dans l'étymologie de ce mot l'idée de compensation, d'égalisation ?

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE.

LÉLIE ¹, MASCARILLE.

MASCARILLE.

Vous voilà fagoté d'une plaisante sorte.

LÉLIE.

Tu ranimes par là mon espérance morte.

MASCARILLE.

Toujours de ma colère on me voit revenir ;
J'ai beau jurer, pester, je ne m'en puis tenir.

LÉLIE.

Aussi, crois, si jamais je suis dans la puissance,
Que tu seras content de ma reconnaissance,
Et que, quand je n'aurais qu'un seul morceau de pain...

MASCARILLE.

Baste, songez à vous dans ce nouveau dessein ;
Au moins, si l'on vous voit commettre une sottise,
Vous n'imputerez plus l'erreur à la surprise :
Votre rôle en ce jeu par cœur doit être su.

LÉLIE.

Mais comment Trufaldin chez lui t'a-t-il reçu ?

MASCARILLE.

D'un zèle simulé j'ai bridé le bon sire :
Avec empressement je suis venu lui dire,
S'il ne songeait à lui, que l'on le surprendroit,
Que l'on couchait en joue, et de plus d'un endroit,
Celle dont il a vu qu'une lettre en avance
Avait si faussement divulgué la naissance ;
Qu'on avait bien voulu m'y mêler quelque peu ;
Mais que j'avais tiré mon épingle du jeu,
Et que, touché d'ardeur pour ce qui le regarde,
Je venais l'avertir de se donner de garde.
De là, moralisant, j'ai fait de grands discours
Sur les fourbes qu'on voit ici-bas tous les jours ;
Que, pour moi, las du monde et de sa vie infâme,

1. Lélie arrive sur la scène déguisé en Arménien.

Je voulais travailler au salut de mon âme,
 A m'éloigner du trouble et pouvoir longuement
 Près de quelque honnête homme être paisiblement ;
 Que, s'il le trouvait bon, je n'aurais d'autre envie
 Que de passer chez lui le reste de ma vie ;
 Et que même à tel point il m'avait su ravir
 Que, sans lui demander gages pour le servir,
 Je mettrais en ses mains, que je tenais certaines,
 Quelque bien de mon père et le fruit de mes peines,
 Dont, advenant que Dieu de ce monde m'ôtât,
 J'entendais tout de bon que lui seul héritât.
 C'était le vrai moyen d'acquérir sa tendresse ;
 Et comme, pour résoudre avec votre maîtresse
 Des biais qu'on doit prendre à terminer vos vœux,
 Je voulais en secret vous aboucher tous deux,
 Lui-même a su m'ouvrir une voie assez belle,
 De pouvoir hautement vous loger avec elle,
 Venant m'entretenir d'un fils privé du jour
 Dont cette nuit en songe il a vu le retour.
 A ce propos, voici l'histoire qu'il m'a dite,
 Et sur qui j'ai tantôt notre fourbe construite.

LÉLIE.

C'est assez, je sais tout : tu me l'as dit deux fois.

MASCARILLE.

Oui, oui ; mais, quand j'aurais passé jusques à trois,
 Peut-être encor qu'avec toute sa suffisance
 Votre esprit manquera dans quelque circonstance.

LÉLIE.

Mais à tant différer je me fais de l'effort.

MASCARILLE.

Ah ! de peur de tomber, ne courons pas si fort.
 Voyez-vous, vous avez la caboche un peu dure ;
 Rendez-vous affermi dessus cette aventure :
 Autrefois Trufaldin de Naples est sorti,
 Et s'appelait alors *Zanobio Ruberty* ;
 Un parti qui causa quelque émeute civile
 Dont il fut seulement soupçonné dans sa ville
 (De fait, il n'est pas homme à troubler un Etat)
 L'obligea d'en sortir, une nuit, sans éclat.
 Une fille fort jeune et sa femme, laissées,
 A quelque temps de là se trouvant trépassées,
 Il en eut la nouvelle, et, dans ce grand ennui,
 Voulant dans quelque ville emmener avec lui,
 Outre ses biens, l'espoir qui restait de sa race,
 Un sien fils, écolier, qui se nommait Horace,
 Il écrit à Bologne, où, pour mieux être instruit,
 Un certain maître Albert jeune l'avait conduit ;

Mais, pour se joindre tous, le rendez-vous qu'il donne
 Durant deux ans entiers ne lui fit voir personne :
 Si bien que, les jugeant morts après ce temps-là,
 Il vint en cette ville, et prit le nom qu'il a
 Sains que de cet Albert ni de ce fils Horace
 Douze ans aient découvert jamais la moindre trace,
 Voilà l'histoire en gros redite seulement
 Afin de vous servir ici de fondement.
 Maintenant, vous serez un marchand d'Arménie,
 Qui les aurez vu sains l'un et l'autre en Turquie.
 Si j'ai plutôt qu'aucun un tel moyen trouvé,
 Pour les ressusciter sur ce qu'il a rêvé,
 C'est qu'en fait d'aventure il est très ordinaire
 De voir gens pris sur mer par quelque Turc corsaire,
 Puis être à leur famille à point nommé rendus
 Après quinze ou vingt ans qu'on les a crus perdus.
 Pour moi, j'ai vu déjà cent contes de la sorte.
 Sans nous alambiquer, servons-nous-en, qu'importe ?
 Vous leur aurez ouï leur disgrâce conter,
 Et leur aurez fourni de quoi se racheter,
 Mais que, parti plus tôt pour chose nécessaire,
 Horace vous chargea de voir ici son père,
 Dont il a su le sort, et chez qui vous devez
 Attendre quelques jours qu'ils seraient arrivés :
 Je vous ai fait tantôt des leçons étendues.

LÉLIE.

Ces répétitions ne sont que superflues :
 Dès l'abord mon esprit a compris tout le fait.

MASCARILLE.

Je m'en vais là dedans donner le premier trait.

LÉLIE.

Ecoute, Mascarille ; un seul point me chagrine :
 S'il allait de son fils me demander la mine ?

MASCARILLE.

Belle difficulté ! devez-vous pas savoir
 Qu'il était fort petit alors qu'il l'a pu voir ?
 Et puis, outre cela, le temps et l'esclavage
 Pourraient-ils pas avoir changé tout son visage ?

LÉLIE.

Il est vrai ; mais dis-moi, s'il connaît qu'il m'a vu,
 Que faire ?

MASCARILLE.

De mémoire êtes-vous dépourvu ?
 Nous avons dit tantôt qu'outre que votre image
 N'avait dans son esprit pu faire qu'un passage
 Pour ne vous avoir vu que durant un moment,
 Et le poil et l'habit déguisaient grandement.

LÉLIE.

Fort bien ; mais, à propos, cet endroit de Turquie ?...

MASCARILLE.

Tout, vous dis-je, est égal : Turquie ou Barbarie.

LÉLIE.

Mais le nom de la ville où j'aurai pu les voir ?

MASCARILLE.

Tunis. Il me tiendra, je crois, jusques au soir :

La répétition, dit-il, est inutile,

Et j'ai déjà nommé douze fois cette ville.

LÉLIE.

Va, va-t'en commencer ; il ne me faut plus rien.

MASCARILLE.

Au moins, soyez prudent, et vous conduisez bien ;

Ne donnez point ici de l'imaginative.

LÉLIE.

Laisse-moi gouverner ; que ton âme est craintive !

MASCARILLE.

Horace : dans Bologne écolier ; Trufaldin :

Zanobio Ruberty, dans Naples citadin ;

Le précepteur Albert...

LÉLIE.

Ah ! c'est me faire honte

Que de me tant prêcher ; suis-je un sot, à ton compte ?

MASCARILLE.

Non pas du tout, mais bien quelque chose approchant.

LÉLIE, *seul*.

Quand il m'est inutile, il fait le chien couchant ;

Mais, parce qu'il sent bien le secours qu'il me donne,

Sa familiarité jusque-là s'abandonne.

Je vais être de près éclairé des beaux yeux

Dont la force m'impose un joug si précieux ;

Je m'en vais sans obstacle, avec des traits de flamme,

Peindre à cette beauté les tourments de mon âme ;

Je saurai quel arrêt je dois... Mais les voici.

SCÈNE II.

TRUFALDIN, LÉLIE, MASCARILLE.

TRUFALDIN.

Sois béni, juste Ciel, de mon sort adouci !

MASCARILLE.

C'est à vous de rêver et de faire des songes,

Puisqu'en vous il est faux que songes sont mensonges.

TRUFALDIN.

Quelle grâce, quels biens vous rendrai-je, Seigneur,

Vous que je dois nommer l'ange de mon bonheur?

LÉLIE.

Ce sont soins superflus et je vous en dispense.

TRUFALDIN, à Mascarille.

J'ai, je ne sais pas où, vu quelque ressemblance
De cet Arménien.

MASCARILLE.

C'est ce que je disais ;

Mais on voit des rapports admirables parfois.

TRUFALDIN.

Vous avez vu ce fils où mon espoir se fonde ?

LÉLIE.

Oui, Seigneur Trufaldin, le plus gaillard du monde.

TRUFALDIN.

Il vous a dit sa vie, et parlé fort de moi ?

LÉLIE.

Plus de dix mille fois.

MASCARILLE.

Quelque peu moins, je crois.

LÉLIE.

Il vous a dépeint tel que je vous vois paraître,
Le visage, le port...

TRUFALDIN.

Cela pourrait-il être,

Si, lorsqu'il m'a pu voir, il n'avait que sept ans,
Et si son précepteur même, depuis ce temps,
Aurait peine à pouvoir connaître mon visage ?

MASCARILLE.

Le sang bien autrement conserve cette image ;
Par des traits si profonds ce portrait est tracé
Que mon père...

TRUFALDIN.

Suffit. Où l'avez-vous laissé ?

LÉLIE.

En Turquie, à Turin.

TRUFALDIN.

Turin ? Mais cette ville

Est, je pense, en Piémont.

MASCARILLE, à part.

O cerveau malhabile !

(A Trufaldin).

Vous ne l'entendez pas : il veut dire Tunis,
Et c'est en effet là qu'il laissa votre fils ;
Mais les Arméniens ont tous une habitude,
Certain vice de langue à nous autres fort rude :
C'est que dans tous les mots ils changent *nis* en *rin*,
Et, pour dire Tunis, ils prononcent Turin.

TRUFALDIN.

Il fallait, pour l'entendre, avoir cette lumière.
 Quel moyen vous dit-il de rencontrer son père?

MASCARILLE.

*(A part).**(A Trufaldin, qui le voit gesticuler).*

Voyez s'il répondra. Je repassais un peu
 Quelques leçons d'escrime ; autrefois en ce jeu
 Il n'était point d'adresse à mon adresse égale,
 Et j'ai battu le fer en mainte et mainte salle.

TRUFALDIN, à Mascarille.

Ce n'est pas maintenant ce que je veux savoir.

(A Lélie).

Quel autre nom dit-il que je devais avoir ?

MASCARILLE.

Ah ! seigneur Zanobio Ruberty, quelle joie
 Est celle maintenant que le Ciel vous envoie !

LÉLIE.

C'est là votre vrai nom, et l'autre est emprunté.

TRUFALDIN.

Mais où vous a-t-il dit qu'il reçut la clarté ?

MASCARILLE.

Naples est un séjour qui paraît agréable ;
 Mais pour vous ce doit être un lieu fort haïssable.

TRUFALDIN.

Ne peux-tu sans parler souffrir notre discours ?

LÉLIE.

Dans Naples son destin a commencé son cours.

TRUFALDIN.

Où l'envoyai-je jeune, et sous quelle conduite ?

MASCARILLE.

Ce pauvre maître Albert a beaucoup de mérite
 D'avoir depuis Bologne accompagné ce fils
 Qu'à sa discrétion vos soins avaient commis.

TRUFALDIN.

Ah !

MASCARILLE, à part.

Nous sommes perdus si cet entretien dure.

TRUFALDIN.

Je voudrais bien savoir de vous leur aventure ;
 Sur quel vaisseau le sort, qui m'a su travailler...

MASCARILLE.

Je ne sais ce que c'est, je ne fais que bâiller.
 Mais, seigneur Trufaldin, songez-vous que peut-être
 Ce Monsieur l'étranger a besoin de repaître,
 Et qu'il est tard aussi ?

LÉLIE.

Pour moi, point de repas.

MASCARILLE.

Ah! vous avez plus faim que vous ne pensez pas.

TRUFALDIN.

Entrez donc.

LÉLIE.

Après vous.

MASCARILLE.

Monsieur, en Arménie

Les maîtres du logis sont sans cérémonie.

(Trufaldin rentre. — A Lélie).

Pauvre esprit! pas deux mots!

LÉLIE.

D'abord il m'a surpris;

Mais n'appréhende plus, je reprends mes esprits,

Et m'en vais débiter avecque hardiesse...

MASCARILLE.

Voici notre rival, qui ne sait pas la pièce.

SCÈNE III

LÉANDRE, ANSELME.

ANSELME.

Arrêtez-vous, Léandre, et souffrez un discours
 Qui cherche le repos et l'honneur de vos jours :
 Je ne vous parle point en père de ma fille,
 En homme intéressé pour ma propre famille,
 Mais comme votre père, ému pour votre bien,
 Sans vouloir vous flatter et vous déguiser rien ;
 Bref, comme je voudrais, d'une âme franche et pure,
 Que l'on fit à mon sang en pareille aventure,
 Savez-vous de quel œil chacun voit cet amour
 Qui, dedans une nuit, vient d'éclater au jour ?
 A combien de discours et de traits de risée
 Votre entreprise d'hier est partout exposée ?
 Quel jugement on fait du choix capricieux
 Qui pour femme, dit-on, vous désigne en ces lieux
 Un rebut de l'Égypte, une fille coureuse
 De qui le noble emploi n'est qu'un métier de gueuse ?
 J'en ai rougi pour vous encor plus que pour moi,
 Qui me trouve compris dans l'éclat que je vois ;
 Moi, dis-je, dont la fille, à vos ardeurs promise,
 Ne peut sans quelque affront souffrir qu'on la méprise.
 Ah! Léandre, sortez de cet abaissement ;
 Ouvrez un peu les yeux sur votre aveuglement :
 Si notre esprit n'est pas sage à toutes les heures,
 Les plus courtes erreurs sont toujours les meilleures.

Quand on ne prend en dot que la seule beauté,
 Le remords est bien près de la solennité,
 Et la plus belle femme a très peu de défense
 Contre cette tiédeur qui suit la jouissance :
 Je vous le dis encor, ces bouillants mouvements,
 Ces ardeurs de jeunesse et ces emportements
 Nous font trouver d'abord quelques nuits agréables;
 Mais ces félicités ne sont guères durables,
 Et notre passion, alentissant son cours,
 Après ces bonnes nuits, donne de mauvais jours.
 De là viennent les soins, les soucis, les misères,
 Les fils déshérités par le courroux des pères.

LÉANDRE.

Dans tout votre discours je n'ai rien écouté
 Que mon esprit déjà ne m'ait représenté.
 Je sais combien je dois à cet honneur insigne
 Que vous me voulez faire, et dont je suis indigne ;
 Et vois, malgré l'effort dont je suis combattu,
 Ce que vaut votre fille, et quelle est sa vertu.
 Aussi veux-je tâcher...

ANSELME.

On ouvre cette porte ;
 Retirons-nous plus loin, de crainte qu'il n'en sorte
 Quelque secret poison dont vous seriez surpris.

SCÈNE IV.

LÉLIE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

Bientôt de notre fourbe on verra le débris ¹,
 Si vous continuez des sottises si grandes.

LÉLIE.

Dois-je éternellement ouïr tes réprimandes ?
 De quoi te peux-tu plaindre ? ai-je pas réussi
 En tout ce que j'ai dit depuis...

MASCARILLE.

Couci, couci :
 Témoin les Turcs, par vous appelés hérétiques,
 Et que vous assurez, par serments authentiques,
 Adorer pour leurs dieux la lune et le soleil.
 Passe : ce qui me donne un dépit non pareil,
 C'est qu'ici votre amour étrangement s'oublie ;
 Près de Célie il est ainsi que la bouillie,

1. *Débris* est pris ici dans le sens non de morceaux brisés, mais de brisement, ruine.

Qui par un trop grand feu s'enfle, croit jusqu'aux bords,
Et de tous les côtés se répand au dehors.

LÉLIE.

Pourrait-on se forcer à plus de retenue ?
Je ne l'ai presque point encore entretenue.

MASCARILLE.

Oui ; mais ce n'est pas tout que de ne parler pas :
Par vos gestes, durant un moment de repas,
Vous avez aux soupçons donné plus de matière
Que d'autres ne feraient dans une année entière.

LÉLIE.

Et comment donc ?

MASCARILLE.

Comment ? chacun a pu le voir.

A table, où Trufaldin l'oblige de se seoir,
Vous n'avez toujours fait qu'avoir les yeux sur elle ;
Rouge, tout interdit, jouant de la prunelle,
Sans prendre jamais garde à ce qu'on vous servait,
Vous n'aviez point de soif qu'alors qu'elle buvait ;
Et, dans ses propres mains vous saisissant du verre,
Sans le vouloir rincer, sans rien jeter à terre,
Vous buviez sur son reste, et montriez¹ d'affecter
Le côté qu'à sa bouche elle avait su porter.
Sur les morceaux touchés de sa main délicate,
Ou mordus de ses dents, vous étendiez la patte
Plus brusquement qu'un chat dessus une souris,
Et les avaliez tout ainsi que des pois gris².
Puis, outre tout cela, vous faisiez sous la table
Un bruit, un triquetrac de pieds insupportable,
Dont Trufaldin, heurté de deux coups trop pressants,
A puni par deux fois deux chiens très innocents,
Qui, s'ils eussent osé, vous eussent fait querelle.
Et puis après cela votre conduite est belle ?
Pour moi, j'en ai souffert la gêne sur mon corps ;
Malgré le froid, je sue encor de mes efforts :
Attaché dessus vous comme un joueur de boule
Après le mouvement de la sienne qui roule,
Je pensais retenir toutes vos actions
En faisant de mon corps mille contorsions.

LÉLIE.

Mon Dieu ! qu'il t'est aisé de condamner des choses
Dont tu ne ressens point les agréables causes !
Je veux bien néanmoins, pour te plaire une fois,

1. *Montriez* n'est mis que pour deux syllabes.

2. Le *pois gris* est le pois des champs. Celui qui avale des *pois gris* est un glutton qui mange tout avec avidité. — *Avaliez* est mis ici pour trois syllabes.

Faire force à l'amour qui m'impose des lois :
Désormais...

SCÈNE V.

LÉLIE, MASCARILLE, TRUFALDIN.

MASCARILLE.

Nous parlions des fortunes d'Horace.

TRUFALDIN, à *Lélie*.

C'est bien fait. Cependant me ferez-vous la grâce
Que je puisse lui dire un seul mot en secret ?

LÉLIE.

Il faudrait autrement être fort indiscret.

(Lélie s'éloigne).

TRUFALDIN.

Ecoute, sais-tu bien ce que je viens de faire ?

MASCARILLE.

Non ; mais, si vous voulez, je ne tarderai guère
Sans doute à le savoir.

TRUFALDIN.

D'un chêne grand et fort,
Dont près de deux cents ans ont fait déjà le sort,
Je viens de détacher une branche admirable,
Choisie expressément de grosseur raisonnable,
Dont j'ai fait sur le champ avec beaucoup d'ardeur
Un bâton à peu près... oui, de cette grandeur ;
Moins gros par l'un des bouts, mais plus que trente gaules,
Propre, comme je pense, à rosser les épaules :
Car il est bien en main, vert, nouveaux et massif.

MASCARILLE.

Mais pour qui, je vous prie, un tel préparatif ?

TRUFALDIN.

Pour toi premièrement, puis pour ce bon apôtre
Qui veut m'en donner d'une, et m'en jouer d'une autre ;
Pour cet Arménien, ce marchand déguisé,
Introduit sous l'appât d'un conte supposé.

MASCARILLE.

Quoi ! vous ne croyez pas ?...

TRUFALDIN.

Ne cherche point d'excuse .
Lui-même heureusement a découvert sa ruse ;
Et, disant à Célie, en lui serrant la main,
Que pour elle il venait sous ce prétexte vain,
Il n'a pas aperçu Jeannette, ma fillole,
Laquelle a tout oui parole pour parole ;
Et je ne doute point, quoi qu'il n'en ait rien dit,
Que tu ne sois de tout le complice maudit.

MASCARILLE.

Ah ! vous me faites tort. S'il faut qu'on vous affronte,
Croyez qu'il m'a trompé le premier à ce conte.

TRUFALDIN.

Veux-tu me faire voir que tu dis vérité ?
Qu'à le chasser mon bras soit du tien assisté ;
Donnons-en à ce fourbe et du long et du large,
Et de tout crime après mon esprit te décharge.

MASCARILLE.

Oui-da, très volontiers ; je l'épouserai ¹ bien,
Et par là vous verrez que je n'y trempe en rien.

(*A part*).

Ah ! vous serez rossé, Monsieur de l'Arménie,
Qui toujours gâtez tout.

SCÈNE VI.

LÉLIE, TRUFALDIN, MASCARILLE.

TRUFALDIN.

Un mot, je vous supplie.

Donc, Monsieur l'imposteur, vous osez aujourd'hui
Duper un honnête homme et vous jouer de lui ?

MASCARILLE.

Feindre avoir vu son fils en une autre contrée
Pour vous donner chez lui plus aisément entrée ?

TRUFALDIN.

Vidons, vidons sur l'heure.

LÉLIE.

Ah ! coquin !

MASCARILLE.

C'est ainsi

Que les fourbes...

LÉLIE.

Bourreau !

MASCARILLE.

Sont ajustés ici.

Gardez-moi bien cela.

LÉLIE.

Quoi donc ? je serais homme...

MASCARILLE.

Tirez, tirez, vous dis-je, ou bien je vous assomme.

TRUFALDIN.

Voilà qui me plaît fort ; rentre, je suis content.

1. *Epouserai*, contraire à la grammaire, est conforme à la prononciation du temps.

LÉLIE.

A moi par un valet cet affront éclatant !
L'aurait-on pu prévoir, l'action de ce traître
Qui vient insolemment de maltraiter son maître ?

MASCARILLE, *de la fenêtre.*

Peut-on vous demander comment va votre dos ?

LÉLIE.

Quoi ! tu m'oses encor tenir un tel propos ?

MASCARILLE.

Voilà, voilà que c'est de ne voir pas Jeannette
Et d'avoir en tout temps une langue indiscrète ;
Mais, pour cette fois-ci, je n'ai point de courroux,
Je cesse d'éclater, de pester contre vous :
Quoique de l'action l'imprudence soit haute,
Ma main sur votre échine a lavé votre faute.

LÉLIE.

Ah ! je me vengerai de ce trait déloyal.

MASCARILLE.

Vous vous êtes causé vous-même tout le mal.

LÉLIE.

Moi ?

MASCARILLE.

Si vous n'étiez pas une cervelle folle,
Quand vous avez parlé naguère à votre idole,
Vous auriez aperçu Jeannette sur vos pas,
Dont l'oreille subtile a découvert le cas.

LÉLIE.

On aurait pu surprendre un mot dit à Célie !

MASCARILLE.

Et d'où doncques viendrait cette prompte sortie ?
Oui, vous n'êtes dehors que par votre caquet.
Je ne sais si souvent vous jouez au piquet,
Mais, au moins, faites-vous des écarts admirables.

LÉLIE.

O ! le plus malheureux de tous les misérables !
Mais encore pourquoi me voir chassé par toi ?

MASCARILLE.

Je ne fis jamais mieux que d'en prendre l'emploi ;
Par là, j'empêche au moins que de cet artifice
Je ne sois soupçonné d'être auteur ou complice.

LÉLIE.

Tu devais donc, pour toi, frapper plus doucement.

MASCARILLE.

Quelque sot ! Trufaldin lorgnait exactement.
Et puis je vous dirai, sous ce prétexte utile,
Je n'étais point fâché d'évaporer ma bile :
Enfin la chose est faite, et, si j'ai votre foi,

Qu'on ne vous verra point vouloir venger sur moi,
Soit ou directement, ou par quelqu'autre voie,
Les coups sur votre râble assésés avec joie,
Je vous promets, aidé par le poste où je suis,
De contenter vos vœux avant qu'il soit deux nuits.

LÉLIE.

Quoique ton traitement ait eu trop de rudesse,
Qu'est-ce que dessus moi ne peut cette promesse ?

MASCARILLE.

Vous le promettez donc ?

LÉLIE.

Oui, je te le promets.

MASCARILLE.

Ce n'est pas encor tout ; promettez que jamais
Vous ne vous mêlerez dans quoi que j'entreprene.

LÉLIE.

Soit.

MASCARILLE.

Si vous y manquez, votre fièvre quartaine !

LÉLIE.

Mais tiens-moi donc parole, et songe à mon repos !

MASCARILLE.

Allez quitter l'habit et graisser votre dos.

LÉLIE.

Faut-il que le malheur, qui me suit à la trace,
Me fasse voir toujours disgrâce sur disgrâce ?

MASCARILLE.

Quoi ! vous n'êtes pas loin ? Sortez vite d'ici ;
Mais surtout gardez-vous de prendre aucun souci :
Puisque je fais pour vous, que cela vous suffise ;
N'aidez point mon projet de la moindre entreprise...
Demeurez en repos.

LÉLIE.

Oui, va, je m'y tiendrai.

MASCARILLE.

Il faut voir maintenant quel biais je prendrai.

SCÈNE VII.

ERGASTE, MASCARILLE.

ERGASTE.

Mascarille, je viens te dire une nouvelle
Qui donne à tes desseins une atteinte cruelle :
A l'heure que je te parle, un jeune Egyptien,
Qui n'est pas noir pourtant et sent assez son bien,
Arrive accompagné d'une vieille fort hâve,

Et vient chez Trufaldin racheter cette esclave
Que vous vouliez. Pour elle, il paraît fort zélé.

MASCARILLE.

Sans doute c'est l'amant dont Célie a parlé.
Fut-il jamais destin plus brouillé que le nôtre !
Sortant d'un embarras, nous entrons dans un autre.
En vain nous apprenons que Léandre est au point
De quitter la partie et ne nous troubler point,
Que son père, arrivé contre toute espérance,
Du côté d'Hippolyte emporte la balance ;
Qu'il a tout fait changer par son autorité,
Et va dès aujourd'hui conclure le traité ;
Lorsqu'un rival s'éloigne, un autre plus funeste
S'en vient nous enlever tout l'espoir qui nous reste.
Toutefois, par un trait merveilleux de mon art,
Je crois que je pourrai retarder leur départ,
Et me donner le temps qui sera nécessaire
Pour tâcher de finir cette fameuse affaire.
Il s'est fait un grand vol ; par qui, l'on n'en sait rien ;
Eux autres rarement passent pour gens de bien :
Je veux adroitement, sur un soupçon frivole,
Faire pour quelques jours emprisonner ce drôle.
Je sais des officiers de justice altérés,
Qui sont pour de tels coups de vrais délibérés :
Dessus l'avidité de quelque paraguante¹,
Il n'est rien que leur art aveuglé ne tente,
Et du plus innocent toujours à leur profit
La bourse est criminelle, et paye son délit.

1. *Paraguante*, gratification, de l'espagnol *para guantes*, pour avoir des gants.

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE.

MASCARILLE, ERGASTE.

MASCARILLE.

Ah ! chien ! ah ! double chien ! mâtine de cervelle,
Ta persécution sera-t-elle éternelle ?

ERGASTE.

Par les soins vigilants de l'exempt balafé,
Ton affaire allait bien, le drôle était coffré,
Si ton maître au moment ne fût venu lui-même
En vrai désespéré rompre ton stratagème.
« Je ne saurais souffrir, a-t-il dit hautement,
Qu'un honnête homme soit traîné honteusement ;
J'en répons sur sa mine, et je le cautionne ».
Et, comme on résistait à lâcher sa personne,
D'abord il a chargé si bien sur les recors,
Qui sont gens d'ordinaire à craindre pour leur corps,
Qu'à l'heure que je parle ils sont encore en fuite,
Et pensent tous avoir un Lélie à leur suite.

MASCARILLE.

Le traître ne sait pas que cet Egyptien
Est déjà là dedans pour lui ravir son bien.

ERGASTE.

Adieu ; certaine affaire à te quitter m'oblige.

MASCARILLE.

Oui, je suis stupéfait de ce dernier prodige ;
On dirait, et pour moi j'en suis persuadé,
Que ce démon brouillon dont il est possédé
Se plaise à me braver, et me l'aille conduire
Partout où sa présence est capable de nuire.
Pourtant je veux poursuivre, et, malgré tous ces coups,
Voir qui l'emportera, de ce diable ou de nous.
Célie est quelque peu de notre intelligence,
Et ne voit son départ qu'avecque répugnance ;
Je tâche à profiter de cette occasion.
Mais ils viennent, songeons à l'exécution.
Cette maison meublée est en ma bienséance,
Je puis en disposer avec grande licence ;

Si le sort nous en dit, tout sera bien réglé ;
 Nul que moi ne s'y tient, et j'en garde la clé.
 O Dieu ! qu'en peu de temps on a vu d'aventures,
 Et qu'un fourbe est contraint de prendre de figures !

SCENE II.

CÉLIE, ANDRÈS.

ANDRÈS.

Vous le savez, Célie, il n'est rien que mon cœur
 N'ait fait pour vous prouver l'excès de son ardeur :
 Chez les Vénitiens, dès un assez jeune âge,
 La guerre en quelque estime avait mis mon courage ;
 Et j'y pouvais un jour, sans trop croire de moi,
 Prétendre, en les servant, un honorable emploi,
 Lorsqu'on me vit pour vous oublier toute chose,
 Et que le prompt effet d'une métamorphose
 Qui suivit de mon cœur le soudain changement
 Parmi vos compagnons sut ranger votre amant,
 Sans que mille accidents ni votre indifférence
 Aient pu me détacher de ma persévérance.
 Depuis, par un hasard d'avec vous séparé
 Pour beaucoup plus de temps que je n'eusse auguré,
 Je n'ai, pour vous rejoindre, épargné temps ni peine.
 Enfin, ayant trouvé la vieille Egyptienne,
 Et, plein d'impatience, apprenant votre sort,
 Que pour certain argent qui leur importait fort,
 Et qui de tous vos gens détourna le naufrage,
 Vous aviez en ces lieux été mise en otage,
 J'accours vite y briser ces chaînes d'intérêt,
 Et recevoir de vous les ordres qu'il vous plaît.
 Cependant on vous voit une morne tristesse,
 Alors que dans vos yeux doit briller l'allégresse ;
 Si pour vous la retraite avait quelques appas,
 Venise, du butin fait parmi les combats,
 Me garde pour tous deux de quoi pouvoir y vivre ;
 Que si, comme devant, il vous faut encor suivre,
 J'y consens, et mon cœur n'ambitionnera
 Que d'être auprès de vous tout ce qu'il vous plaira.

CÉLIE.

Votre zèle pour moi visiblement éclate ;
 Pour en paraître triste, il faudrait être ingrate ;
 Et mon visage aussi par son émotion,
 N'explique point mon cœur en cette occasion :
 Une douleur de tête y peint sa violence,
 Et, si j'avais sur vous quelque peu de puissance,

Notre voyage, au moins pour trois ou quatre jours,
Attendrait que ce mal eût pris un autre cours.

ANDRÈS.

Autant que vous voudrez faites qu'il se diffère ;
Toutes mes volontés ne butent qu'à vous plaire ;
Cherchons une maison à vous mettre en repos.
L'écriveau que voici s'offre tout à propos.

SCÈNE III.

MASCARILLE, CÉLIE, ANDRÈS.

ANDRÈS.

Seigneur Suisse, êtes-vous de ce logis le maître ?

MASCARILLE.

Moi, pour servir à fous.

ANDRÈS.

POURRONS-NOUS Y BIEN ÊTRE ?

MASCARILLE.

Oui, moi pour d'étrancher chapon champre garnie :
Mais ché non point locher te gent te méchant vie.

ANDRÈS.

Je crois votre maison franche de tout ombrage.

MASCARILLE.

Fous novvian dans sti fil, moi foir à la fissage.

ANDRÈS.

Oui.

MASCARILLE.

La Matame est-il mariage al Monsieur ?

ANDRÈS.

Quoi ?

MASCARILLE.

S'il être son fame, ou s'il être son sœur ?

ANDRÈS.

Non.

MASCARILLE.

Mon foi, pien cholie : fenir pour marchantisse,
Ou pien pour temanter à la Palais de choustice ?
La procès, il faut rien ; il coûter tant t'archant ;
La procurair larron l'afocat pien méchant.

ANDRÈS.

Ce n'est pas pour cela.

MASCARILLE.

Fous donc mener sti file

Pour fenir pourmener et recarter la file ?

ANDRÈS.

Il n'importe.

(A Célie).

Je suis à vous dans un moment ;
Je vais faire venir la vieille promptement,
Contremander aussi notre voiture prête.

MASCARILLE.

Li ne porte pas pien ?

ANDRÈS.

Elle a mal à la tête.

MASCARILLE.

Moi chavoir te bon fin et te fromage pon ;
Entr fous, entr fous dans mon petit maisson.

SCÈNE IV.

LÉLIE, ANDRÈS.

LÉLIE.

Quel que soit le transport d'une âme impatiente,
Ma parole m'engage à rester en attente,
A laisser faire un autre et voir, sans rien oser,
Comme de mes destins le Ciel veut disposer.
Demandiez-vous quelqu'un dedans cette demeure ?

ANDRÈS.

C'est un logis garni que j'ai pris tout à l'heure.

LÉLIE.

A mon père pourtant la maison appartient,
Et mon valet la nuit pour la garder s'y tient.

ANDRÈS.

Je ne sais ; l'écriteau marque au moins qu'on la loue :
Lisez.

LÉLIE.

Certes ceci me surprend, je l'avoue ;
Qui diantre l'aurait mis, et par quel intérêt ?...
Ah ! ma foi, je devine à peu près ce que c'est :
Cela ne peut venir que de ce que j'augure.

ANDRÈS.

Peut-on vous demander quelle est cette aventure ?

LÉLIE.

Je voudrais à tout autre en faire un grand secret ;
Mais, pour vous, il n'importe, et vous serez discret.
Sans doute l'écriteau que vous voyez paraître,
Comme je conjecture au moins, ne saurait être
Que quelque invention du valet que je dis,
Que quelque nœud subtil qu'il doit avoir ourdi
Pour mettre en mon pouvoir certaine Egyptienne
Dont j'ai l'âme piquée, et qu'il faut que j'obtienne.
Je l'ai déjà manquée, et même plusieurs coups.

Vous l'appellez ?
ANDRÈS.

LÉLIE.
Célie.

ANDRÈS.
Hé ! que ne disiez-vous ?
Vous n'aviez qu'à parler ; je vous aurais sans doute
Epargné tous les soins que ce projet vous coûte.

LÉLIE.
Quoi ! vous la connaissez ?

ANDRÈS.
C'est moi qui maintenant
Viens de la racheter.

LÉLIE.
O discours surprenant !

ANDRÈS.
Sa santé de partir ne nous pouvant permettre,
Au logis que voilà je venais de la mettre ;
Et je suis très ravi, dans cette occasion,
Que vous m'avez instruit de votre intention.

LÉLIE.
Quoi ! j'obtiendrais de vous le bonheur que j'espère ?
Vous pourriez ?...

ANDRÈS.
Tout à l'heure on va vous satisfaire

LÉLIE.
Que pourrai-je vous dire, et quel remerciement ?...

ANDRÈS.
Non, ne m'en faites point, je n'en veux nullement.

SCÈNE V.

MASCARILLE, LÉLIE, ANDRÈS.

MASCARILLE.
Eh bien ! ne voilà pas mon enragé de maître !
Il nous va faire encor quelque nouveau bissestre ¹.

LÉLIE.
Sous ce grotesque habit qui l'aurait reconnu ?
Approche, Mascarille, et sois le bienvenu.

MASCARILLE.
Moi sous ein chant honneur, moi non point maquerille,
Chai point fentre chamais le fame ni le fille.

1. *Bissestre* est une corruption de *bisseste*. Le jour complémentaire de l'année bissextile était regardé chez les Romains, comme malheureux, et *faire bisseste* s'est dit pour « faire un malheur ».

LÉLIE.

Le plaisant baragouin ! Il est bon sur ma foi.

MASCARILLE.

Allez fous pourmener sans toi rire te moi.

LÉLIE.

Va, va, lève le masque, et reconnais ton maître.

MASCARILLE.

Partieu, tiaple, mon foi, chamais toi chai connaître.

LÉLIE.

Tout est accommodé ; ne te déguise point.

MASCARILLE.

Si toi point t'en aller, chai paille ein coup te poing.

LÉLIE.

Ton jargon allemand est surperflu, te dis-je ;
Car nous sommes d'accord, et sa bonté m'oblige :
J'ai tout ce que mes vœux lui pouvaient demander,
Et tu n'as pas sujet de rien appréhender.

MASCARILLE.

Si vous êtes d'accord par un bonheur extrême,
Je me dessuisse donc, et redeviens moi-même.

ANDRÈS.

Ce valet vous servait avec beaucoup de feu ;
Mais je reviens à vous, demeurez quelque peu.

LÉLIE.

Eh bien, que diras-tu ?

MASCARILLE.

Que j'ai l'âme ravie
De voir d'un beau succès notre peine suivie.

LÉLIE.

Tu feignais à sortir de ton déguisement,
Et ne pouvais me croire en cet événement.

MASCARILLE.

Comme je vous connais, j'étais dans l'épouvante,
Et trouve l'aventure aussi fort surprenante.

LÉLIE.

Mais confesse qu'enfin c'est avoir fait beaucoup.
Au moins j'ai réparé mes fautes, à ce coup,
Et j'aurai cet honneur d'avoir fini l'ouvrage.

MASCARILLE.

Soit : vous aurez été bien plus heureux que sage.

SCÈNE VI.

CÉLIE, MASCARILLE, LÉLIE, ANDRÉS.

ANDRÉS.

N'est-ce pas là l'objet dont vous m'avez parlé ?

LÉLIE.

Ah ! quel bonheur au mien pourrait être égalé !

ANDRÉS.

Il est vrai, d'un bienfait je vous suis redevable ;
 Si je ne l'avouais, je serais condamnable ;
 Mais enfin ce bienfait aurait trop de rigueur
 S'il fallait le payer aux dépens de mon cœur :
 Jugez donc le transport où sa beauté me jette,
 Si je dois à ce prix vous acquitter ma dette ;
 Vous êtes généreux, vous ne le voudriez pas.
 Adieu pour quelques jours, retournons sur nos pas.

MASCARILLE.

Je ris, et toutefois je n'en ai guère envie ;
 Vous voilà bien d'accord ; il vous donne Célie,
 Et... Vous m'entendez bien.

LÉLIE.

C'est trop, je ne veux plus
 Te demander pour moi de secours superflus :
 Je suis un chien, un traître, un bourreau détestable,
 Indigne d'aucun soin, de rien faire incapable.
 Va, cesse tes efforts pour un malencontreux
 Qui ne saurait souffrir que l'on le rende heureux.
 Après tant de malheurs, après mon imprudence,
 Le trépas me doit seul prêter son assistance.

MASCARILLE.

Voilà le vrai moyen d'achever son destin ;
 Il ne lui manque plus que de mourir, enfin,
 Pour le couronnement de toutes ses sottises.
 Mais en vain son dépit pour ses fautes commises
 Lui fait licencier mes soins et mon appui ;
 Je veux, quoi qu'il en soit, le servir malgré lui,
 Et dessus son lutin obtenir la victoire :
 Plus l'obstacle est puissant, plus on reçoit de gloire,
 Et les difficultés dont on est combattu
 Sont les dames d'atour qui parent la vertu.

SCÈNE VII.

MASCARILLE, CÉLIE.

CÉLIE.

Quoi que tu veuilles dire et que l'on se propose,

De ce retardement j'attends fort peu de chose ;
 Ce qu'on voit de succès peut bien persuader
 Qu'ils ne sont pas encor fort près de s'accorder,
 Et je t'ai déjà dit qu'un cœur comme le nôtre
 Ne voudrait pas pour l'un faire injustice à l'autre ;
 Et que très fortement, par de différents nœuds,
 Je me trouve attachée au parti de tous deux :
 Si Lélia a pour lui l'amour et sa puissance,
 Andrès pour son partage a la reconnaissance,
 Qui ne souffrira point que mes pensers secrets
 Consultent jamais rien contre ses intérêts.
 Oui, s'il ne peut avoir plus de place en mon âme,
 Si le don de mon cœur ne couronne sa flamme,
 Au moins dois-je ce prix à ce qu'il fait pour moi
 De n'en choisir point d'autre, au mépris de sa foi,
 Et de faire à mes vœux autant de violence
 Que j'en fais aux désirs qu'il met en évidence :
 Sur ces difficultés qu'oppose mon devoir,
 Juge ce que tu peux te permettre d'espoir.

MASCARILLE.

Ce sont, à dire vrai, de très fâcheux obstacles,
 Et je ne sais point l'art de faire des miracles ;
 Mais je vais employer mes efforts plus puissants,
 Remuer terre et ciel, m'y prendre de tout sens,
 Pour tâcher de trouver un biais salutaire ;
 Et vous dirai bientôt ce qui se pourra faire.

SCÈNE VIII.

CÉLIE, HIPPOLYTE.

HIPPOLYTE.

Depuis votre séjour, les dames de ces lieux
 Se plaignent justement des larcins de vos yeux,
 Si vous leur dérobez leurs conquêtes plus belles,
 Et de tous leurs amants faites des infidèles¹.
 Il n'est guère de cœurs qui puissent échapper
 Aux traits dont à l'abord vous savez les frapper ;
 Et mille libertés, à vos chaînes offertes,
 Semblent vous enrichir chaque jour de nos pertes.
 Quant à moi, toutefois, je ne me plaindrais pas
 Du pouvoir absolu de vos rares appas,

1. Les quatre premiers vers de la scène VIII sont obscurs ; on ne peut leur trouver un sens bien déterminé qu'en donnant à la conjonction *si* le sens de *puisque* ou de *car*.

Si, lorsque mes amants sont devenus les vôtres,
Un seul m'eût consolé de la perte des autres.
Mais qu'inhumainement vous me les ôtiez tous,
C'est un dur procédé dont je me plains à vous.

CÉLIE.

Voilà d'un air galant faire une raillerie ;
Mais épargnez un peu celle qui vous en prie :
Vos yeux, vos propres yeux, se connaissent trop bien
Pour pouvoir de ma part redouter jamais rien ;
Ils sont fort assurés du pouvoir de leurs charmes
Et ne prendront jamais de pareilles alarmes.

HIPPOLYTE.

Pourtant en ce discours je n'ai rien avancé
Qui dans tous les esprits ne soit déjà passé,
Et, sans parler du reste, on sait bien que Célie
A causé des désirs à Léandre et Lélie.

CÉLIE.

Je crois qu'étant tombés dans cet aveuglement,
Vous vous consolerez de leur perte aisément,
Et trouveriez pour vous l'amant peu souhaitable
Qui d'un si mauvais choix se trouverait capable.

HIPPOLYTE.

Au contraire, j'agis d'un air tout différent,
Et trouve en vos beautés un mérite si grand,
J'y vois tant de raisons capables de défendre
L'inconstance de ceux qui s'en laissent surprendre,
Que je ne puis blâmer la nouveauté des feux
Dont envers moi Léandre a parjuré ses vœux,
Et le vais voir tantôt, sans haine et sans colère,
Ramené sous mes lois par le pouvoir d'un père.

SCÈNE IX.

MASCARILLE, CÉLIE, HIPPOLYTE.

MASCARILLE.

Grande, grande nouvelle, et succès surprenant,
Que ma bouche vous vient annoncer maintenant !

CÉLIE.

Qu'est-ce donc ?

MASCARILLE.

Écoutez, voici sans flatterie...

CÉLIE.

Quoi ?

MASCARILLE.

La fin d'une vraie et pure comédie.
La vieille Egyptienne, à l'heure même....

CÉLIE.

Eh bien ?

MASCARILLE.

Passait dedans la place, et ne songeait à rien,
 Alors qu'une autre vieille assez défigurée,
 L'ayant de près, au nez, longtemps considérée,
 Par un bruit enroué de mots injurieux
 A donné le signal d'un combat furieux
 Qui pour armes, pourtant, mousquets, dagues ou flèches,
 Ne faisait voir en l'air que quatre griffes sèches,
 Dont ces deux combattants s'efforçaient d'arracher
 Ce peu que sur leurs os les ans laissent de chair.
 On n'entend que ces mots : chienne, louve, bagasse ¹ !
 D'abord leurs scoffions ² ont volé par la place,
 Et, laissant voir à nu deux têtes sans cheveux,
 Ont rendu le combat risiblement affreux.
 Andrès et Trufaldin, à l'éclat du murmure,
 Ainsi que force monde, accourus d'aventure,
 Ont à les décharpir ³ eu de la peine assez,
 Tant leurs esprits étaient par la fureur poussés.
 Cependant que chacune, après cette tempête,
 Songe à cacher aux yeux la honte de sa tête.
 Et que l'on veut savoir qui causait cette humeur,
 Celle qui la première avait fait la rumeur,
 Malgré la passion dont elle était émue,
 Ayant sur Trufaldin tenu longtemps la vue :
 « C'est vous, si quelque erreur n'abuse ici mes yeux,
 Qu'on m'a dit qui viviez inconnu dans ces lieux,
 A-t-elle dit tout haut, ô rencontre opportune !
 Oui, Seigneur Zanobio Ruberty, la fortune
 Me fait vous reconnaître, et dans le même instant
 Que pour votre intérêt je me tourmentais tant :
 Lorsque Naples vous vit quitter votre famille,
 J'avais, vous le savez, en mes mains votre fille,
 Dont j'élevais l'enfance, et qui, par mille traits,
 Faisait voir dès quatre ans sa grâce et ses attraits.
 Celle que vous voyez, cette infâme sorcière,
 Dedans notre maison se rendant familière,
 Me vola ce trésor. Hélas ! de ce malheur
 Votre femme, je crois, conçut tant de douleur
 Que cela servit fort pour avancer sa vie ;
 Si bien qu'entre mes mains cette fille ravie
 Me faisant redouter un reproche fâcheux,

1. *Bagasse*, terme injurieux appliqué aux femmes de mauvaise vie.

2. *Scoffions*, coiffes que les femmes portaient alors.

3. *Décharpir*, séparer (*de-carpere*, déprendre).

Je vous fis annoncer la mort de toutes deux.
 Mais il faut maintenant, puisque je l'ai connue,
 Qu'elle fasse savoir ce qu'elle est devenue ».
 Au nom de Zanobio Ruberty, que sa voix
 Pendant tout ce récit répétait plusieurs fois,
 Andrès, ayant changé quelque temps de visage,
 A Trufaldin surpris a tenu ce langage :
 « Quoi donc ! le Ciel me fait trouver heureusement
 Celui que jusqu'ici j'ai cherché vainement,
 Et que j'avais pu voir sans pourtant reconnaître
 La source de mon sang et l'auteur de mon être !
 Oui, mon père, je suis Horace, votre fils :
 D'Albert qui me gardait, les jours étant finis,
 Me sentant naître au cœur d'autres inquiétudes,
 Je sortis de Bologne, et, quittant mes études,
 Portai durant six ans mes pas en divers lieux,
 Selon que me poussait un désir curieux.
 Pourtant, après ce temps, une secrète envie
 Me pressa de revoir les miens et ma patrie ;
 Mais dans Naples, hélas ! je ne vous trouvai plus,
 Et n'y sus votre sort que par des bruits confus :
 Si bien qu'à votre quête ayant perdu mes peines,
 Venise pour un temps borna mes courses vaines ;
 Et j'ai vécu depuis sans que de ma maison
 J'eusse d'autres clartés que d'en savoir le nom ».
 Je vous laisse à juger si, pendant ces affaires,
 Trufaldin ressentait des transports ordinaires.
 Enfin, pour retrancher ce que plus à loisir
 Vous aurez le moyen de vous faire éclaircir,
 Par la confession de votre Egyptienne,
 Trufaldin maintenant vous reconnaît pour sienne ;
 Andrès est votre frère, et, comme de sa sœur
 Il ne peut plus songer à se voir possesseur,
 Une obligation qu'il prétend reconnaître
 A fait qu'il vous obtient pour épouse à mon maître,
 Dont le père, témoin de tout l'événement,
 Donne à cette hyménée un plein consentement,
 Et, pour mettre une joie entière en sa famille,
 Pour le nouvel Horace a proposé sa fille.
 Voyez que d'incidents à la fois enfantés !

CÉLIE.

Je demeure immobile à tant de nouveautés.

MASCARILLE.

Tous viennent sur mes pas, hors les deux championnes
 Qui du combat encor remettent leurs personnes :
 Léandre est de la troupe, et votre père aussi.
 Moi, je vais avertir mon maître de ceci ;

Et que, lorsqu'à ses vœux on croit le plus d'obstacle,
Le Ciel en sa faveur produit comme un miracle.

HIPPOLYTE.

Un tel ravissement rend mes esprits confus,
Que pour mon propre sort je n'en aurais pas plus.
Mais les voici venir.

SCÈNE X.

TRUFALDIN, ANSELME, PANDOLFE, ANDRÈS,
CÉLIE, HIPPOLYTE.

TRUFALDIN.

Ah ! ma fille.

CÉLIE.

Ah ! mon père.

TRUFALDIN.

Sais-tu déjà comment le Ciel nous est prospère ?

CÉLIE.

Je viens d'entendre ici ce succès merveilleux.

HIPPOLYTE, à Léandre.

En vain vous parleriez pour excuser vos feux,
Si j'ai devant les yeux ce que vous pouvez dire.

LÉANDRE.

Un généreux pardon est ce que je désire ;
Mais j'atteste les cieus qu'en ce retour soudain
Mon père fait bien moins que mon propre dessein.

ANDRÈS, à Célie.

Qui l'aurait jamais cru que cette ardeur si pure
Pût être condamnée un jour par la nature ?
Toutefois tant d'honneur la sut toujours régir,
Qu'en y changeant fort peu je puis la retenir.

CÉLIE.

Pour moi, je me blâmais, et croyais faire faute
Quand je n'avais pour vous qu'une estime très haute
Je ne pouvais savoir quel obstacle puissant
M'arrêtait sur un pas si doux et si glissant,
Et détournait mon cœur de l'aveu d'une flamme
Que mes sens s'efforçaient d'introduire en mon âme.

TRUFALDIN.

Mais, en te recouvrant, que diras-tu de moi
Si je songe aussitôt à me priver de toi,
Et t'engage à son fils sous les lois d'hyménée ?

CÉLIE.

Que de vous maintenant dépend ma destinée.

SCÈNE XI

TRUFALDIN, MASCARILLE, LÉLIE, ANSELME,
PANDOLFE, CÉLIE, ANDRÈS, HIPPOLYTE, LÉANDRE.

MASCARILLE.

Voyons si votre diable aura bien le pouvoir
De détruire à ce coup un si solide espoir,
Et si contre l'excès du bien qui vous arrive
Vous armerez encor votre imaginative.
Par un coup imprévu des destins les plus doux
Vos vœux sont couronnés, et Célie est à vous.

LÉLIE.

Croirai-je que du Ciel la puissance absolue ?...

TRUFALDIN.

Oui, mon gendre, il est vrai.

PANDOLFE.

La chose est résolue.

ANDRÈS.

Je m'acquitte par là de ce que je vous dois.

LÉLIE, à Mascarille.

Il faut que je t'embrasse et mille et mille fois,
Dans cette joie...

MASCARILLE.

Aïe, aïe ! doucement, je vous prie.

Il m'a presque étouffé ! Je crains fort pour Célie,
Si vous la caressez avec tant de transport :
De vos embrassements on se passerait fort.

TRUFALDIN, à Lélie.

Vous savez le bonheur que le Ciel me renvoie ;
Mais, puisqu'un même jour nous met tous dans la joie,
Ne nous séparons point qu'il ne soit terminé,
Et que son père aussi nous soit vite amené.

MASCARILLE.

Vous voilà tous pourvus ; n'est-il point quelque fille
Qui put accommoder le pauvre Mascarille ?
A voir chacun se joindre à sa chacune ici,
J'ai des démangeaisons de mariage aussi.

ANSELME.

J'ai ton fait.

MASCARILLE.

Allons donc ; et que les Cieux prospères
Nous donnent des enfants dont nous soyons les pères.

FIN.

DÉPIT AMOUREUX

Comédie

1656

1. On remarquera que le véritable titre de la pièce est *Dépit amoureux*, et non *le Dépit amoureux*.

PERSONNAGES

ÉRASTE, amant de Lucile.
ALBERT, père de Lucile.
GROS-RENÉ, valet d'Éraste.
VALÈRE, fils de Polidore.
LUCILE, fille d'Albert.
MARINETTE, suivante de Lucile.
POLIDORE, père de Valère.
FROSINE, confidente d'Ascagne.
ASCAGNE, fille sous l'habit d'homme.
MASCARILLE, valet de Valère.
MÉTAPHRASTE, pédant.
LA RAPIÈRE, bretteur.

Aucune édition n'a indiqué où la scène se passe.

DÉPIT AMOUREUX

COMÉDIE

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉRASTE, GROS-RENÉ.

ÉRASTE.

Veux-tu que je te die ? Une atteinte secrète
Ne laisse point mon âme en une bonne assiette.
Oui, quoi qu'à mon amour tu puisses repartir,
Il craint d'être la dupe, à ne te point mentir ;
Qu'en faveur d'un rival ta foi ne se corrompe,
Ou du moins qu'avec moi toi-même on ne te trompe.

GROS-RENÉ.

Pour moi, me soupçonner de quelque mauvais tour.
Je dirai, n'en déplaise à monsieur votre amour,
Que c'est injustement blesser ma prud'homie
Et se connaître mal en physionomie.
Les gens de mon minois ne sont point accusés
D'être, grâce à Dieu, ni fourbes ni rusés :
Cet honneur qu'on nous fait, je ne le démens guères
Et suis homme fort rond de toutes les manières.
Pour que l'on me trompât, cela se pourrait bien ;

Le doute est mieux fondé ; pourtant je n'en crois rien.
 Je ne vois point encore, ou je suis une bête,
 Sur quoi vous avez pu prendre martel en tête.
 Lucile, à mon avis, vous montre assez d'amour ;
 Elle vous voit, vous parle à toute heure du jour,
 Et Valère, après tout, qui cause votre crainte,
 Semble n'être à présent souffert que par contrainte.

ERASTE.

Souvent d'un faux espoir un amant est nourri :
 Le mieux reçu toujours n'est pas le plus chéri,
 Et tout ce que d'ardeur font paraître les femmes
 Parfois n'est qu'un beau voile à couvrir d'autres flammes.
 Valère enfin, pour être un amant rebuté,
 Montre depuis un temps trop de tranquillité ;
 Et ce qu'à ces faveurs, dont tu crois l'apparence,
 Il témoigne de joie ou bien d'indifférence
 M'empoisonne à tous coups leurs plus charmants appas,
 Me donne ce chagrin que tu ne comprends pas,
 Tient mon bonheur en doute, et me rend difficile
 Une entière croyance aux propos de Lucile.
 Je voudrais, pour trouver un tel destin plus doux,
 Y voir entrer un peu de son transport jaloux,
 Et sur ses déplaisirs et son impatience,
 Mon âme prendrait lors une pleine assurance.
 Toi-même, penses-tu qu'on puisse, comme il fait,
 Voir chérir un rival d'un esprit satisfait ?
 Et, si tu n'en crois rien, dis-moi, je t'en conjure,
 Si j'ai lieu de rêver dessus cette aventure.

GROS-RENÉ.

Peut-être que son cœur a changé de désirs,
 Connaissant qu'il poussait d'inutiles soupirs.

ERASTE.

Lorsque par les rebuts une âme est détachée,
 Elle veut fuir l'objet dont elle fut touchée,
 Et ne rompt point sa chaîne avec si peu d'éclat
 Qu'elle puisse rester en un paisible état :
 De ce qu'on a chéri la fatale présence
 Ne nous laisse jamais dedans l'indifférence,
 Et, si de cette vue on n'accroît son dédain,
 Notre amour est bien près de nous rentrer au sein.
 Enfin, crois-moi, si bien qu'on éteigne une flamme,
 Un peu de jalousie occupe encore une âme,
 Et l'on ne saurait voir sans en être piqué
 Posséder par un autre un cœur qu'on a manqué.

GROS-RENÉ.

Pour moi, je ne sais point tant de philosophie ;
 Ce que voyent mes yeux, franchement je m'y fie,

Et ne suis point de moi si mortel ennemi
 Que je m'aïlle affliger sans sujet ni demi.
 Pourquoi subtiliser et faire le capable
 A chercher des raisons pour être misérable ?
 Sur des soupçons en l'air je m'irais alarmer ?
 Laissons venir la fête avant que la chômer.
 Le chagrin me paraît une incommode chose ;
 Je n'en prends point pour moi sans bonne et juste cause :
 Et mêmes à mes yeux cent sujets d'en avoir
 S'offrent le plus souvent que je ne veux pas voir.
 Avec vous en amour je cours même fortune,
 Celle que vous aurez me doit être commune :
 La maîtresse ne peut abuser votre foi,
 A moins que la suivante en fasse autant pour moi ;
 Mais j'en fuis la pensée avec un soin extrême.
 Je veux croire les gens quand on me dit : « Je t'aime »,
 Et ne vais point chercher, pour m'estimer heureux,
 Si Mascarille ou non s'arrache les cheveux.
 Que tantôt Marinette endure qu'à son aise
 Jodelet par plaisir la caresse et la baise,
 Et que ce beau rival en rie ainsi qu'un fou,
 A son exemple aussi j'en rirai tout mon soûl,
 Et l'on verra qui rit avec meilleure grâce.

ÉRASTE.

Voilà de tes discours.

GROS-RENÉ.

Mais je la vois qui passe.

SCÈNE II.

MARINETTE, ÉRASTE, GROS-RENÉ.

GROS-RENÉ.

St, Marinette !

MARINETTE.

Ho ! ho ! Que fais-tu là ?

GROS-RENÉ.

Ma foi,

Demande ; nous étions tout à l'heure sur toi.

MARINETTE.

Vous êtes aussi là, Monsieur ! Depuis une heure,
 Vous m'avez fait trotter comme un Basque, je meure.

ÉRASTE.

Comment ?

MARINETTE.

Pour vous chercher j'ai fait dix mille pas,
 Et vous promets, ma foi...

ERASTE.

Quoi ?

MARINETTE.

Que vous n'êtes pas
 Au temple, au Cours, chez vous, ni dans la Grande Place.
 GROS-RENÉ.

Il fallait en jurer.

ERASTE.

Apprends-moi donc, de grâce,
 Qui te fait me chercher.

MARINETTE.

Quelqu'un, en vérité,
 Qui pour vous n'a pas trop mauvaise volonté,
 Ma maîtresse en un mot.

ERASTE.

Ah ! chère Marinette,
 Ton discours de son cœur est-il bien l'interprète ?
 Ne me déguise point un mystère fatal,
 Je ne t'en voudrais pas pour cela plus de mal :
 Au nom des dieux, dis-moi si ta belle maîtresse
 N'abuse point mes vœux d'une fausse tendresse.

MARINETTE.

Hé, hé ! d'où vous vient donc ce plaisant mouvement ?
 Elle ne fait pas voir assez son sentiment ?
 Quel garant est-ce encor que votre amour demande ?
 Que lui faut-il ?

GROS-RENÉ.

A moins que Valère se pende,
 Bagatelle, son cœur ne s'assurera point.

MARINETTE.

Comment ?

GROS-RENÉ.

Il est jaloux jusques en un tel point.

MARINETTE.

De Valère ? Ah ! vraiment la pensée est bien belle !
 Elle peut seulement naître en votre cervelle.
 Je vous croyais du sens, et jusqu'à ce moment
 J'avais de votre esprit quelque bon sentiment ;
 Mais, à ce que je vois, je m'étais fort trompée.
 Ta tête de ce mal est-elle aussi frappée ?

GROS-RENÉ.

Moi, jaloux ? Dieu m'en garde, et d'être assez badin
 Pour m'aller emmaigrir avec un tel chagrin ;
 Outre que de ton cœur ta foi me cautionne,
 L'opinion que j'ai de moi-même est trop bonne
 Pour croire auprès de moi que quelque autre te plût :
 Où diantre pourrais-tu trouver qui me valût ?

MARINETTE.

En effet, tu dis bien ; voilà comme il faut être.
Jamais de ces soupçons qu'un jaloux fait paraître :
Tout le fruit qu'on en cueille est de se mettre mal,
Et d'avancer par là les desseins d'un rival ;
Au mérite souvent de qui l'éclat vous biesse
Vos chagrins font ouvrir les yeux d'une maîtresse ;
Et j'en sais tel qui doit son destin le plus doux
Aux soins trop inquiets de son rival jaloux.
Enfin, quoi qu'il en soit, témoigner de l'ombrage,
C'est jouer en amour un mauvais personnage,
Et se rendre après tout misérable à crédit :
Cela, seigneur Eraste, en passant vous soit dit.

ERASTE.

Eh bien n'en parlons plus ; que venais-tu m'apprendre ?

MARINETTE.

Vous mériteriez bien que l'on vous fit attendre,
Qu'afin de vous punir je vous tinsse caché
Le grand secret pourquoi je vous ai tant cherché.
Tenez, voyez ce mot, et sortez hors de doute.
Lisez-le donc tout haut ; personne ici n'écoute.

ERASTE *lit.*

Vous m'avez dit que votre amour
Était capable de tout faire ;
Il se couronnera lui-même dans ce jour,
S'il peut avoir l'aveu d'un père.
Faites parler les droits qu'on a dessus mon cœur,
Je vous en donne la licence ;
Et, si c'est en votre faveur,
Je vous répons de mon obéissance.

Ah ! quel bonheur ! ô toi qui me l'as apporté,
Je te dois regarder comme une déité.

GROS-RENÉ.

Je vous le disais bien contre votre croyance :
Je ne me trompe guère aux choses que je pense.

ERASTE *lit.*

Faites parler les droits qu'on a dessus mon cœur,
Je vous en donne la licence ;
Et, si c'est en votre faveur,
Je vous répons de mon obéissance.

MARINETTE.

Si je lui rapportais vos faiblesses d'esprit,
Elle désavouerait bientôt un tel écrit.

ERASTE.

Ah ! cache-lui, de grâce, une peur passagère
Où mon âme a cru voir quelque peu de lumière ;

Ou, si tu la lui dis, ajoute que ma mort
Est prête d'expier l'erreur de ce transport ;
Que je vais à ses pieds, si j'ai pu lui déplaire,
Sacrifier ma vie à sa juste colère.

MARINETTE.

Ne parlons point de mort, ce n'en est pas le temps.

ERASTE.

Au reste, je te dois beaucoup, et je prétends
Reconnaître dans peu de la bonne manière
Les soins d'une si noble et si belle courrière.

MARINETTE.

A propos, savez-vous où je vous ai cherché
Tantôt encore ?

ERASTE.

Eh bien ?

MARINETTE.

Tout proche du marché :

Où vous savez.

ERASTE.

Où donc ?

MARINETTE.

Là, dans cette boutique

Où dès le mois passé votre cœur magnifique
Me promet, de sa grâce, une bague.

ERASTE.

Ah ! j'entends.

GROS-RENÉ.

La matoise !

ERASTE.

Il est vrai, j'ai tardé trop longtemps
A m'acquitter vers toi d'une telle promesse ;
Mais...

MARINETTE.

Ce que j'en ai dit n'est pas que je vous presse.

GROS-RENÉ.

Oh ! que non !

ERASTE.

Celle-ci peut-être aura de quoi
Te plaire ; accepte-la pour celle que je dois.

MARINETTE.

Monsieur, vous vous moquez ; j'aurais honte à la prendre.

GROS-RENÉ.

Pauvre honteuse, prends sans davantage attendre :
Refuser ce qu'on donne est bon à faire aux fous.

MARINETTE.

Ce sera pour garder quelque chose de vous.

ÉRASTE.

Quand puis-je rendre grâce à cet ange adorable ?

MARINETTE.

Travaillez à vous rendre un père favorable.

ÉRASTE.

Mais, s'il me rebutait, dois-je...

MARINETTE.

Alors comme alors,

Pour vous on emploiera toutes sortes d'efforts ;

D'une façon ou d'autre il faut qu'elle soit vôtre :

Faites votre pouvoir, et nous ferons le nôtre.

ÉRASTE.

Adieu, nous en saurons le succès dans ce jour.

MARINETTE.

Et nous, que dirons-nous aussi de notre amour ?

Tu ne m'en parles point.

GROS-RENÉ.

Un hymen qu'on souhaite

Entre gens comme nous est chose bientôt faite.

Je te veux ; me veux-tu de même ?

MARINETTE.

Avec plaisir.

GROS-RENÉ.

Touche ; il suffit.

MARINETTE.

Adieu, Gros-René, mon désir.

GROS-RENÉ.

Adieu, mon astre.

MARINETTE.

Adieu, beau tison de ma flamme.

GROS-RENÉ.

Adieu, chère comète, arc-en-ciel de mon âme.

(*Marinette sort.*)

Le bon Dieu soit loué, nos affaires vont bien :

Albert n'est pas un homme à vous refuser rien.

ÉRASTE.

Valère vient à nous.

GROS-RENÉ.

Je plains le pauvre hère,

Sachant ce qui se passe.

SCÈNE III.

ÉRASTE, VALÈRE, GROS-RENÉ.

ÉRASTE.

Eh bien, seigneur Valère ?

- VALÈRE.
Eh bien, seigneur Eraste ?
- ERASTE.
En quel état l'amour ?
- VALÈRE.
En quel état vos feux ?
- ERASTE.
Plus forts de jour en jour.
- VALÈRE.
Et mon amour plus fort.
- ERASTE.
Pour Lucile ?
- VALÈRE.
Pour elle.
- ERASTE.
Certes, je l'avouerais, vous êtes le modèle
D'une rare constance.
- VALÈRE.
Et votre fermeté
Doit être un rare exemple à la postérité.
- ERASTE.
Pour moi, je suis peu fait à cet amour austère
Qui dans les seuls regards trouve à se satisfaire ;
Et je ne forme point d'assez beaux sentiments
Pour souffrir constamment les mauvais traitements.
Enfin, quand j'aime bien, j'aime fort que l'on m'aime.
- VALÈRE.
Il est très naturel, et j'en suis bien de même :
Le plus parfait objet dont je serais charmé
N'aurait pas mes tributs, n'en étant point aimé.
- ERASTE.
Lucile cependant...
- VALÈRE.
Lucile dans son âme
Rend tout ce que je veux qu'elle rende à ma flamme.
- ERASTE.
Vous êtes donc facile à contenter ?
- VALÈRE.
Pas tant
- Que vous pourriez penser.
- ERASTE.
Je puis croire pourtant,
Sans trop de vanité, que je suis en sa grâce.
- VALÈRE.
Moi, je sais que j'y tiens une assez bonne place.
- ERASTE.
Ne vous abusez point, croyez-moi.

VALÈRE.

Croyez-moi,
Ne laissez point duper vos yeux à trop de foi.

ERASTE.

Si j'osais vous montrer une preuve assurée
Que son cœur... Non, votre âme en serait altérée.

VALÈRE.

Si je vous osais, moi, découvrir en secret...
Mais je vous fâcherais, et veux être discret.

ERASTE.

Vraiment, vous me poussez, et, contre mon envie,
Votre présomption veut que je l'humilie :
Lisez.

VALÈRE.

Ces mots sont doux.

ERASTE.

Vous connaissez la main ?

VALÈRE.

Oui, de Lucile.

ERASTE.

Eh bien ? cet espoir si certain...

VALÈRE, *riant*.

Adieu, seigneur Eraste.

(*Il sort*).

GROS-RENÉ.

Il est fou, le bon sire :

Où vient-il donc pour lui de voir le mot pour rire ?

ERASTE.

Certes il me surprend, et j'ignore, entre nous,
Quel diable de mystère est caché là-dessous.

GROS-RENÉ.

Son valet vient, je pense.

ERASTE.

Oui, je le vois paraître.

Feignons pour le jeter sur l'amour de son maître.

SCÈNE IV.

MASCARILLE, ERASTE, GROS-RENÉ.

MASCARILLE.

Non, je ne trouve point d'état plus malheureux
Que d'avoir un patron jeune et fort amoureux.

GROS-RENÉ.

Bonjour.

MASCARILLE.

Bonjour.

GROS-RENÉ.

Où tend¹ Mascarille à cette heure ?
Que fait-il ? revient-il ? va-t-il, ou s'il demeure ?

MASCARILLE.

Non, je ne reviens pas, car je n'ai pas été ;
Je ne vais pas aussi, car je suis arrêté ;
Et ne demeure point, car, tout de ce pas même,
Je prétends m'en aller.

ERASTE.

La rigueur est extrême.

DouceMENT, Mascarille.

MASCARILLE.

Ah ! Monsieur, serviteur.

ERASTE.

Vous nous fuyez bien vite ! hé quoi ! vous fais-je peur ?

MASCARILLE.

Je ne crois pas cela de votre courtoisie.

ERASTE.

Touche : nous n'avons plus sujet de jalousie ;
Nous devenons amis, et mes feux que j'éteins
Laissent la place libre à vos heureux desseins.

MASCARILLE.

Plût à Dieu !

ERASTE.

Gros-René sait qu'ailleurs je me jette.

GROS-RENÉ.

Sans doute, et je te cède aussi la Marinette.

MASCARILLE.

Passons sur ce point-là : notre rivalité
N'est pas pour en venir à grande extrémité ;
Mais est-ce un coup bien sûr que votre Seigneurie
Soit désénamourée, ou si c'est raillerie ?

ERASTE.

J'ai su qu'en ses amours ton maître était trop bien ;
Et je serais un fou de prétendre plus rien
Aux étroites faveurs qu'il a de cette belle.

MASCARILLE.

Certes vous me plaisez avec cette nouvelle :
Outre qu'en nos projets je vous craignais un peu,
Vous tirez sagement votre épingle du jeu.
Oui, vous avez bien fait de quitter une place
Où l'on vous caressait pour la seule grimace ;
Et mille fois, sachant tout ce qui se passait,
J'ai plaint le faux espoir dont on vous repaissait :
On offense un brave homme alors que l'on l'abuse.

1. *Tend* est employé ici dans le sens du latin *tendere*, se diriger.

Mais d'où diantre, après tout, avez-vous su la ruse ?
 Car cet engagement mutuel de leur foi
 N'eut pour témoins, la nuit, que deux autres et moi ;
 Et l'on croit jusqu'ici la chaîne fort secrète
 Qui rend de nos amants la flamme satisfaite.

ERASTE.

Eh ! que dis-tu ?

MASCARILLE.

Je dis que je suis interdit,
 Et ne sais pas, Monsieur, qui peut vous avoir dit
 Que, sous ce faux semblant qui trompe tout le monde
 En vous trompant aussi, leur ardeur sans seconde
 D'un secret mariage a serré le lien.

ERASTE.

Vous en avez menti.

MASCARILLE.

Monsieur, je le veux bien.

ERASTE.

Vous êtes un coquin.

MASCARILLE.

D'accord.

ERASTE.

Et cette audace

Mériterait cent coups de bâton sur la place.

MASCARILLE.

Vous avez tout pouvoir.

ERASTE.

Ah ! Gros-René.

GROS-RENÉ.

Monsieur.

ERASTE.

Je démens un discours dont je n'ai que trop peur.

(A Mascarille).

Tu penses fuir ?

MASCARILLE.

Nenni.

ERASTE.

Quoi ! Lucile est la femme...

MASCARILLE.

Non, Monsieur, je raillais.

ERASTE.

Ha ! vous raillez, infâme.

MASCARILLE.

Non, je ne raillais point.

ERASTE.

Il est donc vrai ?

MASCARILLE.

Non pas ;

Je ne dis pas cela.

ERASTE.

Que dis-tu donc ?

MASCARILLE.

Hélas !

Je ne dis rien de peur de mal parler.

ERASTE.

Assure

Ou si c'est chose vraie, ou si c'est imposture.

MASCARILLE.

C'est ce qu'il vous plaira : je ne suis pas ici
Pour vous rien contester.ERASTE, *tirant son épée.*

Veux-tu dire ? Voici,

Sans marchander, de quoi te délier la langue.

MASCARILLE.

Elle ira faire encor quelque sottie harangue.
Eh ! de grâce, plutôt, si vous le trouvez bon,
Donnez-moi vite quelques coups de bâton,
Et me laissez tirer mes chausses sans murmure.

ERASTE.

Tu mourras, ou je veux que la vérité pure
S'exprime par ta bouche.

MASCARILLE.

Hélas ! je la dirai ;

Mais peut-être, Monsieur, que je vous fâcherai.

ERASTE.

Parle ; mais prends bien garde à ce que tu vas faire :
A ma juste fureur rien ne te peut soustraire,
Si tu mens d'un seul mot en ce que tu diras.

MASCARILLE.

J'y consens, rompez-moi les jambes et les bras ;
Faites-moi pis encor, tuez-moi, si j'impose
En tout ce que j'ai dit ici la moindre chose.

ERASTE.

Ce mariage est vrai ?

MASCARILLE.

Ma langue en cet endroit

A fait un pas de clerc dont elle s'aperçoit ;
Mais enfin cette affaire est comme vous la dites,
Et c'est après cinq jours de nocturnes visites,
Tandis que vous serviez à mieux couvrir leur jeu,
Que depuis avant-hier ils sont joints de ce nœud ;
Et Lucile, depuis, fait encor moins paraître
La violente amour qu'elle porte à mon maître,

Et veut absolument que tout ce qu'il verra,
 Et qu'en votre faveur son cœur témoignera,
 Il l'impute à l'effet d'une haute prudence,
 Qui veut de leurs secrets ôter la connaissance.
 Si, malgré mes serments, vous doutez de ma foi,
 Gros-René peut venir une nuit avec moi,
 Et je lui ferai voir, étant en sentinelle,
 Que nous avons dans l'ombre un libre accès chez elle.

ERASTE.

Ote-toi de mes yeux, maraud.

MASCARILLE.

Et de grand cœur.

C'est ce que je demande.

ERASTE.

Eh bien?

GROS-RENÉ.

Eh bien ! Monsieur,

Nous en tenons tous deux, si l'autre est véritable.

ERASTE.

Las ! il ne l'est que trop, le bourreau détestable !
 Je vois trop d'apparence à tout ce qu'il a dit,
 Et ce qu'a fait Valère en voyant cet écrit
 Marque bien leur concert, et que c'est une baye¹
 Qui sert sans doute aux feux dont l'ingrate le paye.

SCÈNE V.

MARINETTE, GROS-RENÉ, ÉRASTE.

MARINETTE.

Je viens vous avertir que tantôt, sur le soir,
 Ma maîtresse au jardin vous permet de la voir.

ERASTE.

Oses-tu me parler, âme double et traîtresse ?
 Va, sors de ma présence, et dis à ta maîtresse
 Qu'avecque ses écrits elle me laisse en paix,
 Et que voilà l'état, infâme, que j'en fais.

(Il déchire la lettre).

MARINETTE.

Gros-René, dis-moi donc quelle mouche le pique.

GROS-RENÉ.

M'oses-tu bien encor parler, femelle inique,
 Crocodile trompeur, de qui le cœur félon
 Est pire qu'un satrape ou bien qu'un Lestrigon² ?

1. *Baye*, tromperie, moquerie.

2. *Lestrigons*, nom d'un peuple, de la Campanie suivant les uns, de la Sicile selon les autres, que les poètes anciens ont représenté comme anthropophage.

Va, va rendre réponse à ta bonne maîtresse,
Et lui dit bien et beau que, malgré sa souplesse,
Nous ne sommes plus sots, ni mon maître ni moi,
Et désormais qu'elle aille au diable avecque toi.

MARINETTE, *seule*.

Ma pauvre Marinette, es-tu bien éveillée ?
De quel démon est donc leur âme travaillée ?
Quoi ! faire un tel accueil à nos soins obligeants ?
Oh ! que ceci chez nous va surprendre les gens !

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE.

ASCAGNE, FROSINE.

FROSINE.

Ascagne, je suis fille à secret, Dieu merci.

ASCAGNE.

Mais pour un tel discours sommes-nous bien ici ?
Prenons garde qu'aucun ne nous vienne surprendre,
Ou que de quelque endroit on ne nous puisse entendre.

FROSINE.

Nous serions au logis beaucoup moins sûrement :
Ici de tous côtés on découvre aisément,
Et nous pouvons parler avec toute assurance.

ASCAGNE.

Hélas ! que j'ai de peine à rompre mon silence !

FROSINE.

Ouais, ceci doit donc être un important secret.

ASCAGNE.

Trop, puisque je le dis à vous-même à regret,
Et que, si je pouvais le cacher davantage,
Vous ne le sauriez point.

FROSINE.

Ah ! c'est me faire outrage.

Feindre à s'ouvrir à moi, dont vous avez connu
Dans tous vos intérêts l'esprit si retenu !
Moi nourrie avec vous, et qui tiens sous silence
Des choses qui vous sont de si grande importance !
Qui sait...

ASCAGNE.

Oui, vous savez la secrète raison
Qui cache aux yeux de tous mon sexe et ma maison ;
Vous savez que dans celle où passa mon bas âge
Je suis pour y pouvoir retenir l'héritage
Que relâchait ailleurs le jeune Ascagne mort,
Dont mon déguisement fait revivre le sort,

Et c'est aussi pourquoi ma bouche se dispense
 A vous ouvrir mon cœur avec plus d'assurance.
 Mais, avant que passer, Frosine, à ce discours,
 Eclaircissez un doute où je tombe toujours :
 Se pourrait-il qu'Albert ne sût rien du mystère
 Qui masque ainsi mon sexe et l'a rendu mon père ?

FROSINE.

En bonne foi, ce point sur quoi vous me pressez
 Est une affaire aussi qui m'embarrasse assez :
 Le fond de cette intrigue est pour moi lettre close,
 Et ma mère ne put m'éclaircir mieux la chose.
 Quand il mourut, ce fils, l'objet de tant d'amour,
 Au destin de qui, même avant qu'il vint au jour,
 Le testament d'un oncle abondant en richesses
 D'un soin particulier avait fait des largesses,
 Et que sa mère fit un secret de sa mort,
 De son époux absent redoutant le transport,
 S'il voyait chez un autre aller tout l'héritage
 Dont sa maison tirait un si grand avantage ;
 Quand, dis-je, pour cacher un tel événement,
 La supposition fut de son sentiment,
 Et qu'on vous prit chez nous, où vous étiez nourrie
 (Votre mère d'accord de cette tromperie
 Qui remplaçait ce fils à sa garde commis),
 En faveur des présents le secret fut promis.
 Albert ne l'a point su de nous ; et, pour sa femme,
 L'ayant plus de douze ans conservé dans son âme,
 Comme le mal fut prompt dont on la vit mourir,
 Son trépas imprévu ne put rien découvrir.
 Mais cependant je vois qu'il garde intelligence
 Avec celle de qui vous tenez la naissance,
 J'ai su qu'en secret même il lui faisait du bien ;
 Et peut-être cela ne se fait pas pour rien.
 D'autre part, il vous veut porter au mariage ;
 Et, comme il le prétend, c'est un mauvais langage :
 Je ne sais s'il saurait la supposition
 Sans le déguisement ; mais la digression
 Tout insensiblement pourrait trop loin s'étendre :
 Revenons au secret que je brûle d'apprendre.

ASCAGNE.

Sachez donc que l'amour ne sait point s'abuser,
 Que mon sexe à ses yeux n'a pu se déguiser,
 Et que ses traits subtils, sous l'habit que je porte,
 Ont su trouver le cœur d'une fille peu forte :
 J'aime enfin.

FROSINE.

Vous aimez ?

ASCAGNE.

Frosine, doucement ;
 N'entrez pas tout à fait dedans l'étonnement :
 Il n'est pas temps encore, et ce cœur qui soupire
 A bien pour vous surprendre autre chose à vous dire.

FROSINE.

Et quoi ?

ASCAGNE.

J'aime Valère.

FROSINE.

Ah ! vous avez raison :

L'objet de votre amour, lui dont à la maison
 Votre imposture enlève un puissant héritage,
 Et qui, de votre sexe ayant le moindre ombrage,
 Verrait incontinent ce bien lui retourner !
 C'est encore un plus grand sujet de s'étonner.

ASCAGNE.

J'ai de quoi toutefois surprendre plus votre âme :
 Je suis sa femme.

FROSINE.

O dieux ! sa femme ?

ASCAGNE.

Oui, sa femme.

FROSINE.

Ah ! certes celui-là l'emporte, et vient à bout
 De toute ma raison.

ASCAGNE.

Ce n'est pas encor tout.

FROSINE.

Encore !

ASCAGNE.

Je la suis, dis-je, sans qu'il le pense,
 Ni qu'il ait de mon sort la moindre connaissance.

FROSINE.

Oh ! poussez ; je le quitte ¹, et ne raisonne plus,
 Tant mes sens, coup sur coup se trouvent confondus.
 A ces énigmes-là je ne puis rien comprendre.

ASCAGNE.

Je vais vous l'expliquer, si vous voulez m'entendre.
 Valère, dans les fers de ma sœur arrêté,
 Me semblait un amant digne d'être écouté,
 Et je ne pouvais voir qu'on rebutât sa flamme
 Sans qu'un peu d'intérêt touchât pour lui mon âme.
 Je voulais que Lucile aimât son entretien ;

1. *Je le quitte, j'y renonce, j'abandonne la partie.*

Je blâmais ses rigueurs, et les blâmai si bien
 Que moi-même j'entrai, sans pouvoir m'en défendre,
 Dans tous les sentiments qu'elle ne pouvait prendre.
 C'était, en lui parlant, moi qu'il persuadait ;
 Je me laissais gagner aux soupirs qu'il perdait,
 Et ses vœux, rejetés de l'objet qui l'enflamme,
 Étaient comme vainqueurs reçus dedans mon âme.
 Ainsi mon cœur, Frosine, un peu trop faible, hélas !
 Se rendit à des soins qu'on ne lui rendait pas,
 Par un coup réfléchi reçut une blessure,
 Et paya pour un autre avec beaucoup d'usure.
 Enfin, ma chère, enfin l'amour que j'eus pour lui
 Se voulut expliquer, mais sous le nom d'autrui :
 Dans ma bouche, une nuit, cet amant trop aimable
 Crut rencontrer Lucile à ses vœux favorable,
 Et je sus ménager si bien cet entretien
 Que du déguisement il ne reconnut rien.
 Sous ce voile trompeur qui flattait sa pensée,
 Je lui dis que pour lui mon âme était blessée ;
 Mais que, voyant mon père en d'autres sentiments,
 Je devais une feinte à ses commandements ;
 Qu'ainsi de notre amour nous ferions un mystère
 Dont la nuit seulement serait dépositaire,
 Et qu'entre nous, de jour, de peur de rien gâter,
 Tout entretien secret se devait éviter ;
 Qu'il me verrait alors la même indifférence
 Qu'avant que nous eussions aucune intelligence,
 Et que de son côté, de même que du mien,
 Geste, parole, écrit, ne m'en dit jamais rien.
 Enfin, sans m'arrêter sur toute l'industrie
 Dont j'ai conduit le fil de cette tromperie,
 J'ai poussé jusqu'au bout un projet si hardi,
 Et me suis assuré l'époux que je vous dis.

FROSINE.

Peste ! les grands talents que votre esprit possède !
 Dirait-on qu'elle y touche avec sa mine froide ¹ !
 Cependant vous avez été bien vite ici :
 Car, je veux que la chose ait d'abord réussi,
 Ne jugez-vous pas bien, à regarder l'issue,
 Qu'elle ne peut longtemps éviter d'être sue ?

ASCAGNE.

Quand l'amour est bien fort, rien ne peut l'arrêter .
 Ses projets seulement vont à se contenter,

1. On voit, d'après ce vers, que *froide* se prononçait *fraide*, de même que les imparfaits avaient déjà le son de *ai* tout en s'écrivant encore *oi*.

Et, pourvu qu'il arrive au but qu'il se propose,
 Il croit que tout le reste après est peu de chose.
 Mais enfin aujourd'hui je me découvre à vous,
 Afin que vos conseils... Mais voici cet époux.

SCÈNE II.

VALÈRE, ASCAGNE, FROSINE.

VALÈRE.

Si vous êtes tous deux en quelque conférence
 Où je vous fasse tort de mêler ma présence,
 Je me retirerai.

ASCAGNE.

Non, non ; vous pouvez bien,
 Puisque vous le faisiez, rompre notre entretien.

VALÈRE.

Moi ?

ASCAGNE.

Vous-même.

VALÈRE.

Et comment ?

ASCAGNE.

Je disais que Valère

Aurait, si j'étais fille, un peu trop su me plaire,
 Et que, si je faisais tous les vœux de son cœur,
 Je ne tarderais guère à faire son honneur.

VALÈRE.

Ces protestations ne coûtent pas grand chose,
 Alors qu'à leur effet un pareil *si* s'oppose ;
 Mais vous seriez bien pris, si quelque événement
 Allait mettre à l'épreuve un si doux compliment.

ASCAGNE.

Point du tout ; je vous dis que, régnañt dans votre âme,
 Je voudrais de bon cœur couronner votre flamme.

VALÈRE.

Et si c'était quelqu'une où par votre secours
 Vous puissiez être utile au bonheur de mes jours ?

ASCAGNE.

Je pourrais assez mal répondre à votre attente.

VALÈRE.

Cette confession n'est pas fort obligeante.

ASCAGNE.

Eh quoi ! vous voudriez, Valère, injustement,
 Qu'étant fille, et mon cœur vous aimant tendrement,
 Je m'allasse engager avec une promesse
 De servir vos ardeurs pour quelqu'autre maîtresse ?

Un si pénible effort pour moi m'est interdit.

VALÈRE.

Mais, cela n'étant pas ?

ASCAGNE.

Ce que je vous ai dit

Je l'ai dit comme fille, et vous le devez prendre
Tout de même.

VALÈRE.

Ainsi donc, il ne faut rien prétendre,
Ascagne, à des bontés que vous auriez pour nous,
A moins que le Ciel fasse un grand miracle en vous.
Bref, si vous n'êtes fille, adieu votre tendresse ;
Il ne vous reste rien qui pour nous s'intéresse ?

ASCAGNE.

J'ai l'esprit délicat plus qu'on ne peut penser,
Et le moindre scrupule a de quoi m'offenser
Quand il s'agit d'aimer ; enfin je suis sincère ;
Je ne m'engage point à vous servir, Valère,
Si vous ne m'assurez au moins absolument
Que vous gardez pour moi le même sentiment ;
Que pareille chaleur d'amitié vous transporte,
Et que, si j'étais fille, une flamme plus forte
N'outragerait point celle où je vivrais pour vous.

VALÈRE.

Je n'avais jamais vu ce scrupule jaloux ;
Mais, tout nouveau qu'il est, ce mouvement m'oblige,
Et je vous fais ici tout l'aveu qu'il exige.

ASCAGNE.

Mais sans fard ?

VALÈRE.

Oui, sans fard.

ASCAGNE.

S'il est vrai, désormais

Vos intérêts seront les miens, je vous promets.

VALÈRE.

J'ai bientôt à vous dire un important mystère
Où l'effet de ces mots me sera nécessaire.

ASCAGNE.

Et j'ai quelque secret de même à vous ouvrir
Où votre cœur pour moi se pourra découvrir.

VALÈRE.

Eh ! de quelle façon cela pourrait-il être ?

ASCAGNE.

C'est que j'ai de l'amour qui n'oserait paraître,
Et vous pourriez avoir sur l'objet de mes vœux
Un empire à pouvoir rendre mon sort heureux.

VALÈRE.

Expliquez-vous, Ascagne, et croyez par avance
Que votre heur est certain, s'il est en ma puissance.

ASCAGNE.

Vous promettez ici plus que vous ne croyez.

VALÈRE.

Non, non ; dites l'objet pour qui vous m'employez.

ASCAGNE.

Il n'est pas encor temps ; mais c'est une personne
Qui vous touche de près.

VALÈRE.

Votre discours m'étonne ;

Plût à Dieu que ma sœur...

ASCAGNE.

Ce n'est pas la saison

De m'expliquer, vous dis-je.

VALÈRE.

Et pourquoi ?

ASCAGNE.

Pour raison.

Vous saurez mon secret quand je saurai le vôtre.

VALÈRE.

J'ai besoin pour cela de l'aveu de quelque autre.

ASCAGNE.

Ayez-le donc, et lors, nous expliquant nos vœux,
Nous verrons qui tiendra mieux parole des deux.

VALÈRE.

Adieu ; j'en suis content.

ASCAGNE.

Et moi content, Valère.

(Valère sort).

FROSINE.

Il croit trouver en vous l'assistance d'un frère.

SCÈNE III.

FROSINE, ASCAGNE, MARINETTE, LUCILE.

LUCILE.

C'en est fait ; c'est ainsi que je me puis venger ;
Et, si cette action a de quoi l'affliger,
C'est toute la douceur que mon cœur s'y propose.
Mon frère, vous voyez une métamorphose.
Je veux chérir Valère après tant de fierté,
Et mes vœux maintenant tournent de son côté.

ASCAGNE.

Que dites-vous, ma sœur ? comment ! courir au change ?
Cette inégalité me semble trop étrange.

LUCILE.

La vôtre me surprend avec plus de sujet :
De vos soins autrefois Valère était l'objet ;
Je vous ai vu pour lui m'accuser de caprice,
D'aveugle cruauté, d'orgueil et d'injustice ;
Et, quand je veux l'aimer, mon dessein vous déplaît,
Et je vous vois parler contre son intérêt.

ASCAGNE.

Je le quitte, ma sœur, pour embrasser le vôtre :
Je sais qu'il est rangé dessous les lois d'une autre ;
Et ce serait un trait honteux à vos appas,
Si vous le rappeliez et qu'il ne revînt pas.

LUCILE.

Si ce n'est que cela, j'aurai soin de ma gloire,
Et je sais pour son cœur tout ce que j'en dois croire :
Il s'explique à mes yeux intelligiblement.
Ainsi, découvrez-lui sans peur mon sentiment ;
Ou, si vous refusez de le faire, ma bouche
Lui va faire savoir que son ardeur me touche.
Quoi ! mon frère, à ces mots vous restez interdit ?

ASCAGNE.

Ah ! ma sœur, si sur vous je puis avoir crédit,
Si vous êtes sensible aux prières d'un frère,
Quittez un tel dessein, et n'ôtez point Valère
Aux vœux d'un jeune objet dont l'intérêt m'est cher,
Et qui, sur ma parole, a droit de vous toucher.
La pauvre infortunée aime avec violence ;
A moi seul de ses feux elle fait confidence,
Et je vois dans son cœur de tendres mouvements
A dompter la fierté des plus durs sentiments.
Oui, vous auriez pitié de l'état de son âme,
Connaissant de quel coup vous menacez sa flamme,
Et je ressens si bien la douleur qu'elle aura
Que je suis assuré, ma sœur, qu'elle en mourra,
Si vous lui dérobez l'amant qui peut lui plaire.
Eraste est un parti qui doit vous satisfaire,
Et des feux mutuels...

LUCILE.

Mon frère, c'est assez :

Je ne sais point pour qui vous vous intéressez ;
Mais, de grâce, cessons ce discours, je vous prie,
Et me laissez un peu dans quelque rêverie.

ASCAGNE.

Allez, cruelle sœur, vous me désespérez,
Si vous effectuez vos desseins déclarés.

SCÈNE IV.

MARINETTE, LUCILE.

MARINETTE.

La résolution, Madame, est assez prompte.

LUCILE.

Un cœur ne pèse rien alors que l'on l'affronte ;
Il court à sa vengeance, et saisit promptement
Tout ce qu'il croit servir à son ressentiment.
Le traître ! faire voir cette insolence extrême !

MARINETTE.

Vous m'en voyez encor toute hors de moi-même ;
Et, quoique là-dessus je rumine sans fin,
L'aventure me passe, et j'y perds mon latin.
Car enfin aux transports d'une bonne nouvelle
Jamais cœur ne s'ouvrit d'une façon plus belle :
De l'écrit obligeant le sien tout transporté
Ne me donnait pas moins que de la déité ;
Et cependant jamais, à cet autre message,
Fille ne fut traitée avecque tant d'outrage.
Je ne sais, pour causer de si grands changements,
Ce qui s'est pu passer entre ces courts moments.

LUCILE.

Rien ne s'est pu passer dont il faille être en peine,
Puisque rien ne le doit défendre de ma haine.
Quoi ! tu voudrais chercher hors de sa lâcheté
La secrète raison de cette indignité ?
Cet écrit malheureux dont mon âme s'accuse
Peut-il à son transport souffrir la moindre excuse ?

MARINETTE.

En effet ; je comprends que vous avez raison,
Et que cette querelle est pure trahison.
Nous en tenons, Madame ; et puis prêtons l'oreille
Aux bons chiens de pendards qui nous chantent merveille,
Qui pour nous accrocher feignent tant de langueur !
Laissons à leurs beaux mots fondre notre rigueur,
Rendons-nous à leurs vœux, trop faibles que nous sommes !
Foin de notre sottise, et peste soit des hommes !

LUCILE.

Hé ! bien, bien ; qu'il s'en vante, et rie à nos dépens ;
Il n'aura pas sujet d'en triompher longtemps ;
Et je lui ferai voir qu'en une âme bien faite
Le mépris suit de près la faveur qu'on rejette.

MARINETTE.

Au moins, en pareil cas, est-ce un bonheur bien doux
Quand on sait qu'on n'a point d'avantage sur vous.
Marinette eut bon nez, quoi qu'on en puisse dire,

De ne permettre rien, un soir qu'on voulait rire.
 Quelque autre, sous espoir de *matrimonion*,
 Aurait ouvert l'oreille à la tentation ;
 Mais moi, *nescio vos*.

LUCILE.

Que tu dis de folies,
 Et choisis mal ton temps pour de telles saillies !
 Enfin je suis touchée au cœur sensiblement,
 Et, si jamais celui de ce perfide amant,
 Par un coup de bonheur, dont j'aurais tort, je pense,
 De vouloir à présent concevoir l'espérance
 (Car le Ciel a trop pris plaisir à m'affliger
 Pour me donner celui de me pouvoir venger) ;
 Quand, dis-je, par un sort à mes désirs propice,
 Il reviendrait m'offrir sa vie en sacrifice,
 Détester à mes pieds l'action d'aujourd'hui,
 Je te défends surtout de me parler pour lui.
 Au contraire, je veux que ton zèle s'exprime
 A me bien mettre aux yeux la grandeur de son crime,
 Et même, si mon cœur était pour lui tenté
 De descendre jamais à quelque lâcheté,
 Que ton affection me soit alors sévère,
 Et tienne comme il faut la main à ma colère.

MARINETTE.

Vraiment, n'ayez point peur, et laissez faire à nous :
 J'ai pour le moins autant de colère que vous ;
 Et je serais plutôt fille toute ma vie,
 Que mon gros traître aussi me redonnât envie.
 S'il vient...

SCÈNE V.

MARINETTE, LUCILE, ALBERT.

ALBERT.

Rentrez, Lucile, et me faites venir
 Le précepteur : je veux un peu l'entretenir,
 Et m'informer de lui, qui me gouverne Ascagne,
 S'il sait point quel ennui depuis peu l'accompagne.

(Il continue seul).

En quel gouffre de soins et de perplexité
 Nous jette une action faite sans équité !
 D'un enfant supposé par mon trop d'avarice
 Mon cœur depuis longtemps souffre bien le supplice,
 Et, quand je vois les maux où je me suis plongé,
 Je voudrais à ce bien n'avoir jamais songé.
 Tantôt je crains de voir, par la fourbe éventée,

Ma famille en opprobre et misère jetée ;
 Tantôt, pour ce fils-là qu'il me faut conserver,
 Je crains cent accidents qui peuvent arriver.
 S'il advient que dehors quelque affaire m'appelle,
 J'appréhende au retour cette triste nouvelle :
 « Las ! vous ne savez pas ? vous l'a-t-on annoncé ?
 Votre fils a la fièvre, ou jambe, ou bras cassé ».
 Enfin, à tous moments, sur quoi que je m'arrête,
 Cent sortes de chagrins me roulent par la tête.
 Ah !

SCÈNE VI.

ALBERT, MÉTAPHRASTE.

MÉTAPHRASTE.

Mandatum tuum curo diligenter.

ALBERT.

Maître, j'ai voulu...

MÉTAPHRASTE.

Maître est dit *a magis ter*,

C'est comme qui dirait trois fois plus grand.

ALBERT.

Je meure.

Si je savais cela. Mais soit ; à la bonne heure !

Maître, donc...

MÉTAPHRASTE.

Poursuivez.

ALBERT.

Je veux poursuivre aussi ;

Mais ne poursuivez point, vous, d'interrompre ainsi

Donc, encore une fois, maître, c'est la troisième,

Mon fils me rend chagrin ; vous savez que je l'aime,

Et que soigneusement je l'ai toujours nourri.

MÉTAPHRASTE.

Il est vrai : *Filio non potest præferri**Nisi filius.*

ALBERT.

Maître, en discourant ensemble,

Ce jargon n'est pas fort nécessaire, me semble ;

Je vous crois grand Latin, et grand docteur juré,

Je m'en rapporte à ceux qui m'en ont assuré ;

Mais dans un entretien qu'avec vous je destine¹,

N'allez point déployer toute votre doctrine,

Faire le pédagogue, et cent mots me cracher,

1. *Je destine* veut dire ici : je projette. Je désire avoir.

Comme si vous étiez en chaire pour prêcher.
 Mon père, quoiqu'il eût la tête des meilleures,
 Ne m'a jamais rien fait apprendre que mes heures,
 Qui, depuis cinquante ans dites journallement,
 Ne sont encor pour moi que du haut allemand¹.
 Laissez donc en repos votre science auguste,
 Et que votre langage à mon faible s'ajuste.

MÉTAPHRASTE.

Soit.

ALBERT.

A mon fils l'hymen semble lui faire peur,
 Et, sur quelque parti que je sonde son cœur,
 Pour un pareil lien il est froid, et recule.

MÉTAPHRASTE.

Peut-être a-t-il l'humeur du frère de Marc-Tulle²,
 Dont avec Atticus le même fait sermon³,
 Et comme aussi les Grecs disent *Atanaton*⁴.

ALBERT.

Mon Dieu, maître éternel, laissez là, je vous prie.
 Les Grecs, les Albanais, avec l'Esclavonie,
 Et tous ces autres gens dont vous venez parler :
 Eux et mon fils n'ont rien ensemble à démêler.

MÉTAPHRASTE.

Eh bien, donc, votre fils ?

ALBERT.

Je ne sais si dans l'âme
 Il ne sentirait point une secrète flamme.
 Quelque chose le trouble, ou je suis fort déçu,
 Et je l'aperçus hier sans en être aperçu
 Dans un recoin du bois où nul ne se retire.

MÉTAPHRASTE.

Dans un lieu reculé du bois, voulez-vous dire ?
 Un endroit écarté, *latine secessus* ;
 Virgile l'a dit, *est in secessu locus...*

ALBERT.

Comment aurait-il pu l'avoir dit, ce Virgile.

1. Le *haut allemand* est l'allemand des gens de science, c'est-à-dire le moins répandu et le plus difficile à comprendre. Aujourd'hui que, grâce à la grande diffusion des lumières, l'étude des langues vivantes fait partie de tous les systèmes d'instruction, on dit : « C'est de l'hébreu pour moi ».

2. Métaphraste parle ici du frère de Marcus Tullius Cicero, Quintus Cicero, auteur d'épigrammes contre les femmes et le mariage.

3. *Faire sermon* est une expression latine qui signifie parler.

4. Que vient faire ici cet *Atanaton* tout seul ? Malgré l'absence de l'h après le premier t, il y a lieu de penser que c'est le mot grec *Ἀθάνατος*, immortel.

Puisque je suis certain que dans ce lieu tranquille
Ame du monde enfin n'était lors que nous deux ?

MÉTAPHRASTE.

Virgile est nommé là comme un auteur fameux
D'un terme plus choisi que le mot que vous dites,
Et non comme témoin de ce qu'hier vous vîtes.

ALBERT.

Et moi, je vous dis, moi, que je n'ai pas besoin
De terme plus choisi, d'auteur ni de témoin,
Et qu'il suffit ici de mon seul témoignage.

MÉTAPHRASTE.

Il faut choisir pourtant les mots mis en usage
Par les meilleurs auteurs : *Tu vivendo bonos,*
Comme on dit, *scribendo sequere peritos*¹.

ALBERT.

Homme ou démon, veux-tu m'entendre sans conteste ?

MÉTAPHRASTE.

Quintilien en fait le précepte.

ALBERT.

La peste

Soit du causeur !

MÉTAPHRASTE.

Et dit là-dessus doctement

Un mot que vous serez bien aise assurément
D'entendre.

ALBERT.

Je serai le diable qui t'emporte,
Chien d'homme. Oh ! que je suis tenté d'étrange sorte
De faire sur ce mufle une application !

MÉTAPHRASTE.

Mais qui cause, Seigneur, votre inflammation ?
Que voulez-vous de moi ?

ALBERT.

Je veux que l'on m'écoute,

Vous ai-je dit vingt fois, quand je parle.

MÉTAPHRASTE.

Ah ! sans doute.

Vous serez satisfait, s'il ne tient qu'à cela.

Je me tais.

ALBERT.

Vous ferez sagement.

MÉTAPHRASTE.

Me voilà

Tout prêt de vous ouïr.

1. Cette citation est un vers de Despantère : Que ta vie soit celle
d'un homme de bien, que tes écrits soient ceux d'un sage.

ALBERT.
Tant mieux.
MÉTAPHRASTE.

Que je trépasse

Si je dis plus mot.

ALBERT.
Dieu vous en fasse la grâce.

MÉTAPHRASTE.

Vous n'accuserez point mon caquet désormais.

ALBERT.

Ainsi soit-il.

MÉTAPHRASTE.
Parlez quand vous voudrez.

ALBERT.

J'y vais.

MÉTAPHRASTE.

Et n'appréhendez plus l'interruption nôtre.

ALBERT.

C'est assez dit.

MÉTAPHRASTE.
Je suis exact plus qu'aucun autre.

ALBERT.

Je le crois.

MÉTAPHRASTE.
J'ai promis que je ne dirais rien.

ALBERT.

Suffit.

MÉTAPHRASTE.
Dès à présent je suis muet.

ALBERT.

Fort bien.

MÉTAPHRASTE.

Parlez, courage ; au moins, je vous donne audience ;
Vous ne vous plaindrez pas de mon peu de silence,
Je ne desserre pas la bouche seulement.

ALBERT.

Le traître !

MÉTAPHRASTE.

Mais, de grâce, achevez vite ment :
Depuis longtemps j'écoute ; il est bien raisonnable
Que je parle à mon tour.

ALBERT.

Donc, bourreau détestable...

MÉTAPHRASTE.

Eh ! bon Dieu ! voulez-vous que j'écoute à jamais ?
Partageons le parler au moins, ou je m'en vais.

ALBERT.

Ma patience est bien...

MÉTAPHRASTE.

Quoi ! voulez-vous poursuivre ?
Ce n'est pas encor fait ? *Per Jovem*, je suis ivre !

ALBERT.

Je n'ai pas dit...

MÉTAPHRASTE.

Encor ? Bon Dieu ! que de discours !
Rien n'est-il suffisant d'en arrêter le cours ?

ALBERT.

J'enrage !

MÉTAPHRASTE.

Derechef ? ô l'étrange torture !
Eh ! laissez-moi parler un peu, je vous conjure ;
Un sot qui ne dit mot ne se distingue pas
D'un savant qui se tait.

ALBERT, *s'en allant*.

Parbleu ! tu te tairas.

MÉTAPHRASTE.

D'où vient fort à propos cette sentence expresse
D'un philosophe : « Parle, afin qu'on te connaisse ».
Doncques, si de parler le pouvoir m'est ôté,
Pour moi, j'aime autant perdre aussi l'humanité
Et changer mon essence en celle d'une bête.
Me voilà pour huit jours avec un mal de tête.
Oh ! que les grands parleurs sont par moi détestés !
Mais quoi ! si les savants ne sont point écoutés,
Si l'on veut que toujours ils aient la bouche close,
Il faut donc renverser l'ordre de chaque chose :
Que les poules dans peu dévorent les renards,
Que les jeunes enfants remontent aux vieillards,
Qu'à poursuivre les loups les agnelets s'ébattent,
Qu'un fou fasse les lois, que les femmes combattent,
Que par les criminels les juges soient jugés,
Et par les écoliers les maîtres fustigés ;
Que le malade au sain présente le remède ;
Que le lièvre craintif...
(*Albert lui vient sonner aux oreilles une cloche qui le fait fuir*).

Miséricorde ! à l'aide !

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE.

MASCARILLE.

Le Ciel parfois seconde un dessein téméraire,
Et l'on sort comme on peut d'une méchante affaire.
Pour moi, qu'une imprudence a trop fait discourir,
Le remède plus prompt où j'ai su recourir,
C'est de pousser ma pointe, et dire en diligence
A notre vieux patron toute la manigance.
Son fils, qui m'embarrasse, est un évaporé
L'autre, diable ! disant ce que j'ai déclaré,
Gare une irruption sur notre friperie :
Au moins, avant qu'on puisse échauffer sa furie,
Quelque chose de bon nous pourra succéder¹,
Et les vieillards entre eux se pourront accorder.
C'est ce qu'on va tenter, et, de la part du nôtre,
Sans perdre un seul moment, je m'en vais trouver l'autre.

SCÈNE II.

MASCARILLE, ALBERT.

ALBERT.

Qui frappe ?

MASCARILLE.

Amis.

ALBERT.

Oh ! Oh ! qui te peut amener,

Mascarille ?

MASCARILLE.

Je viens, Monsieur, pour vous donner

Le bonjour.

ALBERT.

Ah ! vraiment, tu prends beaucoup de peine ;
De tout mon cœur, bonjour.

(Il rentre).

1. Succéder, arriver, réussir

MASCARILLE.

La réplique est soudaine.

Quel homme brusque !

(Il frappe à la porte).

ALBERT.

Encor !

MASCARILLE.

Vous n'avez pas ouï,

Monsieur.

ALBERT.

Ne m'as-tu pas donné le bonjour ?

MASCARILLE.

Oui.

ALBERT.

Eh bien ! bonjour, te dis-je.

(Il rentre).

MASCARILLE.

Oui ; mais je viens encore

Vous saluer au nom du seigneur Polidore.

ALBERT.

Ah ! c'est un autre fait. Ton maître t'a chargé
De me saluer ?

MASCARILLE.

Oui.

ALBERT.

Je lui suis obligé ;

Va, que je lui souhaite¹ une joie infinie.*(Il veut rentrer).*

MASCARILLE.

Cet homme est ennemi de la cérémonie.

*(Il frappe).*Je n'ai pas achevé, Monsieur, son compliment :
Il voudrait vous prier d'une chose instamment.

ALBERT.

Eh bien ! quand il voudra, je suis à son service.

*(Il rentre).*MASCARILLE, *l'arrêtant.*Attendez, et souffrez qu'en deux mots je finisse.
Il souhaite un moment pour vous entretenir
D'une affaire importante, et doit ici venir.

ALBERT.

Eh ! quelle est-elle encor l'affaire qui l'oblige
A me vouloir parler ?

1. *Va, que je lui souhaite...* est bien imprimé ainsi. C'est comme s'il y avait : « Va lui dire que je lui souhaite... ».

MASCARILLE.

Un grand secret, vous dis-je,
 Qu'il vient de découvrir en ce même moment,
 Et qui sans doute importe à tous deux grandement.
 Voilà mon ambassade.

(Il s'en va).

SCÈNE III.

ALBERT.

O juste ciel ! je tremble !
 Car enfin nous avons peu de commerce ensemble.
 Quelque tempête va renverser mes desseins,
 Et ce secret sans doute est celui que je crains.
 L'espoir de l'intérêt m'a fait quelque infidèle,
 Et voilà sur ma vie une tache éternelle !
 Ma fourbe est découverte. Oh ! que la vérité
 Se peut cacher longtemps avec difficulté,
 Et qu'il eût mieux valu pour moi, pour mon estime,
 Suivre les mouvements d'une peur légitime,
 Par qui je me suis vu tenter plus de vingt fois
 De rendre à Polidore un bien que je lui dois,
 De prévenir l'éclat où ce coup-ci m'expose,
 Et faire qu'en douceur passât toute la chose !
 Mais, hélas ! c'en est fait, il n'est plus de saison,
 Et ce bien, par la fraude entré dans ma maison,
 N'en sera point tiré que dans cette sortie
 Il n'entraîne du mien la meilleure partie.

SCÈNE IV.

ALBERT, POLIDORE.

POLIDORE.,

S'être ainsi marié sans qu'on en ait su rien !
 Puisse cette action se terminer à bien !
 Je ne sais qu'en attendre, et je crains fort du père
 Et la grande richesse et la juste colère.
 Mais je l'aperçois seul.

ALBERT.

Dieu ! Polidore vient !

POLIDORE.

Je tremble à l'aborder.

ALBERT.

La crainte me retient.

- Par où lui débiter ?
 POLIDORE.
- ALBERT.
 Quel sera mon langage ?
 POLIDORE.
- Son âme est toute émue.
 ALBERT.
 Il change de visage.
 POLIDORE.
- Je vois, seigneur Albert, au trouble de vos yeux,
 Que vous savez déjà qui m'amène en ces lieux.
 ALBERT.
- Hélas ! oui.
 POLIDORE.
 La nouvelle a droit de vous surprendre,
 Et je n'eusse pas cru ce que je viens d'apprendre.
 ALBERT.
- J'en dois rougir de honte et de confusion.
 POLIDORE.
- Je trouve condamnable une telle action,
 Et je ne prétends point excuser le coupable.
 ALBERT.
- Dieu fait miséricorde au pécheur misérable.
 POLIDORE.
- C'est ce qui doit par vous être considéré.
 ALBERT.
- Il faut être chrétien.
 POLIDORE.
 Il est très assuré.
 ALBERT.
- Grâce, au nom de Dieu, grâce, ô seigneur Polidore.
 POLIDORE.
- Eh ! c'est moi qui de vous présentement l'implore.
 ALBERT.
- Afin de l'obtenir je me jette à genoux.
 POLIDORE.
- Je dois en cet état être plutôt que vous.
 ALBERT.
- Prenez quelque pitié de ma triste aventure.
 POLIDORE.
- Je suis le suppliant dans une telle injure.
 ALBERT.
- Vous me fendez le cœur avec cette bonté.
 POLIDORE.
- Vous me rendez confus de tant d'humilité.
 ALBERT.
- Pardon, encore un coup.

POLIDORE.

Hélas ! pardon vous-même.

ALBERT.

J'ai de cette action une douleur extrême.

POLIDORE.

Et moi, j'en suis touché de même au dernier point.

ALBERT.

J'ose vous convier qu'elle n'éclate point.

POLIDORE.

Hélas ! seigneur Albert, je ne veux autre chose.

ALBERT.

Conservons mon honneur.

POLIDORE.

Eh ! oui, je m'y dispose.

ALBERT.

Quant au bien qu'il faudra, vous-même en résoudrez.

POLIDORE.

Je ne veux de vos biens que ce que vous voudrez :

De tous ces intérêts je vous ferai le maître,

Et je suis trop content si vous le pouvez être.

ALBERT.

Ah ! quel homme de Dieu ! quel excès de douceur !

POLIDORE.

Quelle douceur, vous-même, après un tel malheur !

ALBERT.

Que puissiez-vous avoir toutes choses prospères !

POLIDORE.

Le bon Dieu vous maintienne !

ALBERT.

Embrassons-nous en frères.

POLIDORE.

J'y consens de grand cœur, et me réjouis fort

Que tout soit terminé par un heureux accord.

ALBERT.

J'en rends grâce au Ciel.

POLIDORE.

Il ne vous faut rien feindre.

Votre ressentiment me donnait lieu de craindre ;

Et, Lucile tombée en faute avec mon fils,

Comme on vous voit puissant et de biens et d'amis...

ALBERT.

Heu ? que parlez-vous là de faute et de Lucile ?

POLIDORE.

Soit ; ne commençons point un discours inutile :

Je veux bien que mon fils y trempe grandement ;

Même, si cela fait à votre allègement,

J'avouerai qu'à lui seul en est toute la faute ;

Que votre fille avait une vertu trop haute
 Pour avoir jamais fait ce pas contre l'honneur
 Sans l'incitation d'un méchant suborneur ;
 Que le traître a séduit sa pudeur innocente,
 Et de votre conduite ainsi détruit l'attente ;
 Puisque la chose est faite, et que, selon mes vœux,
 Un esprit de douceur nous met d'accord tous deux,
 Ne ramentevons¹ rien, et réparons l'offense
 Par la solennité d'une heureuse alliance.

ALBERT, à part.

O ! Dieu, quelle méprise ! et qu'est-ce qu'il m'apprend !
 Je rentre ici d'un trouble en un autre aussi grand :
 Dans ces divers transports je ne sais que répondre,
 Et, si je dis un mot, j'ai peur de me confondre.

POLIDORE.

A quoi pensez-vous là, seigneur Albert ?

ALBERT.

A rien.

Remettons, je vous prie, à tantôt l'entretien :
 Un mal subit me prend qui veut que je vous laisse.

SCÈNE V.

POLIDORE.

Je lis dedans son âme, et vois ce qui le presse.
 A quoi que sa raison l'eût déjà disposé.
 Son déplaisir n'est pas encor tout apaisé.
 L'image de l'affront lui revient, et sa fuite
 Tâche à me déguiser le trouble qui l'agite.
 Je prends part à sa honte, et son deuil m'attendrit.
 Il faut qu'un peu de temps remette son esprit :
 La douleur trop contrainte aisément se redouble.
 Voici mon jeune fou d'où nous vient tout ce trouble.

SCÈNE VI.

POLIDORE, VALÈRE.

POLIDORE.

Enfin, le beau mignon, vos bons déportements
 Troubleront les vieux jours d'un père à tous moments.
 Tous les jours vous ferez de nouvelles merveilles ;
 Et nous n'aurons jamais autre chose aux oreilles.

1. *Ramentevons*, rappelons, du verbe *ramentevoir*, formé lui-même par l'italien *ramentare*.

VALÈRE.

Que fais-je tous les jours qui soit si criminel ?
En quoi mériter tant le courroux paternel ?

POLIDORE.

Je suis un étrange homme, et d'une humeur terrible,
D'accuser un enfant si sage et si paisible !
Las ! il vit comme un saint, et dedans la maison
Du matin jusqu'au soir il est en oraison.
Dire qu'il pervertit l'ordre de la nature,
Et fait du jour la nuit, ô la grande imposture !
Qu'il n'a considéré père ni parenté
En vingt occasions, horrible fausseté !
Que, de fraîche mémoire, un furtif hyménée
A la fille d'Albert a joint sa destinée
Sans craindre de la suite un désordre puissant,
On le prend pour un autre, et le pauvre innocent
Ne sait pas seulement ce que je lui veux dire !
Ah ! chien, que j'ai reçu du Ciel pour mon martyr,
Te croiras-tu toujours¹, et ne pourrai-je pas
Te voir être une fois sage avant mon trépas ?

VALÈRE, seul.

D'où peut venir ce coup ? Mon âme embarrassée
Ne voit que Mascarille où jeter sa pensée.
Il ne sera pas homme à m'en faire un aveu :
Il faut user d'adresse et me contraindre un peu
Dans ce juste courroux.

SCÈNE VII.

MASCARILLE, VALÈRE.

VALÈRE.

Mascarille, mon père,
Que je viens de trouver, sait toute notre affaire.

MASCARILLE.

Il la sait ?

VALÈRE.

Oui.

MASCARILLE.

D'où diantre a-t-il pu la savoir ?

1. *Te croiras-tu toujours* (*sage* sous-entendu). Nous le comprenons ainsi, et c'est pourquoi nous avons remplacé par une virgule le point d'interrogation qui suit *toujours* dans l'édition originale, les deux vers ne faisant, pour nous, qu'une seule phrase. Autrement il faudrait que *Te croiras-tu* signifiait : « ne t'en rapporteras-tu qu'à toi », ce qui ne nous paraît guère probable.

VALÈRE.

Je ne sais point sur qui ma conjecture asseoir ;
 Mais enfin d'un succès cette affaire est suivie
 Dont j'ai tous les sujets d'avoir l'âme ravie.
 Il ne m'en a pas dit un mot qui fût fâcheux :
 Il excuse ma faute, il approuve mes feux,
 Et je voudrais savoir qui peut être capable
 D'avoir pu rendre ainsi son esprit si traitable.
 Je ne puis t'exprimer l'aise que j'en reçois.

MASCARILLE.

Et que me diriez-vous, Monsieur, si c'était moi
 Qui vous eût procuré cette heureuse fortune ?

VALÈRE.

Bon, bon ! tu voudrais bien ici m'en donner d'une.

MASCARILLE.

C'est moi, vous dis-je, moi, dont le patron le sait,
 Et qui vous ai produit ce favorable effet.

VALÈRE.

Mais, là, sans te railler ?

MASCARILLE.

Que le diable m'emporte
 Si je fais raillerie, et s'il n'est de la sorte !

VALÈRE.

Et qu'il m'entraîne, moi, si tout présentement
 Tu n'en vas recevoir le juste payement.

MASCARILLE.

Ah ! Monsieur, qu'est-ce ci ? Je défends la surprise.

VALÈRE.

C'est la fidélité que tu m'avais promise ?
 Sans ma feinte jamais tu n'eusses avoué
 Le trait que j'ai bien cru que tu m'avais joué.
 Traître, de qui la langue, à causer trop habile,
 D'un père contre moi vient d'échauffer la bile,
 Qui me perd tout à fait, il faut sans discourir
 Que tu meures.

MASCARILLE.

Tout beau ! Mon âme pour mourir
 N'est pas en bon état. Daignez, je vous conjure,
 Attendre le succès qu'aura cette aventure.
 J'ai de fortes raisons qui m'ont fait révéler
 Un hymen que vous-même aviez peine à celer ;
 C'était un coup d'Etat, et vous verrez l'issue
 Condamner la fureur que vous avez conçue.
 De quoi vous fâchez-vous, pourvu que vos souhaits
 Se trouvent par mes soins pleinement satisfaits,
 Et voyent mettre à fin la contrainte où vous êtes ?

VALÈRE.

Et si tous ces discours ne sont que des sornettes ?

MASCARILLE.

Toujours serez-vous lors à temps pour me tuer.
 Mais enfin mes projets pourront s'effectuer.
 Dieu fera pour les siens, et, content dans la suite,
 Vous me remercieriez de ma rare conduite.

VALÈRE.

Nous verrons. Mais Lucile...

MASCARILLE.

Halte ! Son père sort.

SCÈNE VIII.

VALÈRE, ALBERT, MASCARILLE.

ALBERT.

Plus je reviens du trouble où j'ai donné d'abord,
 Plus je me sens piqué de ce discours étrange
 Sur qui ma peur prenait un si dangereux change,
 Car Lucile soutient que c'est une chanson,
 Et m'a parlé d'un air à m'ôter tout soupçon.

(A Valère).

Ah ! Monsieur, est-ce vous de qui l'audace insigne
 Met en jeu mon honneur et fait ce conte indigne ?

MASCARILLE.

Seigneur Albert, prenez un ton un peu plus doux.
 Et contre votre gendre ayez moins de courroux.

ALBERT.

Comment gendre, coquin ? Tu portes bien la mine
 De pousser les ressorts d'une telle machine,
 Et d'en avoir été le premier inventeur.

MASCARILLE.

Je ne vois ici rien à vous mettre en fureur.

ALBERT.

Trouves-tu beau, dis-moi, de diffamer ma fille,
 Et faire un tel scandale à toute une famille ?

MASCARILLE.

Le voilà prêt de faire en tout vos volontés.

ALBERT.

Que voudrais-je, sinon qu'il dit des vérités ?
 Si quelque intention le pressait pour Lucile,
 La recherche en pouvait être honnête et civile :
 Il fallait l'attaquer du côté du devoir.
 Il fallait de son père implorer le pouvoir,
 Et non pas recourir à cette lâche feinte
 Qui porte à la pudeur une sensible atteinte.

MASCARILLE.

Quoi ! Lucile n'est pas sous des liens secrets
A mon maître ?

ALBERT.

Non, traître, et n'y sera jamais.

MASCARILLE.

Tout doux ; et, s'il est vrai que ce soit chose faite,
Voulez-vous l'approuver, cette chaîne secrète ?

ALBERT.

Et, s'il est constant, toi, que cela ne soit pas,
Veux-tu te voir casser les jambes et les bras ?

VALÈRE.

Monsieur, il est aisé de vous faire paraître
Qu'il dit vrai.

ALBERT.

Bon ! voilà l'autre encor, digne maître
D'un semblable valet. O les menteurs hardis !

MASCARILLE.

D'homme d'honneur, il est ainsi que je le dis.

VALÈRE.

Quel serait notre but de vous en faire accroire ?

ALBERT.

Il s'entendent tous deux comme larrons en foire.

MASCARILLE.

Mais venons à la preuve, et, sans nous quereller,
Faites sortir Lucile, et la laissez parler.

ALBERT.

Et si le démenti par elle vous en reste ?

MASCARILLE.

Elle n'en fera rien, Monsieur, je vous proteste
Promettez à leurs vœux votre consentement,
Et je veux m'exposer au plus dur châtement
Si de sa propre bouche elle ne vous confesse
Et la foi qui l'engage et l'ardeur qui la presse.

ALBERT.

Il faut voir cette affaire.

MASCARILLE.

Allez ; tout ira bien.

ALBERT.

Holà ! Lucile, un mot.

VALÈRE.

Je crains...

MASCARILLE.

Ne craignez rien.

SCÈNE IX.

VALÈRE, ALBERT, MASCARILLE, LUCILE.

MASCARILLE, à *Lucile*.

Seigneur Albert, au moins, silence. Enfin, Madame,
Toute chose conspire au bonheur de votre âme,
Et monsieur votre père, averti de vos feux,
Vous laisse votre époux, et confirme vos vœux,
Pourvu que, bannissant toutes craintes frivoles,
Deux mots de votre aveu confirment nos paroles.

LUCILE.

Que me vient donc conter ce coquin assuré ?

MASCARILLE.

Bon ! me voilà déjà d'un beau titre honoré !

LUCILE.

Sachons un peu, Monsieur, quelle belle saillie
Fait ce conte galant qu'aujourd'hui l'on publie.

VALÈRE.

Pardon, charmant objet ; un valet a parlé,
Et j'ai vu malgré moi notre hymen révélé.

LUCILE.

Notre hymen ?

VALÈRE.

On sait tout, adorable Lucile,
Et vouloir déguiser est un soin inutile.

LUCILE.

Quoi ! l'ardeur de mes feux vous a fait mon époux ?

VALÈRE.

C'est un bien qui me doit faire mille jaloux ;
Mais j'impute bien moins ce bonheur de ma flamme
A l'ardeur de vos feux qu'aux bontés de votre âme.
Je sais que vous avez sujet de vous fâcher,
Que c'était un secret que vous vouliez cacher,
Et j'ai de mes transports forcé la violence
A ne point violer votre expresse défense.
Mais...

MASCARILLE.

Eh bien, oui, c'est moi ; le grand mal que voilà !

LUCILE.

Est-il une imposture égale à celle-là ?
Vous l'osez soutenir en ma présence même,
Et pensez m'obtenir par ce beau stratagème ?
O le plaisant amant, dont la galante ardeur
Veut blesser mon honneur, au défaut de mon cœur,
Et que mon père, ému de l'éclat d'un sot conte,
Paye avec mon hymen qui me couvre de honte !

Quand tout contribuerait à votre passion,
 Mon père, les destins, mon inclination,
 On me verrait combattre, en ma juste colère,
 Mon inclination, les destins et mon père;
 Perdre même le jour avant que de m'unir
 A qui par ce moyen aurait cru m'obtenir.
 Allez ; et, si mon sexe avecque bienséance
 Se pouvait emporter à quelque violence,
 Je vous apprendrais bien à me traiter ainsi.

VALÈRE, à Mascarille.

C'en est fait ; son courroux ne peut être adouci.

MASCARILLE.

Laissez-moi lui parler. Eh ! Madame, de grâce,
 A quoi bon maintenant toute cette grimace ?
 Quelle est votre pensée, et quel bourru transport
 Contre vos propres vœux vous fait raidir si fort ?
 Si monsieur votre père était homme farouche,
 Passe ; mais il permet que la raison le touche,
 Et lui-même m'a dit qu'une confession
 Vous va tout obtenir de son affection.
 Vous sentez, je crois bien, quelque petite honte
 A faire un libre aveu de l'amour qui vous dompte ;
 Mais, s'il vous a fait prendre un peu de liberté,
 Par un bon mariage on voit tout rajusté ;
 Et, quoi que l'on reproche au feu qui vous consomme,
 Le mal n'est pas si grand que de tuer un homme.
 On sait que la chair est fragile quelquefois,
 Et qu'une fille enfin n'est ni caillou ni bois.
 Vous n'avez pas été sans doute la première,
 Et vous ne serez pas, que je crois, la dernière.

LUCILE.

Quoi ! vous pouvez ouïr ces discours effrontés,
 Et vous ne dites mot à ces indignités ?

ALBERT.

Que veux-tu que je dise ? une telle aventure
 Me met tout hors de moi.

MASCARILLE.

Madame, je vous jure
 Que déjà vous devriez¹ avoir tout confessé.

LUCILE.

Et quoi donc confesser ?

MASCARILLE.

Quoi ? ce qui s'est passé
 Entre mon maître et vous ; la belle raillerie !

1. *Devriez* ne compte que pour deux syllabes.

LUCILE.

Et que s'est-il passé, monstre d'effronterie,
Entre ton maître et moi ?

MASCARILLE.

Vous devez, que je crois,
En savoir un peu plus de nouvelles que moi,
Et pour vous cette nuit fut trop douce pour croire
Que vous puissiez si vite en perdre la mémoire.

LUCILE.

C'est trop souffrir, mon père, un impudent valet.
(*Elle lui donne un soufflet*).

SCÈNE X.

VALÈRE, MASCARILLE, ALBERT.

MASCARILLE.

Je crois qu'elle me vient de donner un soufflet.

ALBERT.

Va, coquin, scélérat, sa main vient sur ta joue
De faire une action dont son père la loue.

MASCARILLE.

Et, nonobstant cela, qu'un diable en cet instant
M'emporte si j'ai dit rien que de très constant.

ALBERT.

Et, nonobstant cela, qu'on me coupe une oreille
Si tu portes fort loin une audace pareille.

MASCARILLE.

Voulez-vous deux témoins qui me justifieront ?

ALBERT.

Veux-tu deux de mes gens qui te bâtonneront ?

MASCARILLE.

Leur rapport doit au mien donner toute créance.

ALBERT.

Leurs bras peuvent du mien réparer l'impuissance.

MASCARILLE.

Je vous dis que Lucile agit par honte ainsi.

ALBERT.

Je te dis que j'aurai raison de tout ceci.

MASCARILLE.

Connaissez-vous Ormin, ce gros notaire habile ?

ALBERT.

Connais-tu bien Grimpant¹ le bourreau de la ville ?

1. *Grimpant* est un nom forgé par Molière pour le bourreau, qui avait à grimper sur une échelle pour attacher le condamné à la potence.

MASCARILLE.
Et Simon le tailleur, jadis si recherché ?

ALBERT.
Et la potence mise au milieu du marché ?

MASCARILLE.
Vous verrez confirmer par eux cet hyménée.

ALBERT.
Tu verras achever par eux ta destinée.

MASCARILLE.
Ce sont eux qu'ils ont pris pour témoins de leur foi.

ALBERT.
Ce sont eux qui dans peu me vengeront de toi.

MASCARILLE.
Et ces yeux les ont vus s'entredonner parole.

ALBERT.
Et ces yeux te verront faire la capriole ¹.

MASCARILLE.
Et pour signe Lucile avait un voile noir.

ALBERT.
Et pour signe ton front nous le fait assez voir.

MASCARILLE.
O l'obstiné vieillard !

ALBERT.
O le fourbe damnable !

Va, rends grâce à mes ans, qui me font incapable
De punir sur-le-champ l'affront que tu me fais :
Tu n'en perds que l'attente, et je te le promets.

SCÈNE XI.

VALÈRE, MASCARILLE.

VALÈRE.
Eh bien ! ce beau succès que tu devais produire...

MASCARILLE.
J'entends à demi-mot ce que vous voulez dire.
Tout s'arme contre moi ; pour moi de tous côtés
Les coups de bâton et gibet apprêtés :
Aussi, pour être en paix dans ce désordre extrême,
Je me vais d'un rocher précipiter moi-même,
Si, dans le désespoir dont mon cœur est outré,
Je puis en rencontrer d'assez haut à mon gré.
Adieu, Monsieur.

1. *Capriole*, qui vient de *capreolus*, chevreau, est plus conforme à l'étymologie que *cabriole*.

VALÈRE.

Non, non : ta fuite est superflue :
Si tu meurs, je prétends que ce soit à ma vue.

MASCARILLE.

Je ne saurais mourir quand je suis regardé,
Et mon trépas ainsi se verrait retardé.

VALÈRE.

Suis-moi, traître, suis-moi ; mon amour en furie
Te fera voir si c'est matière à raillerie.

MASCARILLE.

Malheureux Mascarille ! à quels maux aujourd'hui
Te vois-tu condamné pour le péché d'autrui !

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE.

ASCAGNE, FROSINE.

FROSINE.

L'aventure est fâcheuse.

ASCAGNE.

Ah ! ma chère Frosine.

Le sort absolument a conclu ma ruine.
Cette affaire, venue au point où la voilà,
N'est pas assurément pour en demeurer là ;
Il faut qu'elle passe outre ; et Lucile et Valère,
Surpris des nouveautés d'un semblable mystère,
Voudront chercher un jour dans ces obscurités,
Par qui tous mes projets se verront avortés.
Car enfin, soit qu'Albert ait part au stratagème,
Ou qu'avec tout le monde on l'ait trompé lui-même,
S'il arrive une fois que mon sort éclairci
Mette ailleurs tout le bien dont le sien a grossi,
Jugez s'il aura lieu de souffrir ma présence :
Son intérêt détruit me laisse à ma naissance ;
C'est fait de sa tendresse, et, quelque sentiment
Où pour ma fourbe alors pût être mon amant,
Voudra-t-il avouer pour épouse une fille
Qu'il verra sans appui de biens et de famille ?

FROSINE.

Je trouve que c'est là raisonné¹ comme il faut ;
Mais ces réflexions devaient venir plus tôt.
Qui vous a jusqu'ici caché cette lumière ?
Il ne fallait pas être une grande sorcière
Pour voir, dès le moment de vos desseins pour lui,
Tout ce que votre esprit ne voit que d'aujourd'hui.
L'action le disait, et, dès que je l'ai sue,
Je n'en ai prévu guère une meilleure issue.

1. C'est à bon escient que nous avons imprimé *raisonné* au participe passé, conformément au texte original.

ASCAGNE.

Que dois-je faire enfin ? Mon trouble est sans pareil :
Mettez-vous en ma place et me donnez conseil.

FROSINE.

Ce doit être à vous-même, en prenant votre place,
A me donner conseil dessus cette disgrâce :
Car je suis maintenant vous, et vous êtes moi ;
Conseillez-moi Frosine au point où je me vois.
Quel remède trouver ? dites, je vous en prie.

ASCAGNE.

Hélas ! ne traitez point ceci de raillerie.
C'est prendre peu de part à mes cuisants ennuis
Que de rire, et de voir les termes où j'en suis.

FROSINE.

Non vraiment, tout de bon, votre ennui m'est sensible,
Et pour vous en tirer je ferais mon possible.
Mais que puis-je après tout ? Je vois fort peu de jour
A tourner cette affaire au gré de votre amour.

ASCAGNE.

Si rien ne peut m'aider, il faut donc que je meure.

FROSINE.

Ah ! pour cela toujours il est assez bonne heure :
La mort est un remède à trouver quand on veut,
Et l'on s'en doit servir le plus tard que l'on peut.

ASCAGNE.

Non, non, Frosine, non ; si vos conseils propices
Ne conduisent mon sort parmi ces précipices,
Je m'abandonne toute aux traits du désespoir.

FROSINE.

Savez-vous ma pensée ? Il faut que j'aïlle voir
La... Mais Eraste vient qui pourrait nous distraire ;
Nous pourrons en marchant parler de cette affaire.
Allons, retirons-nous.

SCÈNE II.

ÉRASTE, GROS-RENÉ.

ÉRASTE.

ENCORE rebuté ?

GROS-RENÉ.

Jamais ambassadeur ne fut moins écouté :
A peine ai-je voulu lui porter la nouvelle
Du moment d'entretien que vous souhaitiez d'elle
Qu'elle m'a répondu, tenant son quant à moi :
« Va, va ; je fais état de lui comme de toi ;
Dis-lui qu'il se promène » ; et, sur ce beau langage,

Pour suivre son chemin m'a tourné le visage.
Et Marinette aussi, d'un dédaigneux museau,
Lâchant un : « Laisse-nous, beau valet de carreau »,
M'a planté là comme elle, et mon sort et le vôtre
N'ont rien à se pouvoir reprocher l'un à l'autre.

ERASTE.

L'ingrate! recevoir avec tant de fierté
Le prompt retour d'un cœur justement emporté!
Quoi! le premier transport d'un amour qu'on abuse
Sous tant de vraisemblance est indigne d'excuse,
Et ma plus vive ardeur, en ce moment fatal,
Devait être insensible au bonheur d'un rival?
Tout autre n'eût pas fait même chose en ma place,
Et se fût moins laissé surprendre à tant d'audace?
De mes justes soupçons suis-je sorti trop tard?
Je n'ai point attendu de serments de sa part;
Et, lorsque tout le monde encor ne sait qu'en croire,
Ce cœur impatient lui rend toute sa gloire,
Il cherche à s'excuser, et le sien voit si peu
Dans ce profond respect la grandeur de mon feu?
Loin d'assurer une âme, et lui fournir des armes
Contre ce qu'un rival lui veut donner d'alarmes,
L'ingrate m'abandonne à mon jaloux transport,
Et rejette de moi message, écrit, abord?
Ah! sans doute un amour a peu de violence,
Qu'est capable d'éteindre une si faible offense,
Et ce dépit si prompt à s'armer de rigueur
Découvre assez pour moi tout le fond de son cœur,
Et de quel prix doit être à présent à mon âme
Tout ce dont son caprice a pu flatter ma flamme.
Non, je ne prétends plus demeurer engagé
Pour un cœur où je vois le peu de part que j'ai;
Et, puisque l'on témoigne une froideur extrême
A conserver les gens, je veux faire de même.

GROS-RENÉ.

Et moi de même aussi; soyons tous deux fâchés,
Et mettons notre amour au rang des vieux péchés:
Il faut apprendre à vivre à ce sexe volage,
Et lui faire sentir que l'on a du courage.
Qui souffre ses mépris les veut bien recevoir,
Si nous avions l'esprit de nous faire valoir,
Les femmes n'auraient pas la parole si haute.
Oh! qu'elles nous sont bien fières par notre faute!
Je veux être pendu si nous ne les verrions
Sauter à notre cou plus que nous ne voudrions¹

1. *Voudrions* compte là pour deux syllabes.

Sans tous ces vils devoirs dont la plupart des hommes
Les gâtent tous les jours dans le siècle où nous sommes.

ERASTE.

Pour moi, sur toute chose un mépris me surprend;
Et, pour punir le sien par un autre aussi grand,
Je veux mettre en mon cœur une nouvelle flamme.

GROS-RENÉ.

Et moi, je ne veux plus m'embarrasser de femme;
A toutes je renonce, et crois, en bonne foi,
Que vous feriez fort bien de faire comme moi.
Car, voyez-vous, la femme est, comme on dit, mon maître,
Un certain animal difficile à connaître,
Et de qui la nature est fort encline au mal,
Et, comme un animal est toujours animal,
Et ne sera jamais qu'animal, quand sa vie
Durerait cent mille ans, aussi, sans repartie,
La femme est toujours femme, et jamais ne sera
Que femme tant qu'entier le monde durera.
D'où vient qu'un certain Grec dit que sa tête passe
Par un sable mouvant : car goûtez bien, de grâce,
Ce raisonnement-ci, lequel est des plus forts :
Ainsi que la tête est comme le chef du corps,
Et que le corps sans chef est pire qu'une bête,
Si le chef n'est pas bien d'accord avec la tête,
Que tout ne soit pas bien réglé par le compas,
Nous voyons arriver de certains embarras;
La partie¹ brutale alors veut prendre empire
Dessus la sensitive, et l'on voit que l'un tire
A dia, l'autre à hurhaut; l'un demande du mou,
L'autre du dur; enfin tout va sans savoir où :
Pour montrer qu'ici-bas, ainsi qu'on l'interprète,
La tête d'une femme est comme la girouette
Au haut d'une maison, qui tourne au premier vent.
C'est pourquoi le cousin Aristote souvent
La compare à la mer; d'où vient qu'on dit qu'au monde
On ne peut rien trouver de si stable que l'onde.
Or, par comparaison (car la comparaison
Nous fait distinctement comprendre une raison,
Et nous aimons bien mieux, nous autres gens d'étude,
Une comparaison qu'une similitude),
Par comparaison donc, mon maître, s'il vous plaît,
Comme on voit que la mer, quand l'orage s'accroît²,
Vient à se courroucer, le vent souffle, et ravage,

1. Pour que ce vers ait sa mesure, il faut que le mot *partie* compte pour trois syllabes.

2. *S'accroît* se prononçait alors *s'accraist*.

Les flots contre les flots font un remue-ménage
 Horrible, et le vaisseau, malgré le nautonier,
 Va tantôt à la cave, et tantôt au grenier,
 Ainsi, quand une femme a sa tête fantasque,
 On voit une tempête en forme de bourrasque,
 Qui veut compétiter¹ par de certains... propos ;
 Et lors un... certain vent, qui par... de certains flots
 De... certaine façon, ainsi qu'un banc de sable...
 Quand... Les femmes enfin ne valent pas le diable.

ERASTE.

C'est fort bien raisonner.

GROS-RENÉ.

Assez bien, Dieu merci.

Mais je les vois, Monsieur, qui passent par ici.
 Tenez-vous ferme au moins.

ERASTE.

Ne te mets pas en peine.

GROS-RENÉ.

J'ai bien peur que ses yeux resserrent votre chaîne.

SCÈNE III.

ÉRASTE, LUCILE, MARINETTE, GROS-RENÉ.

MARINETTE.

Je l'aperçois encor ; mais ne vous rendez point.

LUCILE.

Ne me soupçonne pas d'être faible à ce point.

MARINETTE.

Il vient à nous.

ERASTE.

Non, non ; ne croyez pas, Madame
 Que je revienne encor vous parler de ma flamme :
 C'en est fait ; je me veux guérir, et connais bien
 Ce que de votre cœur a possédé le mien.
 Un courroux si constant pour l'ombre d'une offense
 M'a trop bien éclairé de votre indifférence,
 Et je dois vous montrer que les traits du mépris
 Sont sensibles surtout aux généreux esprits.
 Je l'avouerai, mes yeux observaient dans les vôtres
 Des charmes qu'ils n'ont point trouvés dans tous les autres,
 Et le ravissement où j'étais de mes fers
 Les aurait préférés à des sceptres offerts ;
 Oui, mon amour pour vous sans doute était extrême,

1. *Compétiter* (du latin *competere*), dont le sens est assez difficile à déterminer ici, semble vouloir dire : tendre à un but, chercher à démontrer une chose, à convaincre une personne.

Je vivais tout en vous, et, je l'avouerai même,
 Peut-être qu'après tout j'aurai, quoique outragé,
 Assez de peine encore à m'en voir dégagé ;
 Possible que, malgré la cure qu'elle essaie,
 Mon âme saignera longtemps de cette plaie,
 Et qu'affranchi d'un joug qui faisait tout mon bien,
 Il faudra se résoudre à n'aimer jamais rien.
 Mais enfin il n'importe ; et, puisque votre haine
 Chasse un cœur tant de fois que l'amour vous ramène,
 C'est la dernière ici des importunités
 Que vous aurez jamais de mes vœux rebutés.

LUCILE.

Vous pouvez faire aux miens la grâce tout entière,
 Monsieur, et m'épargner encor cette dernière.

ERASTE.

Eh bien, Madame, eh bien, ils seront satisfaits :
 Je romps avecque vous, et j'y romps pour jamais,
 Puisque vous le voulez ; que je perde la vie
 Lorsque de vous parler je reprendrai l'envie.

LUCILE.

Tant mieux ; c'est m'obliger.

ERASTE.

Non, non ; n'ayez pas peur
 Que je fausse parole ; eussé-je un faible cœur
 Jusques à n'en pouvoir effacer votre image,
 Croyez que vous n'aurez jamais cet avantage
 De me voir revenir.

LUCILE.

Ce serait bien en vain.

ERASTE.

Moi-même de cent coups je percerais mon sein
 Si j'avais jamais fait cette bassesse insigne
 De vous revoir après ce traitement indigne.

LUCILE.

Soit ; n'en parlons donc plus.

ERASTE.

Oui, oui, n'en parlons plus,
 Et, pour trancher ici tous propos superflus
 Et vous donner, ingrate, une preuve certaine,
 Que je veux sans retour sortir de votre chaîne,
 Je ne veux rien garder qui puisse retracer
 Ce que de mon esprit il me faut effacer.
 Voici votre portrait : il présente à la vue
 Cent charmes merveilleux dont vous êtes pourvue ;
 Mais il cache sous eux cent défauts aussi grands,
 Et c'est un imposteur enfin que je vous rends.

Bon !

GROS-RENÉ.

LUCILE.

Et moi, pour vous suivre au dessein de tout rendre,
Voilà le diamant que vous m'aviez fait prendre.

MARINETTE.

Fort bien !

ERASTE.

Il est à vous encor ce bracelet.

LUCILE.

Et cette agate à vous qu'on fit mettre en cachet.

ERASTE *lit.*

Vous m'aimez d'une amour extrême
Eraste, et de mon cœur voulez être éclairci :
Si je n'aime Eraste de même,
Au moins aimai-je fort qu'Eraste m'aime ainsi.

LUCILE.

ERASTE *continue.*

Vous m'assuriez par là d'agrèer mon service :
C'est une fausseté digne de ce supplice.

(*Il déchire la lettre.*)

LUCILE *lit.*

J'ignore le destin de mon amour ardente,
Et jusqu'à quand je souffrirai ;
Mais je sais, ô beauté charmante,
Que toujours je vous aimerai.

ERASTE.

LUCILE *continue.*

Voilà qui m'assurait à jamais de vos feux,
Et la main et la lettre ont menti toutes deux.

(*Elle déchire la lettre.*)

GROS-RENÉ.

Poussez.

ERASTE.

Elle est de vous, suffit ; même fortune.

MARINETTE, à Lucile.

Ferme.

LUCILE.

J'aurais regret d'en épargner aucune.

GROS-RENÉ à Eraste.

N'ayez pas le dernier.

MARINETTE, à Lucile.

Tenez bon jusqu'au bout.

LUCILE.

Enfin, voilà le reste.

ERASTE.

Et, grâce au Ciel, c'est tout.
Que sois-je exterminé si je ne tiens parole !

LUCILE.

Me confonde le Ciel si la mienne est frivole.

ERASTE.

Adieu donc.

LUCILE.

Adieu donc.

MARINETTE, à *Lucile*.

Voilà qui va des mieux.

GROS-RENÉ, à *Eraste*.

Vous triomphez.

MARINETTE, à *Lucile*.

Allons ôtez-vous de ses yeux.

GROS-RENÉ, à *Eraste*.

Retirez-vous après cet effort de courage.

MARINETTE, à *Lucile*.

Qu'attendez-vous encor ?

GROS-RENÉ, à *Eraste*.

Que faut-il davantage ?

ERASTE.

Ah ! Lucile, Lucile, un cœur comme le mien
Se fera regretter, et je le sais fort bien.

LUCILE.

Eraste, Eraste, un cœur fait comme est fait le vôtre
Se peut facilement réparer par un autre.

ERASTE.

Non, non, cherchez partout, vous n'en aurez jamais
De si passionné pour vous, je vous promets.
Je ne dis pas cela pour vous rendre attendrie :
J'aurais tort d'en former encore quelque envie,
Mes plus ardents respects n'ont pu vous obliger,
Vous avez voulu rompre, il n'y faut plus songer,
Mais personne après moi, quoi qu'on vous fasse entendre,
N'aura jamais pour vous de passion si tendre.

LUCILE.

Quand on aime les gens, on les traite autrement,
On fait de leur personne un meilleur jugement.

ERASTE.

Quand on aime les gens, on peut de jalousie,
Sur beaucoup d'apparence avoir l'âme saisie ;
Mais, alors qu'on les aime, on ne peut en effet
Se résoudre à les perdre, et vous, vous l'avez fait.

LUCILE.

La pure jalousie est plus respectueuse.

ERASTE.

On voit d'un œil plus doux une offense amoureuse.

LUCILE.

Non, votre cœur, Eraste, était mal enflammé.

ERASTE.

Non, Lucile, jamais vous ne m'avez aimé.

LUCILE.

Eh ! je crois que cela faiblement vous soucie :
 Peut-être en serait-il beaucoup mieux pour ma vie
 Si je... Mais laissons-là ces discours superflus,
 Je ne dis point quels sont mes pensers là-dessus.

ERASTE.

Pourquoi ?

LUCILE.

Par la raison que nous rompons ensemble,
 Et que cela n'est plus de saison, ce me semble.

ERASTE.

Nous rompons ?

LUCILE.

Oui vraiment. Quoi ! n'en est-ce pas fait ?

ERASTE.

Et vous voyez cela d'un esprit satisfait ?

LUCILE.

Comme vous.

ERASTE.

Comme moi !

LUCILE.

Sans doute c'est faiblesse
 De faire voir aux gens que leur perte nous blesse.

ERASTE.

Mais, cruelle, c'est vous qui l'avez bien voulu.

LUCILE.

Moi ! point du tout ; c'est vous qui l'avez résolu.

ERASTE.

Moi ! je vous ai cru là faire un plaisir extrême.

LUCILE.

Point, vous avez voulu vous contenter vous-même.

ERASTE.

Mais, si mon cœur encor revoulait sa prison,
 Si, tout fâché qu'il est, il demandait pardon ?...

LUCILE.

Non, non, n'en faites rien ; ma faiblesse est trop grande,
 J'aurais peur d'accorder trop tôt votre demande.

ERASTE.

Ah ! vous ne pouvez pas trop tôt me l'accorder,
 Ni moi sur cette peur trop tôt le demander ;
 Consentez-y, Madame, une flamme si belle

Doit pour votre intérêt demeurer immortelle.
Je le demande enfin ; me l'accorderez-vous,
Ce pardon obligeant ?

LUCILE.

Remenez-moi¹ chez nous.

SCÈNE IV.

MARINETTE, GROS-RENÉ.

MARINETTE.

O la lâche personne !

GROS-RENÉ.

Ah ! le faible courage !

MARINETTE.

J'en rougis de dépit.

GROS-RENÉ.

J'en suis gonflé de rage :

Ne t' imagine pas que je me rende ainsi.

MARINETTE.

Et ne pense pas, toi, trouver ta dupe aussi.

GROS-RENÉ.

Viens, viens froter ton nez auprès de ma colère.

MARINETTE.

Tu nous prends pour une autre, et tu n'as pas affaire

A ma sottie maîtresse. Ardez² le beau museau,

Pour nous donner envie encore de sa peau !

Moi, j'aurais de l'amour pour ta chienne de face ?

Moi, je te chercherais ? ma foi, l'on t'en fricasse

Des filles comme nous.

GROS-RENÉ.

Oui ? tu le prends par là ?

Tiens, tiens, sans y chercher tant de façons, voilà

Ton beau galant de neige avec ta nompareille³ ;

Il n'aura plus l'honneur d'être sur mon oreille.

MARINETTE.

Et toi, pour te montrer que tu m'es à mépris,

Voilà ton demi-cent d'épingles de Paris

Que tu me donnas hier avec tant de fanfare.

1. *Remenez* n'est pas une faute, pour *ramenez*. *Ramener* et *remener* ont à peu près le même sens ; mais *ramener* s'emploie de préférence quand la personne ramenée ne l'est pas volontairement. Ainsi on dira : « ramener (et non *remener*) ses troupes à la charge ».

2. *Ardez*, pour *regardez*, ou *agardez*, du vieux verbe *agarder*.

3. *Galant*, nom donné à un certain nœud de rubans. — *De neige* est un terme de mépris qui signifie : sans consistance, sans valeur. — *Nompareille*, un autre ruban, mais celui-là très étroit, qui servait à attacher le nœud.

GROS-RENÉ.

Tiens, encor ton couteau ; la pièce est riche et rare :
Il te coûta six blancs lorsque tu m'en fis don.

MARINETTE.

Tiens, tes ciseaux avec ta chaîne de laiton.

GROS-RENÉ.

J'oubliais d'avant-hier ton morceau de fromage ;
Tiens : je voudrais pouvoir rejeter le potage
Que tu me fis manger, pour n'avoir rien à toi.

MARINETTE.

Je n'ai point maintenant de tes lettres sur moi ;
Mais j'en ferai du feu jusques à la dernière.

GROS-RENÉ.

Et des tiennes tu sais ce que j'en saurai faire ?

MARINETTE.

Prends garde à ne venir jamais me reprier.

GROS-RENÉ.

Pour couper tout chemin à nous rapatrier,
Il faut rompre la paille : une paille rompue
Rend entre gens d'honneur une affaire conclue ;
Ne fais point les doux yeux, je veux être fâché.

MARINETTE.

Ne me lorgne point, toi ; j'ai l'esprit trop touché.

GROS-RENÉ.

Romps ; voilà le moyen de ne s'en plus dédire.
Romps ; tu ris, bonne bête !

MARINETTE.

Oui, car tu me fais rire.

GROS-RENÉ.

La peste soit ton rire ! voilà tout mon courroux
Déjà dulcifié : qu'en dis-tu ? romprons-nous
Ou ne romprons-nous pas ?

MARINETTE.

Vois.

GROS-RENÉ.

Vois, toi.

MARINETTE.

Vois toi-même.

GROS-RENÉ.

Est-ce que tu consens que jamais je ne t'aime ?

MARINETTE.

Moi ? ce que tu voudras.

GROS-RENÉ.

Ce que tu voudras, toi.

Dis...

MARINETTE.

Je ne dirai rien.

GROS-RENÉ.

Ni moi non plus.

MARINETTE.

Ni moi.

GROS-RENÉ.

Ma foi, nous ferons mieux de quitter la grimace ;
Touche, je te pardonne.

MARINETTE.

Et moi, je te fais grâce.

GROS-RENÉ.

Mon Dieu ! qu'à tes appas je suis acoquiné !

MARINETTE.

Que Marinette est sotte après son Gros-René !

FIN DU QUATRIÈME ACTE

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE.

MASCARILLE.

« Dès que l'obscurité règnera dans la ville,
Je me veux introduire au logis de Lucile ;
Va vite de ce pas préparer pour tantôt
Et la lanterne sourde et les armes qu'il faut ».
Quand il m'a dit ces mots, il m'a semblé d'entendre :
« Va vite ment chercher un licou pour te pendre ».
Venez çà, mon patron, car, dans l'étonnement
Où m'a jeté d'abord un tel commandement,
Je n'ai pas eu le temps de vous pouvoir répondre ;
Mais je vous veux ici parler et vous confondre :
Défendez-vous donc bien et raisonnons sans bruit.
Vous voulez, dites-vous, aller voir cette nuit
Lucile ? — Oui, Mascarille. — Et que pensez-vous faire ?
— Une action d'amant qui se veut satisfaire.
— Une action d'un homme à fort petit cerveau,
Que d'aller sans besoin risquer ainsi sa peau.
— Mais tu sais quel motif à ce dessein m'appelle :
Lucile est irritée. — Eh bien, tant pis pour elle.
— Mais l'amour veut que j'aie apaiser son esprit.
— Mais l'amour est un sot qui ne sait ce qu'il dit :
Nous garantira-t-il, cet amour, je vous prie,
D'un rival, ou d'un père, ou d'un frère en furie ?
— Penses-tu qu'aucun d'eux songe à nous faire mal ?
— Oui vraiment, je le pense, et surtout ce rival.
— Mascarille, en tout cas, l'espoir où je me fonde¹,
Nous irons bien armés, et, si quelqu'un nous gronde,
Nous nous chamaillerons. — Oui ; voilà justement
Ce que votre valet ne prétend nullement :
Moi chamailler ! bon Dieu ! suis-je un Roland, mon maître,
Ou quelque Ferragus ? C'est fort mal me connaître ;

1. Il y a là, pour le besoin du vers une ellipse qui donne trop d'obscurité à la phrase. Le sens doit être : « L'espoir où je me fonde est que nous irons bien armés ».

Quand je viens à songer, moi qui me suis si cher,
 Qu'il ne faut que deux doigts d'un misérable fer
 Dans le corps pour vous mettre un humain dans la bière,
 Je suis scandalisé d'une étrange manière.
 — Mais tu seras armé de pied en cap. — Tant pis !
 J'en serai moins léger à gagner le taillis ;
 Et, de plus, il n'est point d'armure si bien jointe
 Où ne puisse glisser une vilaine pointe.
 — Oh ! tu seras ainsi tenu pour un poltron.
 — Soit, pourvu que toujours je branle le menton.
 A table contez-moi, si vous voulez, pour quatre ;
 Mais contez-moi pour rien s'il s'agit de se battre :
 Enfin, si l'autre monde a des charmes pour vous,
 Pour moi, je trouve l'air de celui-ci fort doux :
 Je n'ai pas grande faim de mort ni de blessure,
 Et vous ferez le sot tout seul, je vous assure.

SCÈNE II.

VALÈRE, MASCARILLE.

VALÈRE.

Je n'ai jamais trouvé de jour plus ennuyeux ;
 Le soleil semble s'être oublié dans les cieux ;
 Et, jusqu'au lit qui doit recevoir sa lumière,
 Je vois rester encore une telle carrière
 Que je crois que jamais il ne l'achèvera,
 Et que de sa lenteur mon âme enragera.

MASCARILLE.

Et cet empressement pour s'en aller dans l'ombre
 Pêcher vite à tâtons quelque sinistre encombre...
 Vous voyez que Lucile, entière en ses rebuts...

VALÈRE.

Ne me fais point ici de contes superflus.
 Quand j'y devrais trouver cent embûches mortelles,
 Je sens de son courroux des gênes trop cruelles,
 Et je veux l'adoucir ou terminer mon sort.
 C'est un point résolu.

MASCARILLE.

J'approuve ce transport ;
 Mais le mal est, Monsieur, qu'il faudra s'introduire
 En cachette.

VALÈRE.

Fort bien.

MASCARILLE.

Et j'ai peur de vous nuire.

VALÈRE.

Et comment ?

MASCARILLE.

Une toux me tourmente à mourir,
Dont le bruit importun vous fera découvrir :
De moment en moment... Vous voyez le supplice !

VALÈRE.

Ce mal te passera ; prends du jus de réglisse.

MASCARILLE.

Je ne crois pas, Monsieur, qu'il se veuille passer.
Je serais ravi, moi, de ne vous point laisser ;
Mais j'aurais un regret mortel si j'étais cause
Qu'il fût à mon cher maître arrivé quelque chose.

SCÈNE III.

VALÈRE, LA RAPIÈRE, MASCARILLE.

LA RAPIÈRE.

Monsieur, de bonne part je viens d'être informé
Qu'Eraste est contre vous fortement animé,
Et qu'Albert parle aussi de faire pour sa fille
Rouer jambes et bras à votre Mascarille.

MASCARILLE.

Moi ! Je ne suis pour rien dans tout cet embarras.
Qu'ai-je fait pour me voir rouer jambes et bras ?
Suis-je donc gardien, pour employer ce style,
De la virginité des filles de la ville ?
Sur la tentation ai-je quelque crédit,
Et puis-je mais¹, chétif, si le cœur leur en dit ?

VALÈRE.

Oh ! qu'ils ne seront pas si méchants qu'ils le disent !
Et, quelque belle ardeur que ses feux lui produisent,
Eraste n'aura pas si bon marché de nous.

LA RAPIÈRE.

S'il vous faisait besoin, mon bras est tout à vous :
Vous savez de tout temps que suis un bon frère.

VALÈRE.

Je vous suis obligé, monsieur de La Rapière.

LA RAPIÈRE.

J'ai deux amis aussi que je vous puis donner,
Qui contre tous venants sont gens à dégainer,
Et sur qui vous pourrez prendre toute assurance.

MASCARILLE.

Acceptez-les, Monsieur.

1. *Puis-je mais*, y puis-je quelque chose ? On sait que *mais* n'est autre que le mot latin *magis*.

VALÈRE.

C'est trop de complaisance.

LA RAPIÈRE.

Le petit Gille encore eût pu nous assister
 Sans le triste accident qui vient de nous l'ôter.
 Monsieur, le grand dommage ! et l'homme de service !
 Vous avez su le tour que lui fit la justice ?
 Il mourut en César, et, lui cassant les os,
 Le bourreau ne lui put faire lâcher deux mots.

VALÈRE.

Monsieur de La Rapière, un homme de la sorte
 Doit être regretté ; mais, quant à votre escorte,
 Je vous rends grâces.

LA RAPIÈRE.

Soit ; mais soyez averti

Qu'il vous cherche, et vous peut faire un mauvais parti.

VALÈRE.

Et moi, pour vous montrer combien je l'apprehende,
 Je lui veux, s'il me cherche, offrir ce qu'il demande,
 Et par toute la ville aller présentement
 Sans être accompagné que de lui seulement.

MASCARILLE.

Quoi ? Monsieur, vous voulez tenter Dieu ? quelle audace !
 Las ! vous voyez tous deux comme l'on nous menace,
 Combien de tous côtés...

VALÈRE.

Que regardes-tu là ?

MASCARILLE.

C'est qu'il sent le bâton du côté que voilà.
 Enfin, si maintenant ma prudence en est crue,
 Ne nous obstinons point à rester dans la rue :
 Allons nous renfermer.

VALÈRE.

Nous renfermer ! faquin !

Tu m'oses proposer un acte de coquin !
 Sus ! sans plus de discours, résous-toi de me suivre.

MASCARILLE.

Eh ! Monsieur mon cher maître, il est si doux de vivre !
 On ne meurt qu'une fois, et c'est pour si longtemps !

VALÈRE.

Je m'en vais t'assommer de coups, si je t'entends.
 Ascagne vient ici ; laissons-le : il faut attendre
 Quel parti de lui-même il résoudra de prendre.
 Cependant avec moi viens prendre à la maison
 Pour nous frotter...

MASCARILLE.

Je n'ai nulle démangeaison.

Que maudit soit l'amour, et les filles maudites,
Qui veulent en tâter, puis font les chattemites!

SCÈNE IV.

ASCAGNE, FROSINE.

ASCAGNE.

Est-il bien vrai, Frosine, et ne rêvé-je point?
De grâce, contez-moi bien tout de point en point.

FROSINE.

Vous en saurez assez le détail; laissez faire :
Ces sortes d'incidents ne sont pour l'ordinaire
Que redits trop de fois de moment en moment.
Suffit que vous sachiez qu'après ce testament
Qui voulait un garçon pour tenir sa promesse,
De la femme d'Albert la dernière grossesse
N'accoucha que de vous, et que lui, dessous main
Ayant depuis longtemps concerté son dessein,
Fit son fils de celui d'Ignès, la bouquetière,
Qui vous donna pour sienne à nourrir à ma mère.
La mort ayant ravi ce petit innocent
Quelque dix mois après, Albert étant absent,
La crainte d'un époux et l'amour maternelle
Firent l'événement d'une ruse nouvelle¹.
Sa femme en secret lors se rendit son vrai sang;
Vous devintes celui qui tenait votre rang,
Et la mort de ce fils, mis dans votre famille,
Se couvrit pour Albert de celle de sa fille.
Voilà de votre sort un mystère éclairci
Que votre feinte mère a caché jusqu'ici.
Elle en dit des raisons, et peut en avoir d'autres
Par qui ses intérêts n'étaient pas tous les vôtres.
Enfin cette visite, où j'espérais si peu,
Plus qu'on ne pouvait croire a servi votre feu.
Cette Ignès vous relâche, et, par votre autre affaire
L'éclat de son secret devenu nécessaire,
Nous en avons nous deux votre père informé :
Un billet de sa femme a le tout confirmé,
Et, poussant plus avant encore notre pointe,
Quelque peu de fortune² à notre adresse jointe,
Aux intérêts d'Albert, de Polidore après,
Nous avons ajusté si bien les intérêts,

1. *Firent l'événement d'une ruse*, c'est-à-dire amenèrent une ruse. Heureusement Molière n'aura plus beaucoup de ces tournures-la.

2. *Fortune est pris là pour bonheur*.

Si doucement à lui déplié ces mystères,
 Pour n'effaroucher pas d'abord trop les affaires,
 Enfin, pour dire tout, mené si prudemment
 Son esprit pas à pas à l'accommodement,
 Qu'autant que votre père il montre de tendresse
 A confirmer les nœuds qui font votre allégresse.

ASCAGNE.

Ah ! Frosine, la joie où vous m'acheminez !...
 Et que ne dois-je point à vos soins fortunés !

FROSINE.

Au reste, le bonhomme est en humeur de rire,
 Et pour son fils encor nous défend de rien dire.

SCÈNE V.

ASCAGNE, FROSINE, POLIDORE.

POLIDORE.

Approchez-vous, ma fille, un tel nom m'est permis ;
 Et j'ai su le secret que cachaient ces habits.
 Vous avez fait un trait qui, dans sa hardiesse,
 Fait briller tant d'esprit et tant de gentillesse
 Que je vous en excuse et tiens mon fils heureux
 Quand il saura l'objet de ses soins amoureux.
 Vous valez tout un monde, et c'est moi qui l'assure.
 Mais le voici ; prenons plaisir de l'aventure.
 Allez faire venir tous vos gens promptement.

ASCAGNE.

Vous obéir sera mon premier compliment¹.

SCÈNE VI.

MASCARILLE, POLIDORE, VALÈRE.

MASCARILLE.

Les disgrâces souvent sont du ciel révélées :
 J'ai songé cette nuit de perles défilées
 Et d'œufs cassés : Monsieur, un tel songe m'abat.

VALÈRE.

Chien de poltron !

POLIDORE.

Valère, il s'apprête un combat
 Où toute ta valeur te sera nécessaire.
 Tu vas avoir en tête un puissant adversaire.

¹ *Mon compliment, ma façon de vous complaire (complacere, suivant nous).*

MASCARILLE.

Et personne, Monsieur, qui se veuille bouger
 Pour retenir des gens qui se vont égorger !
 Pour moi, je le veux bien ; mais, au moins, s'il arrive
 Qu'un funeste accident de votre fils vous prive,
 Ne m'en accusez point.

POLIDORE.

Non, non ; en cet endroit,
 Je le pousse moi-même à faire ce qu'il doit.

MASCARILLE.

Père dénaturé !

VALÈRE.

Ce sentiment, mon père,
 Est d'un homme de cœur, et je vous en révère.
 J'ai dû vous offenser, et je suis criminel
 D'avoir fait tout ceci sans l'aveu paternel ;
 Mais, à quelque dépit que ma faute vous porte,
 La nature toujours se montre la plus forte,
 Et votre honneur fait bien quand il ne veut pas voir
 Que le transport d'Eraste ait de quoi m'émouvoir.

POLIDORE.

On me faisait tantôt redouter sa menace ;
 Mais les choses depuis ont bien changé de face,
 Et, sans le pouvoir fuir, d'un ennemi plus fort
 Tu vas être attaqué.

MASCARILLE.

Point de moyen d'accord ?

VALÈRE.

Moi ! le fuir ? Dieu m'en garde. Et qui donc pourrait-ce être ?

POLIDORE.

Ascagne.

VALÈRE.

Ascagne ?

POLIDORE.

Oui ; tu le vas voir paraître.

VALÈRE.

Lui qui de me servir m'avait donné sa foi !

POLIDORE.

Oui ! c'est lui qui prétend avoir affaire à toi,
 Et qui veut, dans le champ où l'honneur vous appelle,
 Qu'un combat seul à seul vide votre querelle.

MASCARILLE.

C'est un brave homme ; il sait que les cœurs généreux
 Ne mettent point les gens en compromis pour eux.

POLIDORE.

Enfin d'une imposture ils te rendent coupable,
 Dont le ressentiment m'a paru raisonnable ;

Si bien qu'Albert et moi sommes tombés d'accord
 Que tu satisferais Ascagne sur ce tort,
 Mais aux yeux d'un chacun et sans nulles remises,
 Dans les formalités en pareil cas requises.

VALÈRE.

Et Lucile, mon père, a d'un cœur endurci...

POLIDORE.

Lucile épouse Eraste et te condamne aussi,
 Et, pour convaincre mieux tes discours d'injustice,
 Veut qu'à tes propres yeux cet hymen s'accomplisse.

VALÈRE.

Ah ! c'est une impudence à me mettre en fureur :
 Elle a donc perdu sens, foi, conscience, honneur ?

SCÈNE VII.

MASCARILLE, LUCILE, ÉRASTE, POLIDORE,
 ALBERT, VALÈRE.

ALBERT.

Eh bien ? les combattants ? On amène le nôtre.
 Avez-vous disposé le courage du vôtre ?

VALÈRE.

Oui, oui ; me voilà prêt, puisqu'on m'y veut forcer ;
 Et, si j'ai pu trouver sujet de balancer,
 Un reste de respect en pouvait être cause,
 Et non pas la valeur du bras que l'on m'oppose.
 Mais c'est trop me pousser, ce respect est à bout ;
 A toute extrémité mon esprit se résout,
 Et l'on fait voir un trait de perfidie étrange
 Dont il faut hautement que mon amour se venge.

(A Lucile).

Non pas que cet amour prétende encore à vous ;
 Tout son feu se résout en ardeur de courroux,
 Et, quand j'aurai rendu votre honte publique,
 Votre coupable hymen n'aura rien qui me pique.
 Allez, ce procédé, Lucile, est odieux :
 A peine en puis-je croire au rapport de mes yeux.
 C'est de toute pudeur se montrer ennemie,
 Et vous devriez mourir d'une telle infamie.

LUCILE.

Un semblable discours me pourrait affliger,
 Si je n'avais en main qui m'en saura venger.
 Voici venir Ascagne ; il aura l'avantage
 De vous faire changer bien vite de langage,
 Et sans beaucoup d'effort.

1. Devriez ne fait ici que deux syllabes.

SCÈNE VIII.

MASCARILLE, LUCILE, ÉRASTE, ALBERT,
VALÈRE, GROS-RENÉ,
MARINETTE, ASCAGNE, FROSINE, POLIDORE.

VALÈRE.

Il ne le fera pas,
Quand il joindrait aux siens encor vingt autres bras.
Je le plains de défendre une sœur criminelle ;
Mais, puisque son erreur me veut faire querelle,
Nous le satisferons, et vous, mon brave aussi.

ÉRASTE.

Je prenais intérêt tantôt à tout ceci ;
Mais enfin, comme Ascagne a pris sur lui l'affaire,
Je ne veux plus en prendre et je le laisse faire.

VALÈRE.

C'est bien fait : la prudence est toujours de saison ;
Mais...

ÉRASTE.

Il saura pour tous vous mettre à la raison.

VALÈRE.

Lui ?

POLIDORE.

Ne t'y trompe pas : tu ne sais pas encore
Quel étrange garçon est Ascagne.

ALBERT.

Il l'ignore ;
Mais il pourra dans peu le lui faire savoir.

VALÈRE.

Sus donc, que maintenant il me le fasse voir !

MARINETTE.

Aux yeux de tous ?

GROS-RENÉ.

Cela ne serait pas honnête.

VALÈRE.

Se moque-t-on de moi ? Je casserai la tête
A quelqu'un des rieurs. Enfin, voyons l'effet.

ASCAGNE.

Non, non, je ne suis pas si méchant qu'on me fait,
Et, dans cette aventure où chacun m'intéresse,
Vous allez voir plutôt éclater ma faiblesse,
Connaitre que le Ciel, qui dispose de nous,
Ne me fit pas un cœur pour tenir contre vous,
Et qu'il vous réservait pour victoire facile

De finir le destin du frère de Lucile.
 Oui, bien loin de vanter le pouvoir de mon bras,
 Ascagne va par vous recevoir le trépas ;
 Mais il veut bien mourir, si sa mort nécessaire
 Peut avoir maintenant de quoi vous satisfaire,
 En vous donnant pour femme en présence de tous
 Celle qui justement ne peut être qu'à vous.

VALÈRE.

Non, quand toute la terre après sa perfidie
 Et les traits effrontés...

ASCAGNE.

Ah ! souffrez que je die,
 Valère, que le cœur qui vous est engagé
 D'aucun crime envers vous ne peut être chargé :
 Sa flamme est toujours pure, et sa constance extrême,
 Et j'en prends à témoin votre père lui-même.

POLIDORE.

Oui, mon fils, c'est assez rire de ta fureur,
 Et je vois qu'il est temps de te tirer d'erreur.
 Celle à qui par serment ton âme est attachée,
 Sous l'habit que tu vois à tes yeux est cachée :
 Un intérêt de bien, dès ses plus jeunes ans,
 Fit ce déguisement qui trompe tant de gens :
 Et depuis peu l'amour en a su faire un autre
 Qui t'abusa, joignant leur famille à la nôtre.
 Ne va point regarder à tout le monde aux yeux :
 Je te fais maintenant un discours sérieux :
 Oui, c'est elle, en un mot, dont l'adresse subtile
 La nuit reçut ta foi sous le nom de Lucile,
 Et qui, par ce ressort qu'on ne comprenait pas,
 A semé parmi vous un si grand embarras.
 Mais, puisqu'Ascagne ici fait place à Dorothée,
 Il faut voir de vos feux toute imposture ôtée,
 Et qu'un nœud plus sacré donne force au premier.

ALBERT.

Et c'est là justement ce combat singulier
 Qui devait envers nous réparer votre offense,
 Et pour qui les édits n'ont point fait de défense.

POLIDORE.

Un tel événement rend tes esprits confus ;
 Mais en vain tu voudrais balancer là-dessus.

VALÈRE.

Non, non ; je ne veux pas songer à m'en défendre ;
 Et, si cette aventure a lieu de me surprendre,
 La surprise me flatte, et je me sens saisir

De merveille¹ à la fois, d'amour et de plaisir.
Se peut-il que ces yeux ?...

ALBERT.

Cet habit, cher Valère,
Souffre mal les discours que vous lui pourriez faire.
Allons lui faire en prendre un autre ; et cependant
Vous saurez le détail de tout cet incident.

VALÈRE.

Vous, Lucile, pardon, si mon âme abusée...

LUCILE.

L'oubli de cette injure est une chose aisée.

ALBERT.

Allons ; ce compliment se fera bien chez nous,
Et nous aurons loisir de nous en faire tous.

ERASTE.

Mais vous ne songez pas, en tenant ce langage,
Qu'il reste encore ici des sujets de carnage.
Voilà bien à tous deux notre amour couronné,
Mais, de son Mascarille et de mon Gros-René,
Par qui doit Marinette être ici possédée ?
Il faut que par le sang l'affaire soit vidée.

MASCARILLE.

Nenni, nenni, mon sang dans mon corps sied trop bien :
Qu'il l'épouse en repos, cela ne me fait rien.
De l'humeur que je sais la chère Marinette,
L'hymen ne ferme pas la porte à la fleurette.

MARINETTE.

Et tu crois que de toi je ferais mon galant ?
Un mari, passe encor : tel qu'il est on le prend ;
On n'y va pas chercher tant de cérémonie ;
Mais il faut qu'un galant soit fait à faire envie.

GROS-RENÉ.

Ecoute, quand l'hymen aura joint nos deux peaux,
Je prétends qu'on soit sourde à tous les damoiseaux,

MASCARILLE.

Tu crois te marier pour toi tout seul, compère ?

GROS-RENÉ.

Bien entendu, je veux une femme sévère,
Ou je ferai beau bruit.

MASCARILLE.

Eh ! mon Dieu ! tu feras
Comme les autres font, et tu t'adouciras.
Ces gens, avant l'hymen si fâcheux et critiques,
Dégénèrent souvent en maris pacifiques.

1. De merveille, d'étonnement, d'admiration.

MARINETTE.

Va, va, petit mari ; ne crains rien de ma foi :
Les douceurs ne feront que blanchir contre moi,
Et je te dirai tout.

MASCARILLE.

Oh ! las ! fine pratique¹ !

Un mari confident !...

MARINETTE.

Taisez-vous, as de pique² !

ALBERT.

Pour la troisième fois, allons-nous-en chez nous
Poursuivre en liberté des entretiens si doux.

1. Une variante, qui serait bonne à adopter, donne : « Oh ! la fine pratique » !

2. *As de pique*, terme de mépris, ayant le sens de mauvaise langue. On a voulu voir dans cette locution une corruption d'*aspic*.

LES PRÉCIEUSES
RIDICULES

Comédie

1659

PRÉFACE

C'est une chose estrange qu'on imprime les gens malgré eux. Je ne vois rien de si injuste, et je pardonnerois toute autre violence plustost que celle-là.

Ce n'est pas que je veuille faire icy l'auteur modeste, et mépriser par honneur ma comedie. J'offenserois mal à propos tout Paris, si je l'accusois d'avoir pû applaudir à une sottise : comme le public est le juge absolu de ces sortes d'ouvrages, il y auroit de l'impertinence à moy de le démentir, et, quand j'aurois eu la plus mauvaise opinion du monde de mes *Précieuses ridicules* avant leur representation, je dois croire maintenant qu'elles valent quelque chose, puisque tant de gens ensemble en ont dit du bien ; mais, comme une grande partie des grâces qu'on y a trouvées dépendent de l'action et du ton de voix, il m'importoit qu'on ne les dépouillast pas de ces ornemens, et je trouvois que le succès qu'elles avoient eu dans la representation estoit assez beau pour en demeurer là. J'avois resolu, dis-je, de ne les faire voir qu'à la chandelle pour ne point donner lieu à quelqu'un de dire le proverbe, et je ne voulois pas qu'elles sautassent du Theatre de Bourbon dans la Galerie du Palais ¹. Cependant je n'ay pû l'éviter, et je suis tombé dans la disgrâce de voir une copie dérobée de ma piece entre les mains des libraires, accompagnée d'un privilege obtenu par surprise. J'ay eu beau crier : « O temps ! ô mœurs ! » on m'a fait voir une nécessité pour moy d'estre imprimé ou d'avoir un procès, et le dernier mal est encore pire que le premier. Il faut donc se laisser aller à la destinée, et consentir à une chose qu'on ne laisseroit pas de faire sans moy.

Mon Dieu ! l'étrange embarras qu'un livre à mettre au jour, et qu'un auteur est neuf la premiere fois qu'on l'imprime ! Encore si l'on m'avoit donné du temps, j'aurois pû mieux songer à moy, et j'aurois pris toutes les precautions que messieurs les auteurs, à present mes confreres, ont coutumes de prendre en semblables occasions. Outre quelque grand seigneur, que j'aurois esté prendre malgré luy pour protecteur de mon ouvrage, et dont j'aurois tenté la liberalité par une epistre dedicatoire bien fleurie, j'aurois tâché de faire une belle et docte preface, et je ne manque point de livres qui m'auroient fourny tout ce qu'on peut dire de sçavant sur la tragedie et la comedie, l'ethimologie de toutes-deux, leur origine, leur definition, et le reste. J'aurois parlé aussi à mes amis qui, pour la recommandation de

1. Pour être imprimées et mises en vente, il fallait en effet que les *Précieuses* sautassent du Petit-Bourbon dans la galerie du Palais, où se tenaient surtout les libraires.

ma piece, ne m'auroient pas refusé ou des vers françois, ou des vers latins. J'en ay mesme qui m'auroient loué en grec, et l'on n'ignore pas qu'une louange en grec est d'une merveilleuse efficace à la teste d'un livre. Mais on me met au jour sans me donner le loisir de me reconnoistre, et je ne puis mesme obtenir la liberté de dire deux mots pour justifier mes intentions sur le sujet de cette comedie. J'aurois voulu faire voir qu'elle se tient par tout dans les bornes de la satyre honneste et permise ; que les plus excellentes choses sont sujettes à estre copiées par de mauvais singes qui meritent d'estre bernez ; que ces vicieuses imitations de ce qu'il y a de plus parfait ont esté de tout temps la matiere de la comedie, et que, par la mesme raison, les veritables sçavans et les vrays braves ne se sont point encore avisez de s'offenser du docteur de la comedie et du capitain, non plus que les juges, les princes et les rois, de voir Trivelin ou quelque autre sur le theatre faire ridiculement le juge, le prince ou le roy : aussi les veritables précieuses auroient tort de se piquer lors qu'on jouë les Ridicules, qui les imitent mal. Mais enfin, comme j'ay dit, on ne me laisse pas le temps de respirer, et Monsieur de Luynes¹ veut m'aller reliev de ce pas. A la bonne heure, puis que Dieu l'a voulu.

1. M. de Luynes est le libraire chez qui parut la première édition des *Précieuses*.

PERSONNAGES

LA GRANGE, }
 DU CROISY, } amants rebutés.
 GORGIBUS, bon bourgeois.
 MADELON, fille de Gorgibus, }
 CATHOS, nièce de Gorgibus, } Précieuses ridicules.
 MAROTTE, servante des Précieuses ridicules.
 ALMANZOR, laquais des Précieuses ridicules.
 Le Marquis DE MASCARILLE, valet de La Grange.
 Le Vicomte DE JODELET, valet de Du Croisy.
 DEUX PORTEURS DE CHAISE.
 VOISINES.
 VIOLONS.

LES PRÉCIEUSES

RIDICULES

COMÉDIE

SCÈNE PREMIÈRE.

LA GRANGE, DU CROISY.

Seigneur la Grange. DU CROISY.

Quoi ? LA GRANGE.

Regardez-moi un peu sans rire. DU CROISY.

Eh bien ? LA GRANGE.

Que dites-vous de notre visite ? En êtes-vous fort satisfait ? DU CROISY.

A votre avis, avons-nous sujet de l'être tous deux ? LA GRANGE.

Pas tout à fait, à dire vrai. DU CROISY.

Pour moi, je vous avoue que j'en suis tout scandalisé. LA GRANGE.
A-t-on jamais vu, dites-moi, deux pecques provinciales faire plus les renchéries que celles-là, et deux hommes traités

avec plus de mépris que nous ? A peine ont-elles pu se résoudre à nous faire donner des sièges. Je n'ai jamais vu tant parler à l'oreille qu'elles ont fait entre elles, tant bâiller, tant se frotter les yeux et demander tant de fois : « Quelle heure est-il ? » Ont-elles répondu que oui et non à tout ce que nous avons pu leur dire ? Et ne m'avouerez-vous pas enfin que, quand nous aurions été les dernières personnes du monde, on ne pouvait nous faire pis qu'elles ont fait ?

DU CROISY.

Il me semble que vous prenez la chose fort à cœur.

LA GRANGE.

Sans doute je l'y prends, et de telle façon que je veux me venger de cette impertinence. Je connais ce qui nous a fait mépriser. L'air précieux n'a pas seulement infecté Paris, il s'est aussi répandu dans les provinces, et nos donzelles ridicules en ont humé leur bonne part. En un mot, c'est un ambigu de précieuse et de coquette que leur personne ; je vois ce qu'il faut être pour en être bien reçu, et, si vous m'en croyez, nous leur jouerons tous deux une pièce qui leur fera voir leur sottise et pourra leur apprendre à connaître un peu mieux leur monde.

DU CROISY.

Et comment encore ?

LA GRANGE.

J'ai un certain valet nommé Mascarille, qui passe, au sentiment de beaucoup de gens, pour une manière de bel esprit, car il n'y a rien à meilleur marché que le bel esprit maintenant. C'est un extravagant qui s'est mis dans la tête de vouloir faire l'homme de condition. Il se pique ordinairement de galanterie et de vers, et dédaigne les autres valets jusqu'à les appeler brutaux.

DU CROISY.

Eh bien ? qu'en prétendez-vous faire ?

LA GRANGE.

Ce que j'en prétends faire ? Il faut... Mais sortons d'ici auparavant.

SCÈNE II.

GORGIBUS, DU CROISY, LA GRANGE.

GORGIBUS.

Eh bien ? vous avez vu ma nièce et ma fille ; les affaires iront-elles bien ? Quel est le résultat de cette visite ?

LA GRANGE.

C'est une chose que vous pourrez mieux apprendre d'elles

que de nous. Tout ce que nous pouvons vous dire, c'est que nous vous rendons grâces de la faveur que vous nous avez faite, et demeurons vos très humbles serviteurs.

GORGIBUS.

Ouais ! il semble qu'ils sortent mal satisfaits d'ici ; d'où pourrait venir leur mécontentement ? Il faut savoir un peu ce que c'est. Holà !

SCÈNE III.

MAROTTE, GORGIBUS.

MAROTTE.

Que désirez-vous, Monsieur ?

GORGIBUS.

Où sont vos maîtresses ?

MAROTTE.

Dans leur cabinet.

GORGIBUS.

Que font-elles ?

MAROTTE.

De la pommade pour les lèvres.

GORGIBUS.

C'est trop pommadé. Dites-leur qu'elles descendent. Ces pendardes-là avec leur pommade ont, je pense, envie de me ruiner. Je ne vois partout que blancs d'œufs, lait virginal, et mille autres brimborions que je ne connais point. Elles ont usé, depuis que nous sommes ici, le lard d'une douzaine de cochons pour le moins, et quatre valets vivraient tous les jours des pieds de mouton qu'elles emploient.

SCÈNE IV.

MADÉLON, CATHOS, GORGIBUS.

GORGIBUS.

Il est bien nécessaire, vraiment, de faire tant de dépense pour vous graisser le museau. Dites-moi un peu ce que vous avez fait à ces Messieurs que je les vois sortir avec tant de froideur ? Vous avais-je pas commandé de les recevoir comme des personnes que je voulais vous donner pour maris ?

MADÉLON.

Et quelle estime, mon père, voulez-vous que nous fassions du procédé irrégulier de ces gens-là ?

CATHOS.

Le moyen, mon oncle, qu'une fille un peu raisonnable se pût accommoder de leur personne?

GORGIBUS.

Et qu'y trouvez-vous à redire?

MADÉLON.

La belle galanterie que la leur! Quoi! débiter d'abord par le mariage!

GORGIBUS.

Et par où veux-tu donc qu'ils débutent? par le concubinage? N'est-ce pas un procédé dont vous avez sujet de vous louer toutes deux, aussi bien que moi? est-il rien de plus obligeant que cela, et ce lien sacré où ils aspirent n'est-il pas un témoignage de l'honnêteté de leurs intentions?

MADÉLON.

Ah, mon père! ce que vous dites là est du dernier bourgeois. Cela me fait honte de vous ouïr parler de la sorte, et vous devriez un peu vous faire apprendre le bel air des choses.

GORGIBUS.

Je n'ai que faire ni d'air ni de chanson. Je te dis que le mariage est une chose sainte et sacrée, et que c'est faire en honnêtes gens que de débiter par là.

MADÉLON.

Mon Dieu! que, si tout le monde vous ressemblait, un roman serait bientôt fini! La belle chose que ce serait si d'abord Cyrus épousait Mandane, et qu'Aronce de plain-pied fût marié à Clélie!

GORGIBUS.

Que me vient conter celle-ci?

MADÉLON.

Mon père, voilà ma cousine qui vous dira, aussi bien que moi, que le mariage ne doit jamais arriver qu'après les autres aventures. Il faut qu'un amant, pour être agréable, sache débiter les beaux sentiments, pousser le doux, le tendre et le passionné, et que sa recherche soit dans les formes. Premièrement, il doit voir au temple, ou à la promenade, ou dans quelque cérémonie publique, la personne dont il devient amoureux; ou bien être conduit fatalement chez elle par un parent ou un ami, et sortir de là tout rêveur et mélancolique. Il cache un temps sa passion à l'objet aimé, et cependant lui rend plusieurs visites où l'on ne manque jamais de mettre sur le tapis une question galante

1. *Cyrus, Mandane, Aronce, Clélie*, sont des personnages des romans de Mademoiselle de Scudéry, l'une des divinités de l'hôtel de Rambouillet.

qui exerce les esprits de l'assemblée. Le jour de la déclaration arrive, qui se doit faire ordinairement dans une allée de quelque jardin, tandis que la compagnie s'est un peu éloignée ; et cette déclaration est suivie d'un prompt courroux, qui paraît à notre rougeur, et qui, pour un temps, bannit l'amant de notre présence. Ensuite il trouve moyen de nous apaiser, de nous accoutumer insensiblement au discours de sa passion, et de tirer de nous cet aveu qui fait tant de peine. Après cela viennent les aventures : les rivaux qui se jettent à la traverse d'une inclination établie, les persécutions des pères, les jalousies conçues sur de fausses apparences, les plaintes, les désespoirs, les enlèvements, et ce qui s'ensuit. Voilà comme les choses se traitent dans les belles manières, et ce sont des règles dont en bonne galanterie on ne saurait se dispenser ; mais en venir de but en blanc à l'union conjugale ! ne faire l'amour qu'en faisant le contrat du mariage, et prendre justement le roman par la queue ! Encore un coup, mon père, il ne se peut rien de plus marchand que ce procédé, et j'ai mal au cœur de la seule vision que cela me fait.

GORGIBUS.

Quel diable de jargon entends-je ici ? Voici bien du haut style !

CATHOS.

En effet, mon oncle, ma cousine donne dans le vrai de la chose. Le moyen de bien recevoir des gens qui sont tout à fait incongrus en galanterie ! Jem'en vais gager qu'ils n'ont jamais vu la carte de *Tendre* et que *Billets-doux*, *Petits-soins*, *Billets-galants* et *Jolis-vers*¹, sont des terres inconnues pour eux. Ne voyez-vous pas que toute leur personne marque cela, et qu'ils n'ont point cet air qui donne d'abord bonne opinion des gens ? Venir en visite amoureuse avec une jambe toute unie, un chapeau désarmé de plumes, une tête irrégulière en cheveux, et un habit qui souffre une indigence de rubans ! Mon Dieu ! quels amants sont-ce là ? Quelle frugalité d'ajustement et quelle sécheresse de conversation ! On n'y dure point, on n'y tient pas. J'ai remarqué encore que leurs rabats ne sont pas de la bonne faiseuse, et qu'il s'en faut plus d'un grand demi-pied que leurs hauts-de-chausses ne soient assez larges.

GORGIBUS.

Je pense qu'elles sont folles toutes deux, et je ne puis rien comprendre à ce baragouin. Cathos, et vous, Madelon...

1. *Billets-doux*, *Petits-soins*, *Billets-galants*, *Jolis-vers*, localités faisant partie du pays de *Tendre*, dont M^{lle} de Scudéry avait dressé la carte.

MADÉLON.

Eh ! de grâce mon père, défaites-vous de ces noms étranges, et nous appelez autrement.

GORGIBUS.

Comment ! ces noms étranges ? Ne sont-ce pas vos noms de baptême ?

MADÉLON.

Mon Dieu ! que vous êtes vulgaire ! Pour moi, un de mes étonnements, c'est que vous ayez pu faire une fille si spirituelle que moi. A-t-on jamais parlé dans le beau style de Cathos ni de Madelon, et ne m'avouerez-vous pas que ce serait assez d'un de ces noms pour décrier le plus beau roman du monde ?

CATHOS.

Il est vrai, mon oncle, qu'une oreille un peu délicate pâtit furieusement à entendre prononcer ces mots-là ; et le nom de Polixène, que ma cousine a choisi, et celui d'Aminthe¹, que je me suis donné, ont une grâce dont il faut que vous demeuriez d'accord.

GORGIBUS.

Ecoutez ; il n'y a qu'un mot qui serve. Je n'entends point que vous ayez d'autres noms que ceux qui vous ont été donnés par vos parrains et marraines ; et, pour ces messieurs dont il est question, je connais leurs familles et leurs biens, et je veux résolument que vous vous disposiez à les recevoir pour maris. Je me lasse de vous avoir sur les bras, et la garde de deux filles est une charge un peu trop pesante pour un homme de mon âge.

CATHOS.

Pour moi, mon oncle, tout ce que je vous puis dire, c'est que je trouve le mariage une chose tout à fait choquante. Comment est-ce qu'on peut souffrir la pensée de coucher contre un homme vraiment nu ?

MADÉLON.

Souffrez que nous prenions un peu haleine parmi le beau monde de Paris, où nous ne faisons que d'arriver. Laissez-nous faire à loisir le tissu de notre roman, et n'en pressez point tant la conclusion.

GORGIBUS.

Il n'en faut point douter, elles sont achevées. Encore un coup, je n'entends rien à toutes ces balivernes : je veux être maître absolu, et, pour trancher toutes sortes de discours, ou vous serez mariées toutes deux avant qu'il soit

1. Rappelons ici que la marquise de Rambouillet, qui se nommait Catherine, et dont la Cathos de Molière est peut-être plus que cousine, avait anagrammatisé son nom pour prendre celui d'Arthénice.

peu, ou, ma foi, vous serez religieuses, j'en fais un bon serment.

SCÈNE V.

CATHOS, MADELON.

CATHOS.

Mon Dieu! ma chère, que ton père a la forme enfoncée dans la matière! que son intelligence est épaisse et qu'il fait sombre dans son âme!

MADELON.

Que veux-tu, ma chère? j'en suis en confusion pour lui. J'ai peine à me persuader que je puisse être véritablement sa fille, et je crois que quelque aventure, un jour, me viedra développer une naissance plus illustre.

CATHOS.

Je le croirais bien. Oui, il y a toutes les apparences du monde; et pour moi, quand je me regarde aussi...

SCÈNE VI.

MAROTTE, CATHOS, MADELON.

MAROTTE.

Voilà un laquais qui demande si vous êtes au logis, et dit que son maître vous veut venir voir.

MADELON.

Apprenez, sottie, à vous énoncer moins vulgairement. Dites: « Voilà un nécessaire qui demande si vous êtes en commodité d'être visibles ».

MAROTTE.

Dame! je n'entends point le latin, et je n'ai pas appris, comme vous, la filofie dans le grand Cyre.

MADELON.

L'impertinente! le moyen de souffrir cela! Et qui est-il, le maître de ce laquais?

MAROTTE.

Il me l'a nommé le marquis de Mascarille.

MADELON.

Ah! ma chère, un marquis! Oui, allez dire qu'on nous peut voir. C'est sans doute un bel esprit qui aura ouï parler de nous.

CATHOS.

Assurément, ma chère.

MADELON.

Il faut le recevoir dans cette salle basse plutôt qu'en no-

tre chambre; ajustons un peu nos cheveux au moins, et soutenons notre réputation. Vite, venez nous tendre ici dedans le conseiller des Grâces.

MAROTTE.

Par ma foi, je ne sais point quelle bête c'est là; il faut parler chrétien, si vous voulez que je vous entende.

CATHOS.

Apportez-nous le miroir, ignorante que vous êtes, et gardez-vous bien d'en salir la glace par la communication de votre image.

SCÈNE VII.

MASCARILLE, DEUX PORTEURS.

MASCARILLE.

Holà! porteurs, holà! Là, là, là, là, là, là! Je pense que ces marauds-là ont dessein de me briser à force de heurter contre les murailles et les pavés.

PREMIER PORTEUR.

Dame! c'est que la porte est étroite. Vous avez voulu aussi que nous soyons entrés jusqu'ici.

MASCARILLE.

Je le crois bien. Voudriez-vous, faquins, que j'exposasse l'embonpoint de mes plumes aux inclémences de la saison pluvieuse, et que j'allasse imprimer mes souliers en boue? Allez, ôtez votre chaise d'ici.

DEUXIÈME PORTEUR.

Payez-nous donc, s'il vous plaît, Monsieur.

MASCARILLE.

Hem?

DEUXIÈME PORTEUR.

Je dis, Monsieur, que vous nous donniez de l'argent, s'il vous plaît.

MASCARILLE, *lui donnant un soufflet.*

Comment! coquin, demander de l'argent à une personne de ma qualité?

DEUXIÈME PORTEUR.

Est-ce ainsi qu'on paye les pauvres gens, et votre qualité nous donne-t-elle à diner?

MASCARILLE.

Ah! ah! ah! je vous apprendrai à vous connaître. Ces canailles-là s'osent jouer à moi.

PREMIER PORTEUR, *prenant un des bâtons de sa chaise.*

Çà, payez-nous vite ment.

MASCARILLE.

Quoi?

PREMIER PORTEUR.
Je dis que je veux avoir de l'argent tout à l'heure.

MASCARILLE.
Il est raisonnable.

PREMIER PORTEUR.
Vite donc.

MASCARILLE.
Oui-da : tu parles comme il faut, toi ; mais l'autre est un coquin qui ne sait ce qu'il dit. Tiens, es-tu content ?

PREMIER PORTEUR.
Non, je ne suis pas content ; vous avez donné un soufflet à mon camarade, et....

MASCARILLE.
Doucement ; tiens, voilà pour le soufflet. On obtient tout de moi quand on s'y prend de la bonne façon. Allez, venez me reprendre tantôt pour aller au Louvre, au petit coucher.

SCÈNE VIII.

MAROTTE, MASCARILLE.

MAROTTE.
Monsieur, voilà mes maîtresses qui vont venir tout à l'heure.

MASCARILLE.
Qu'elles ne se pressent point ; je suis ici posté commodément pour attendre.

MAROTTE.
Les voici.

SCÈNE IX.

MADELON, CATHOS, MASCARILLE, ALMANZOR.

MASCARILLE, *après avoir salué.*
Mesdames, vous serez surprises sans doute de l'audace de ma visite ; mais votre réputation vous attire cette méchante affaire, et le mérite a pour moi des charmes si puissants que je cours partout après lui.

MADELON.
Si vous poursuivez le mérite, ce n'est pas sur nos terres que vous devez chasser.

CATHOS.
Pour voir chez nous le mérite, il a fallu que vous l'y ayez amené.

MASCARILLE.
Ah ! je m'inscris en faux contre vos paroles. La renom-

mée accuse juste en contant ce que vous valez, et vous allez faire pic, repic et capot, tout ce qu'il y a de galant dans Paris.

MADÉLON.

Votre complaisance pousse un peu trop avant la libéralité de ses louanges, et nous n'avons garde, ma cousine et moi, de donner de notre sérieux dans le doux de votre flatterie.

CATHOS.

Ma chère, il faudrait faire donner des sièges.

MADÉLON.

Holà ! Almanzor.

ALMANZOR.

Madame.

MADÉLON.

Vite, voiturez-nous ici les commodités de la conversation.

MASCARILLE.

Mais au moins y a-t-il sûreté ici pour moi ?

CATHOS.

Que craignez-vous ?

MASCARILLE.

Quelque vol de mon cœur, quelque assassinat de ma franchise. Je vois ici des yeux qui ont la mine d'être de fort mauvais garçons, de faire insulte aux libertés, et de traiter une âme de Turc à More. Comment, diable ! d'abord qu'on les approche, ils se mettent sur leur garde meurtrière ? Ah ! par ma foi, je m'en défie et je m'en vais gagner au pied, ou je veux caution bourgeoise¹ qu'ils ne me feront point de mal.

MADÉLON.

Ma chère, c'est le caractère enjoué.

CATHOS.

Je vois bien que c'est un Amilcar².

MADÉLON.

Ne craignez rien ; nos yeux n'ont point de mauvais desseins, et votre cœur peut dormir en assurance sur leur prud'homie.

CATHOS.

Mais, de grâce, Monsieur, ne soyez pas inexorable à ce fauteuil qui vous tend les bras il y a un quart d'heure ; contentez un peu l'envie qu'il a de vous embrasser.

MASCARILLE, après s'être peigné et avoir ajusté ses canons.

Eh bien ! Mesdames, que dites-vous de Paris ?

1. Gagner au pied, gagner du terrain, s'enfuir. — Caution bourgeoise est un terme de la langue juridique, qui signifie caution sûre et valable.

2. Amilcar, personnage du roman de Clélie.

MADELON.

Hélas ! qu'en pourrions-nous dire ? Il faudrait être l'antipode de la raison pour ne pas confesser que Paris est le grand bureau des merveilles, le centre du bon goût, du bel esprit et de la galanterie.

MASCARILLE.

Pour moi, je tiens que hors de Paris il n'y a point de salut pour les honnêtes gens.

CATHOS.

C'est une vérité incontestable.

MASCARILLE.

Il y fait un peu crotté ; mais nous avons la chaise.

MADELON.

Il est vrai que la chaise est un retranchement merveilleux contre les insultes de la boue et du mauvais temps.

MASCARILLE.

Vous recevez beaucoup de visites ? Quel bel esprit est des vôtres ?

MADELON.

Hélas ! nous ne sommes pas encore connues ; mais nous sommes en passe de l'être, et nous avons une amie particulière qui nous a promis d'amener ici tous ces Messieurs du *Recueil des Pièces Choisies*¹.

CATHOS.

Et certains autres qu'on nous a nommés aussi pour être les arbitres souverains des belles choses.

MASCARILLE.

C'est moi qui ferai votre affaire mieux que personne : ils me rendent tous visite, et je puis dire que je ne me lève jamais sans une demi-douzaine de beaux esprits.

MADELON.

Eh ! mon Dieu ! nous vous serons obligées de la dernière obligation si vous nous faites cette amitié, car enfin il faut avoir la connaissance de tous ces messieurs-là si l'on veut être du beau monde. Ce sont eux qui donnent le branle à la réputation dans Paris ; et vous savez qu'il y en a tel point il ne faut que la seule fréquentation pour vous donner brut de connaissance, quand il n'y aurait rien autre chose que cela. Mais, pour moi, ce que je considère particulièrement, c'est que, par le moyen de ces visites spirituelles, on est instruite de cent choses qu'il faut savoir de nécessité, et

1. On ne sait pas exactement à quel *Recueil* Molière fait allusion, les publications de ce genre ayant été alors assez fréquentes. La date de la représentation des *Précieuses* peut faire supposer qu'il s'agit du *Recueil de pièces en prose... composées par divers auteurs*, qui avait commencé à paraître cette même année, 1659, chez le libraire Charles de Sercy, et dont il devait alors être question dans le monde des beaux esprits.

qui sont de l'essence d'un bel esprit. On apprend par là, chaque jour, les petites nouvelles galantes, les jolis commerces de prose et de vers. On sait à point nommé : un tel a composé la plus jolie pièce du monde sur un tel sujet ; une telle a fait des paroles sur un tel air ; celui-ci a fait un madrigal sur une jouissance ; celui-là a composé des stances sur une infidélité ; Monsieur un tel écrivit hier au soir un sixain à Mademoiselle une telle, dont elle lui a envoyé la réponse ce matin sur les huit heures ; un tel auteur a fait un tel dessin : celui-là en est à la troisième partie de son roman ; cet autre met ses ouvrages sous la presse. C'est là ce qui vous fait valoir dans les compagnies ; et, si l'on ignore ces choses, je ne donnerais pas un clou de tout l'esprit qu'on peut avoir.

CATHOS.

En effet, je trouve que c'est renchéris sur le ridicule qu'une personne se pique d'esprit et ne sache pas jusqu'au moindre petit quatrain qui se fait chaque jour ; et, pour moi, j'aurais toutes les hontes du monde s'il fallait qu'on vint à me demander si j'aurais vu quelque chose de nouveau que je n'aurais pas vu.

MASCARILLE.

Il est vrai qu'il est honteux de n'avoir pas des premiers tout ce qui se fait ; mais ne vous mettez pas en peine : je veux établir chez vous une académie de beaux esprits, et je vous promets qu'il ne se fera pas un bout de vers dans Paris que vous ne sachiez par cœur avant tous les autres. Pour moi, tel que vous me voyez, je m'en escrime un peu quand je veux, et vous verrez courir de ma façon dans les belles ruelles de Paris¹ deux cents chansons, autant de sonnets, quatre cents épigrammes, et plus de mille madrigaux, sans compter les énigmes et les portraits.

MADÉLON.

Je vous avoue que je suis furieusement pour les portraits ; je ne vois rien de si galant que cela.

MASCARILLE.

Les portraits sont difficiles et demandent un esprit profond : vous en verrez de ma manière qui ne vous déplairont pas.

CATHOS.

Pour moi, j'aime terriblement les énigmes.

1. Uniquement pour faire disparaître la possibilité d'une équivoque, rappelons que l'habitude prise par les précieuses de se tenir dans leur lit à l'heure où elles recevaient les beaux esprits avait fait donner le nom de *ruelle* au lieu de ces réunions, et aux réunions elles-mêmes.

MASCARILLE.

Cela exerce l'esprit, et j'en ai fait quatre encore ce matin que je vous donnerai à deviner.

MADÉLON.

Les madrigaux sont agréables quand ils sont bien tournés.

MASCARILLE.

C'est mon talent particulier, et je travaille à mettre en madrigaux toute l'histoire romaine.

MADÉLON.

Ah ! certes, cela sera du dernier beau ; j'en retiens un exemplaire au moins, si vous le faites imprimer.

MASCARILLE.

Je vous en promets à chacune un, et des mieux reliés. Cela est au-dessous de ma condition ; mais je le fais seulement pour donner à gagner aux libraires, qui me persécutent.

MADÉLON.

Je m'imagine que le plaisir est grand de se voir imprimé.

MASCARILLE.

Sans doute ; mais, à propos, il faut que je vous die un impromptu que je fis hier chez une duchesse de mes amies que je fus visiter, car je suis diablement fort sur les impromptus.

CATHOS.

L'impromptu est justement la pierre de touche de l'esprit.

MASCARILLE.

Écoutez donc.

MADÉLON.

Nous y sommes de toutes nos oreilles.

MASCARILLE.

Oh ! oh ! je n'y prenais pas garde ;
Tandis que sans songer à mal je vous regarde,
Votre œil en tapinois me dérobe mon cœur.
Au voleur ! au voleur ! au voleur ! au voleur !

CATHOS.

Ah ! mon Dieu ! voilà qui est poussé dans le dernier galant.

MASCARILLE.

Tout ce que je fais a l'air cavalier ; cela ne sent point le pédant.

MADÉLON.

Il en est éloigné de plus de deux mille lieues.

MASCARILLE.

Avez-vous remarqué ce commencement : *Oh ! oh !* voilà qui est extraordinaire ; *oh ! oh !* Comme un homme qui s'avise tout d'un coup, *oh ! oh !* La surprise, *oh ! oh !*

MADÉLON.

Où, je trouve ce *oh ! oh !* admirable.

MASCARILLE.

Il semble que cela ne soit rien.

CATHOS.

Ah ! mon Dieu ! que dites-vous ? Ce sont là de ces sortes de choses qui ne se peuvent payer.

MADÉLON.

Sans doute, et j'aimerais mieux avoir fait ce *oh ! oh !* qu'un poème épique.

MASCARILLE.

Tudieu ! vous avez le goût bon.

MADÉLON.

Eh ! je ne l'ai pas tout à fait mauvais.

MASCARILLE.

Mais n'admirez-vous pas aussi : *Je n'y prenais pas garde ? Je n'y prenais pas garde !* je ne m'apercevais pas de cela, façon de parler naturelle, *je n'y prenais pas garde ! Tandis que sans songer à mal :* tandis qu'innocemment, sans malice, comme un pauvre mouton, *je vous regarde*, c'est-à-dire je m'amuse à vous considérer, je vous observe, je vous contemple. *Votre œil en tapinois...* Que vous semble de ce mot *tapinois ?* n'est-il pas bien choisi ?

CATHOS.

Tout à fait bien.

MASCARILLE.

Tapinois ! en cachette ; il semble que ce soit un chat qui vient de prendre une souris. *Tapinois !*

MADÉLON.

Il ne se peut rien de mieux.

MASCARILLE.

Me dérobe mon cœur, me l'emporte, me le ravit. *Au voleur ! au voleur ! au voleur ! au voleur !* Ne diriez-vous pas que c'est un homme qui crie et court après un voleur pour le faire arrêter, *au voleur ! au voleur ! au voleur ! au voleur !*

MADÉLON.

Il faut avouer que cela a un tour spirituel et galant.

MASCARILLE.

Je veux vous dire l'air que j'ai fait dessus.

CATHOS.

Vous avez appris la musique ?

MASCARILLE.

Moi ? point du tout.

CATHOS.

Et comment donc cela se peut-il ?

MASCARILLE.

Les gens de qualité savent tout sans avoir jamais rien appris.

MADELON.

Assurément, ma chère.

MASCARILLE.

Ecoutez si vous trouverez l'air à votre goût : *hem, hem, la, la, la, la, la*. La brutalité de la saison a furieusement outragé la délicatesse de ma voix ; mais il n'importe, c'est à la cavalière.

(*Il chante*).

Oh ! oh ! je n'y prenais pas.....

CATHOS.

Ah ! que voilà un air qui est passionné ! Est-ce qu'on n'en meurt point ?

MADELON.

Il y a de la chromatique là dedans.

MASCARILLE.

Ne trouvez-vous pas la pensée bien exprimée dans le chant ? *Au voleur !*... Et puis, comme si l'on criait bien fort, *au, au, au, au, au, au, au voleur !* et tout d'un coup, comme une personne essoufflée, *au voleur !*

MADELON.

C'est là savoir le fin des choses, le grand fin, le fin du fin. Tout est merveilleux, je vous assure ; je suis enthousiasmé de l'air et des paroles.

CATHOS.

Je n'ai encore rien vu de cette force-là.

MASCARILLE.

Tout ce que je fais me vient naturellement : c'est sans étude.

MADELON.

La nature vous a traité en vraie mère passionnée, et vous en êtes l'enfant gâté.

MASCARILLE.

A quoi donc passez-vous le temps ?

CATHOS.

A rien du tout.

MADELON.

Nous avons été jusqu'ici dans un jeûne effroyable de divertissements.

MASCARILLE.

Je m'offre à vous mener l'un de ces jours à la Comédie, si vous voulez ; aussi bien on en doit jouer une nouvelle que je serai bien aise que nous voyions ensemble.

MADÉLON.

Cela n'est pas de refus.

MASCARILLE.

Mais je vous demande d'applaudir comme il faut quand nous serons là, car je me suis engagé de faire valoir la pièce, et l'auteur m'en est venu prier encore ce matin. C'est la coutume ici qu'à nous autres gens de condition les auteurs viennent lire leurs pièces nouvelles pour nous engager à les trouver belles et leur donner de la réputation, et je vous laisse à penser si, quand nous disons quelque chose, le parterre ose nous contredire. Pour moi, j'y suis fort exact ; et, quand j'ai promis à quelque poète, je crie toujours : *Voilà qui est beau !* devant que les chandelles soient allumées.

MADÉLON.

Ne m'en parlez point : c'est un admirable lieu que Paris ; il s'y passe cent choses tous les jours qu'on ignore dans les provinces, quelque spirituelle qu'on puisse être.

CATHOS.

C'est assez ; puisque nous sommes instruites, nous ferons notre devoir de nous écrier comme il faut sur tout ce que l'on dira.

MASCARILLE.

Je ne sais si je me trompe ; mais vous avez toute la mine d'avoir fait quelque comédie.

MADÉLON.

Eh ! il pourrait être quelque chose de ce que vous dites.

MASCARILLE.

Ah ! ma foi, il faudra que nous la voyions. Entre nous, j'en ai composé une que je veux faire représenter.

CATHOS.

Hé ! à quels comédiens la donnerez-vous ?

MASCARILLE.

Belle demande ! aux grands comédiens¹ ; il n'y a qu'eux qui soient capables de faire valoir les choses ; les autres sont des ignorants qui récitent comme l'on parle ; ils ne savent pas faire ronfler les vers, et s'arrêter au bel endroit ; et le moyen de connaître où est le beau vers, si le comédien ne s'y arrête et ne vous avertit par là qu'il faut faire le brouhaha.

CATHOS.

En effet, il y a manière de faire sentir aux auditeurs les beautés d'un ouvrage, et les choses ne valent que ce qu'on les fait valoir.

1. L'édition de 1682, au lieu de *aux grands comédiens* porte *aux comédiens de l'hôtel de Bourgogne*. Molière a saisi là l'occasion de lancer une pointe à la troupe rivale de la sienne, et qui était en possession de la faveur publique.

MASCARILLE.

Que vous semble de ma petite oie¹ ? la trouvez-vous congruante à l'habit ?

CATHOS.

Tout à fait.

MASCARILLE.

Le ruban est bien choisi.

MADELON.

Furieusement bien. C'est Perdrigeon² tout pur.

MASCARILLE.

Que dites-vous de mes canons³ ?

MADELON.

Ils ont tout à fait bon air.

MASCARILLE.

Je puis me vanter au moins qu'ils ont un grand quartier de plus que tous ceux qu'on fait.

MADELON.

Il faut avouer que je n'ai jamais vu porter si haut l'élégance de l'ajustement.

MASCARILLE.

Attachez un peu sur ces gants la réflexion de votre odorat.

MADELON.

Ils sentent terriblement bon.

CATHOS.

Je n'ai jamais respiré une odeur mieux conditionnée.

MASCARILLE.

Et celle-là ?

(Il donne à sentir les cheveux poudrés de sa perruque).

MADELON.

Elle est tout à fait de qualité ; le sublime en est touché délicieusement.

MASCARILLE.

Vous ne me dites rien de mes plumes ; comment les trouvez-vous ?

CATHOS.

Effroyablement belles.

MASCARILLE.

Savez-vous que le brin me coûte un louis d'or ? Pour moi, j'ai cette manie de vouloir donner généralement sur tout ce qu'il y a de plus beau.

1. On désignait sous le nom de *petite oie* l'ensemble des garnitures qui complétaient un habillement.

2. Perdrigeon était alors le mercier à la mode.

3. Le *canon* était un cercle d'étoffe, souvent orné de dentelles, qu'on attachait au-dessus du genou, et qui retombait sur une partie de la jambe.

MADELON.

Je vous assure que nous sympathisons, vous et moi : j'ai une délicatesse furieuse pour tout ce que je porte ; et jusqu'à mes chaussettes, je ne puis rien souffrir qui ne soit de la bonne ouvrière.

MASCARILLE, *s'écriant brusquement.*

Aïe ! aïe ! aïe ! doucement. Dieu me damne, Mesdames, c'est fort mal en user ; j'ai à me plaindre de votre procédé ; cela n'est pas honnête.

CATHOS.

Qu'est-ce donc ? qu'avez-vous ?

MASCARILLE.

Quoi ! toutes deux contre mon cœur en même temps ? m'attaquer à droit¹ et à gauche ? ah ! c'est contre le droit des gens : la partie n'est pas égale, et je m'en vais crier au meurtre.

CATHOS.

Il faut avouer qu'il dit les choses d'une manière particulière.

MADELON.

Il a un tour admirable dans l'esprit.

CATHOS.

Vous avez plus de peur que de mal et votre cœur crie avant qu'on l'écorche.

MASCARILLE.

Comment, diable ! il est écorché depuis la tête jusqu'aux pieds.

SCÈNE X.

MAROTTE, MASCARILLE, CATHOS, MADELON.

MAROTTE.

Madame, on demande à vous voir.

MADELON.

Qui ?

MAROTTE.

Le vicomte de Jodelet.

MASCARILLE.

Le vicomte de Jodelet ?

MAROTTE.

Oui, Monsieur.

1. A *droit* doit bien être écrit ainsi sans *e* muet final. Il veut dire : « à côté droit », comme à *gauche*, « à côté gauche ». C'est sans doute la liaison du *t* avec *et*, dans la locution à *droit et à gauche*, qui a fait prendre l'habitude d'écrire à *droite*. L'expression à *main droite* a dû être aussi une cause de cette erreur.

CATHOS.

Le connaissez-vous ?

MASCARILLE.

C'est mon meilleur ami.

MADELON.

Faites entrer vite ment.

MASCARILLE.

Il y a quelque temps que nous ne nous sommes vus, et je suis ravi de cette aventure.

CATHOS.

Le voici.

SCÈNE XI.

JODELET, MASCARILLE, CATHOS,
MADELON, MAROTTE.

MASCARILLE.

Ah ! Vicomte !

JODELET, (*s'embrassant l'un l'autre*).

Ah ! Marquis !

MASCARILLE.

Que je suis aise de te rencontrer !

JODELET.

Que j'ai de joie de te voir ici !

MASCARILLE.

Baise-moi donc encore un peu, je te prie.

MADELON.

Ma toute bonne, nous commençons d'être connues : voilà le beau monde qui prend le chemin de nous venir voir.

MASCARILLE.

Mesdames, agréez que je vous présente ce gentilhomme-ci. Sur ma parole, il est digne d'être connu de vous.

JODELET.

Il est juste de venir vous rendre ce qu'on vous doit, et vos attraits exigent leurs droits seigneuriaux sur toutes sortes de personnes.

MADELON.

C'est pousser vos civilités jusqu'aux derniers confins de la flatterie.

CATHOS.

Cette journée doit être marquée dans notre almanach comme une journée bienheureuse.

MADELON, à *Almanzor*.

Allons, petit garçon, faut-il toujours vous répéter les choses ? Voyez-vous pas qu'il faut le surcroît d'un fauteuil ?

MASCARILLE.

Ne vous étonnez pas de voir le vicomte de la sorte ; il ne fait que sortir d'une maladie qui lui a rendu le visage pâle comme vous le voyez.

JODELET.

Ce sont fruits des veilles de la cour et des fatigues de la guerre.

MASCARILLE.

Savez-vous, Mesdames, que vous voyez dans le vicomte un des vaillants hommes du siècle ? C'est un brave à trois poils.

JODELET.

Vous ne m'en devez rien, Marquis, et nous savons ce que vous savez faire aussi.

MASCARILLE.

Il est vrai que nous nous sommes vus tous deux dans l'occasion.

JODELET.

Et dans des lieux où il faisait fort chaud.

MASCARILLE, *les regardant toutes deux.*

Oui, mais non pas si chaud qu'ici. Aïe ! aïe ! aïe.

JODELET.

Notre connaissance s'est faite à l'armée, et, la première fois que nous nous vîmes, il commandait un régiment de cavalerie sur les galères de Malte.

MASCARILLE.

Il est vrai ; mais vous étiez pourtant dans l'emploi avant que j'y fusse, et je me souviens que je n'étais que petit officier encore que vous commandiez deux mille chevaux.

JODELET.

La guerre est une belle chose ; mais, ma foi, la Cour récompense bien mal aujourd'hui les gens de service comme nous.

MASCARILLE.

C'est ce qui fait que je veux pendre l'épée au croc.

CATHOS.

Pour moi, j'ai un furieux tendre pour les hommes d'épée.

MADÉLON.

Je les aime aussi ; mais je veux que l'esprit assaisonne la bravoure.

MASCARILLE.

Te souvient-il, Vicomte, de cette demi-lune que nous emportâmes sur les ennemis au siège d'Arras ¹

1. Le siège d'Arras fut soutenu en 1654 par les Français, sous le commandement de Turenne, contre les Espagnols ayant le prince de Condé à leur tête.

JODELET.

Que veux-tu dire avec ta demi-lune ? C'était bien une lune toute entière.

MASCARILLE.

Je pense que tu as raison.

JODELET.

Il m'en doit bien souvenir, ma foi : j'y fus blessé à la jambe d'un coup de grenade dont je porte encore les marques. Tâtez un peu, de grâce, vous sentirez quelque coup : c'était là.

CATHOS.

Il est vrai que la cicatrice est grande.

MASCARILLE.

Donnez-moi un peu votre main, et tâtez celui-ci ; là, justement au derrière de la tête. Y êtes-vous ?

MADÉLON.

Oui, je sens quelque chose.

MASCARILLE.

C'est un coup de mousquet que je reçus la dernière campagne que j'ai faite.

JODELET.

Voici un autre coup qui me perça de part en part à l'attaque de Gravelines¹.

MASCARILLE, *mettant la main sur le bouton de son haut-de-chausse.*

Je vais vous montrer une furieuse plaie.

MADÉLON.

Il n'est pas nécessaire ; nous le croyons sans y regarder.

MASCARILLE.

Ce sont des marques honorables qui font voir ce qu'on est.

CATHOS.

Nous ne doutons point de ce que vous êtes.

MASCARILLE.

Vicomte, as-tu là ton carrosse ?

JODELET.

Pourquoi ?

MASCARILLE.

Nous mènerions promener ces dames hors des portes, et leur donnerions un cadeau².

MADÉLON.

Nous ne saurions sortir aujourd'hui.

1. Turenne, en 1659, s'empara de Gravelines, occupée par l'armée espagnole, que commandaient le prince de Condé et don Juan d'Autriche.

2. Un cadeau était une partie de plaisir, offerte surtout à des dames et dans laquelle se trouvait compris un grand repas.

MASCARILLE.

Ayons donc les violons pour danser.

JODELET.

Ma foi, c'est bien avisé.

MADELON.

Pour cela, nous y consentons ; mais il faut donc quelque surcroît de compagnie.

MASCARILLE.

Holà ! Champagne, Picard, Bourguignon, Casquaret, Basque, la Verduze, Lorrain, Provençal, la Violette ! Au diable soient tous les laquais ! Je ne pense pas qu'il y ait gentilhomme en France plus mal servi que moi. Ces canailles me laissent toujours seul.

MADELON.

Almanzor, dites aux gens de Monsieur qu'ils aillent quérir des violons, et nous faites venir ces messieurs et ces dames d'ici près pour peupler la solitude de notre bal.

MASCARILLE.

Vicomte, que dis-tu de ces yeux ?

JODELET.

Mais toi-même, Marquis, que t'en semble ?

MASCARILLE.

Moi, je dis que nos libertés auront peine à sortir d'ici les braies nettes¹. Au moins, pour moi, je reçois d'étranges secousses, et mon cœur ne tient plus qu'à un filet.

MADELON.

Que tout ce qu'il dit est naturel ! il tourne les choses le plus agréablement du monde.

CATHOS.

Il est vrai qu'il fait une furieuse dépense en esprit.

MASCARILLE.

Pour vous montrer que je suis véritable², je veux faire un impromptu là-dessus.

CATHOS.

Eh ! je vous en conjure de toute la dévotion de mon cœur. Que nous ayions quelque chose qu'on ait fait pour nous.

JODELET.

J'aurais envie d'en faire autant ; mais je me trouve un peu incommodé de la veine poétique pour la quantité des saignées que j'y ai faites ces jours passés.

1. Les braies étaient, à proprement parler, le linge de corps. *Sortir d'une affaire les braies nettes*, c'est s'en tirer heureusement avec armes et bagages.

2. *Véritable* est là pour *véridique*.

MASCARILLE.

Que diable est-ce là ? je fais toujours bien le premier vers ; mais j'ai peine à faire les autres. Ma foi, ceci est un peu trop pressé, je vous ferai un impromptu à loisir, que vous trouverez le plus beau du monde.

JODELET.

Il a de l'esprit comme un démon.

MADELON.

Et du galant, et du bien tourné.

MASCARILLE.

• Vicomte, dis-moi un peu, y a-t-il longtemps que tu n'as vu la comtesse ?

JODELET.

Il y a plus de trois semaines que je ne lui ai rendu visite.

MASCARILLE.

Sais-tu bien que le duc m'est venu voir ce matin, et m'a voulu mener à la campagne courir un cerf avec lui ?

MADELON.

Voici nos amis¹ qui viennent.

SCÈNE XII.

JODELET, MASCARILLE,
CATHOS, MADELON, MAROTTE, LUCILE.

MADELON.

Mon Dieu ! mes chères, nous vous demandons pardon. Ces messieurs ont eu fantaisie de nous donner les âmes des pieds, et nous vous avons envoyé querir pour remplir les vides de notre assemblée.

LUCILE.

Vous nous avez obligées sans doute.

MASCARILLE.

Ce n'est ici qu'un bal à la hâte ; mais l'un de ces jours nous vous en donnerons un dans les formes. Les violons sont-ils venus ?

ALMANZOR.

Oui, Monsieur, ils sont ici.

1. C'est bien avec intention que nous avons imprimé *amis* au lieu d'*amies*, que donne le texte original. En effet, Madelon vient de dire à Almanzor de faire venir « ces Messieurs et ces Dames » d'ici près pour peupler la solitude du bal, et, quand elle les voit arriver, elle dit : « Voici nos *amis* qui viennent ». Il est vrai que Madelon commence la scène suivante en s'adressant seulement aux dames, mais cela n'empêche pas que par le mot *amis* elle n'ait voulu désigner « ces Messieurs et ces Dames ».